UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01330024 9
FIRMIN DIDOT
ÉDITEURS

LA

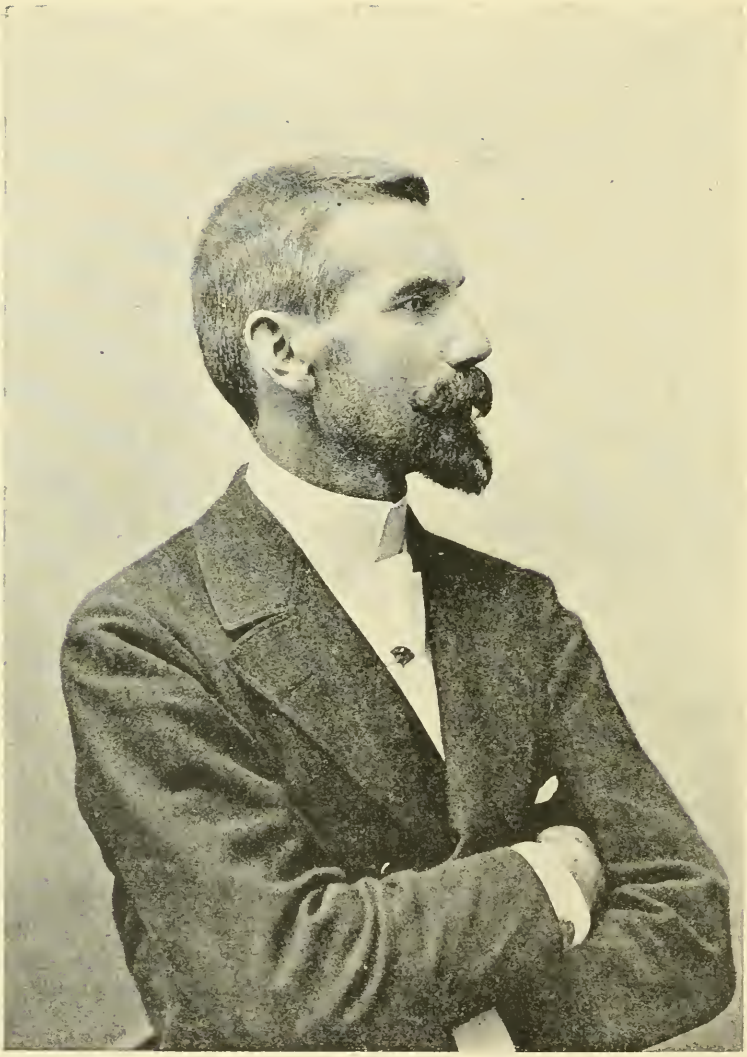
ROUTE DU TCHAD

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laroutedutchaddu00dybouoft



JEAN DYBOWSKY.

JEAN DYBOWSKI

LA ROUTE DU TCHAD

DU LOANGO AU CHARI

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE DESSINS INÉDITS

PAR

Mme PAULE CRAMPEL, MM. E. LOËVY, MONTADER, CLÉMENT ET BINETEAU

D'APRÈS LES

PHOTOGRAPHIES, DESSINS, AQUARELLES DE L'AUTEUR, ET LES DOCUMENTS RAPPORTÉS PAR LUI

LIBRAIRIE DE PARIS

FIRMIN-DIDOT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

56, RUE JACOB, PARIS

LIBRARY
NOV 28 1978
UNIVERSITY OF TORONTO

DT
351
I19

LA
ROUTE DU TCHAD

DU LOANGO AU CHARI

CHAPITRE PREMIER

Les origines de la mission. — Départ de France. — La côte occidentale d'Afrique. — Recrutement des tirailleurs. — Libreville. — Arrivée au Loango. — Organisation des caravanes. — Mœurs et coutumes des Loangos.

C'était au début de l'année 1891. Mue par un élan nouveau, la France se portait vers les vastes entreprises coloniales. L'opinion publique tout entière était favorable aux expéditions lointaines. On semblait avoir compris enfin qu'il importait à toute nation puissante de se créer un empire colonial, qui serait l'entrepôt de toutes les matières premières destinées à alimenter nos industries, en même temps que le débouché le plus assuré pour l'écoulement des produits manufacturés.

Et toute cette jeunesse instruite, brillante, qui ne demande qu'à dépenser son savoir et son énergie, se lancera dans les entreprises hardies, et contribuera à faire la France forte chez elle, grande et respectée au dehors.

Chacun ayant compris tout cela, les vastes conceptions trouvaient faveur.

Et puis, l'on savait que le moment du grand partage du Conti-

nent noir était sonné. Il importait de prendre d'emblée une place qui nous ferait, plus tard, lors d'une nouvelle convention politique européenne, une position prépondérante. Les routes par courues par les explorateurs, les traités signés par eux donnent, en effet, aux nations qu'ils représentent des droits imprescriptibles.

Depuis une année bientôt, Crampel était parti. Il avait conçu le plan de réunir, en les faisant pénétrer plus avant dans le cœur de l'Afrique, nos colonies du Sénégal au Congo par le Soudan, et du Congo à l'Algérie par les régions inexplorées qui s'étendent entre l'Oubangui et le Tchad. Projet grandiose, dont la conception seule faisait honneur à son auteur, et dont la réalisation lui eût assuré le premier rang parmi les explorateurs africains. Car Crampel prêchait d'exemple, et dans ce plan d'ensemble, il s'était réservé une tâche à accomplir, la plus difficile peut-être.

Il devait remonter le Congo et l'Oubangui, pénétrer ensuite dans des territoires inconnus jusque vers le Tchad, et, une fois là, tenter la traversée, jusqu'aujourd'hui inaccomplie, du Sahara par le pays du Hoggar, et regagner ainsi l'Algérie.

Pour soutenir cette entreprise, le Comité de l'Afrique française, qui avait organisé déjà la mission Crampel, songeait à soutenir l'œuvre entreprise, en formant une nouvelle mission qui irait rejoindre celle en cours de route et qui, en lui apportant de nouveaux éléments de force, pourrait assurer son succès.

Après avoir été chargé, dans le cours des années 1889 et 1890, par les ministères de l'Instruction publique et de l'Agriculture, de deux missions scientifiques dans le Sahara, je songeais à reprendre mes études des territoires africains, mais en abordant, cette fois, le Continent noir par la côte occidentale.

Les choses en étaient là, lorsqu'à la fin du mois de janvier, je reçus un avis du secrétaire général du Comité de l'Afrique française : M. Percher m'invitait à venir m'entretenir avec lui. Il voulut bien me montrer quelle était la situation présente et le grand intérêt qu'il y avait pour la France à abandonner, pour le moment, toute action isolée pour concentrer tous les efforts dans l'accomplissement du plan d'ensemble conçu par Crampel. Il me dit que

le Comité était décidé à envoyer une nouvelle expédition, qui irait se joindre à celle de Crampel. Il m'indiqua à grands traits le programme qu'il conviendrait de remplir, et voulut bien m'assurer que, si je voulais en prendre la direction, elle me serait probablement confiée.

Ma décision fut vite prise : je répondis que j'acceptais. Nous devions donc nous rendre le lendemain matin au siège du Comité, où aurait lieu l'assemblée du Sous-Comité d'exploration, duquel je devais recevoir d'abord une première sanction. Ce Sous-Comité se composait des généraux de Galliffet, Borgnis-Desbordes, Derrécagaix, des capitaines Binger, Lechatelier et Caron.

Le programme me fut à nouveau soumis, et lorsque j'eus dit que je m'y conformerais, on m'annonça que j'étais agréé et que je serais, le lendemain, présenté à l'assemblée générale, laquelle ratifierait la décision prise par le Sous-Comité.

Le lendemain, je l'entendis, en effet, confirmer par le président, M. le prince d'Arenberg. J'étais donc désormais définitivement engagé.

Dès lors, il importait de se hâter. Le désir du Comité était de me voir mener très rapidement mes préparatifs, afin de partir, si cela était possible, le 10 mars, de Bordeaux.

On m'adjoignait, comme personnel européen, deux seconds qui partiraient en même temps que moi de France, et un agent commercial que je devais prendre au Congo, et qui serait en quelque sorte l'économe de la mission et s'occuperait des échanges des marchandises que nous emporterions, contre les vivres de toute sorte qu'il nous faudrait acheter en cours de route.

Je demandai et j'obtins de m'adjoindre, en plus, un préparateur qui m'aiderait dans la récolte de collections nombreuses que je désirais faire et qui, à mon sens, constituaient, dans leur ensemble, les renseignements les plus nets et les plus précis que l'on puisse rapporter d'une expédition, pour servir au progrès du commerce et de l'industrie. Ce préparateur était, dans mon esprit, déjà tout désigné : c'était M. Charles Chalot, qui avait déjà rempli des fonctions analogues auprès de moi à l'École nationale d'agriculture de Grignon.

Les autres collaborateurs étaient : M. Paul Brunache, adminis-

trateur adjoint des communes mixtes d'Algérie, lequel devait remplir les fonctions de second de la mission, et M. Charles Bigrel, qui se recommandait par une campagne qu'il avait déjà faite au Sénégal; il serait chargé de la conduite de l'escorte.

Tout, dans une semblable expédition, doit être prévu et organisé avant le départ. Il ne faut rien compter trouver sur la côte occidentale. On doit donc emporter avec soi jusqu'aux choses de moindre importance, sous peine d'en être définitivement privé.

Le choix des marchandises est un des points les plus importants en même temps qu'une des conditions d'organisation les plus difficiles à remplir. Tant que l'on doit demeurer sur le territoire dont les populations sont connues, on peut bénéficier des renseignements acquis par ses prédécesseurs, agir avec précision et n'emporter que ce qui est utile. Mais le moment viendra bientôt où l'on se trouvera sur les territoires vierges de toute exploration et en contact avec des populations dont on ne connaît ni les besoins ni les exigences. Il faut alors emporter toutes espèces de marchandises, car l'on ne sait pas lesquelles d'entre elles seront le mieux acceptées. Il en résulte une augmentation très réelle dans les frais d'organisation, non pas seulement à cause des achats divers qu'il faut faire et qui ne représentent, au total, qu'une aible partie des dépenses créées, mais surtout à cause des moyens de transport qui feront défaut et qu'il faudra payer très cher. On risque donc de faire transporter à grands frais une certaine partie de marchandises, qui peuvent se trouver n'être d'aucune utilité.

Cependant, ce sont là des exigences contre lesquelles on ne peut rien et qui montrent combien il pourra être important, en cours de route, de recueillir des renseignements précis, qui éviteront aux successeurs d'onéreuses écoles.

Je n'entreprendrai pas de décrire ou d'indiquer même, en une liste détaillée, les objets de toute sorte que j'emportais avec moi. L'énumération en serait fastidieuse, et je dois me contenter de mentionner les principaux dont je fis l'acquisition, en me basant sur les renseignements que je pus recueillir de tous côtés par les indications obligeantes des maisons de commerce ou par la lecture de relations de voyage.

Les étoffes formaient une partie importante des marchandises que j'emportais. Elles étaient de toute nature : cotonnades blanches, guinées, andrinoples, indiennes, draps légers, soieries, gazes de soie ; ces trois dernières marchandises étaient particulièrement destinées à la région musulmane que j'espérais atteindre. Le tout formait environ quatre-vingt-dix charges.

J'emportais trente charges de fil de laiton, lequel, coupé en barrettes de 30 centimètres de long, a cours dans presque tout le Congo. Puis c'étaient, en proportions variables, de petites glaces de divers modèles, de petites sonnettes en bronze, des couteaux, des cuillers, des gobelets en fer-blanc, des sabres d'abatis ou machettes, des boutons, des cauries (sorte de coquillages), des perles, etc.

Les perles constituent un objet d'échange très important ; mais la difficulté de leur choix est réelle, car les unes ont cours en un point, et ne trouvent, par contre, aucune faveur dans une autre localité. Il faut donc emporter surtout un stock important de celles qui sont reconnues bonnes et un assortiment plus faible d'autres variétés que l'on essaiera de faire passer. J'emportais un grand nombre de charges de cette petite perle blanche en porcelaine qui sert à confectionner les couronnes mortuaires et que l'on appelle rocaille ou baïaka, laquelle, je le savais, jouissait d'une grande faveur dans l'Oubangui.

J'emportais encore de la bijouterie fausse et de l'orfèvrerie argentée, destinées l'une et l'autre aux cadeaux ou aux échanges à faire dans la région musulmane.

L'équipement de mon expédition était fourni par le ministère de la Marine. En plus de l'armement de l'escorte que je devais emmener et des munitions nécessaires aux fusils, j'avais avec moi deux canots en toile, démontables, qui devaient nous aider, sinon pour la navigation, du moins pour la traversée des rivières.

Pour ce qui est de notre propre équipement à nous autres Européens, je l'avais réduit au minimum. Il se composait de deux petites tentes et de grandes bâches, destinées aussi bien à servir d'abri qu'à protéger les marchandises contre les intempéries.

De petites malles étanches renfermaient des costumes de rechange : vestes et pantalons de treillis, tricots de laine fine destinés

à remplacer les chemises, brodequins solides en cuir cousu, molletières et casques, tel était le costume que j'avais adopté pour la marche. Je puis dire dès maintenant que j'eus entièrement à me louer du choix que j'avais fait.

J'apportai un soin tout particulier à l'organisation d'une pharmacie que je voulais suffisamment complète pour me permettre de parer à toute éventualité, en même temps que simple, pour ne pas m'encombrer outre mesure.

Prévoyant les cas de chavirage, de vols ou de pertes accidentelles, je formai quatre caisses de pharmacie comprenant chacune un assortiment complet de médicaments et d'objets de pansement. Je donnai une importance particulière aux produits antiseptiques destinés aux usages internes et externes. Une petite trousse de chirurgie faisait également partie de mes bagages.

Pour ce qui est des vivres, il ne fallait pas songer à emporter tout ce qui constitue l'alimentation ordinaire des Européens : je comptais vivre sur le pays. Mais encore fallait-il avoir des aliments condimentaires : sucre, sel, etc., et une petite quantité de conserves de choix, destinées à relever les forces des malades.

Pour cette même raison, j'emportais avec moi quelques quarts de bouteille de champagne. Je conseillerai à tout voyageur qui part avec quelques bagages de ne jamais manquer d'annexer à sa pharmacie un certain nombre de petits flacons de ce vin, qui peut, dans les cas graves, rendre les plus réels services.

Le matériel scientifique comprenait, d'une part, tous les instruments d'observation : chronomètres, sextants, horizon artificiel, boussoles Peignier, baromètres, thermomètres, télémètres, etc.; d'autre part, tout ce qui était nécessaire à la préparation et à la conservation des collections. A ce titre, j'avais tout ce qu'il fallait pour souder les caisses de collections et mettre celles-ci à l'abri et de l'humidité et des insectes.

La mission que je devais remplir était avant toute chose pacifique, et j'avais à m'efforcer par tous les moyens possibles de faire naître la confiance dans l'esprit des indigènes. Cependant, une petite escorte était indispensable pour pouvoir se défendre, le cas échéant, et nous mettre, dans tous les cas, à l'abri des déprédations et du vol.

Afin d'éviter toute perte de temps, je fis partir à l'avance M. Bigrel pour le Sénégal. Il devait recruter là, avec l'aide de l'administration de cette colonie auprès de laquelle je l'accréditais, une quarantaine d'hommes ayant, autant que possible, déjà servi comme tirailleurs sénégalais, lesquels formeraient notre escorte.

Le 1er mars, tout étant prêt; je fis partir M. Brunache pour le Havre, où toutes les charges avaient été centralisées. Il devait s'assurer que toutes portaient la marque de la mission et que leur embarquement se ferait régulièrement sur le steamer qui devait nous transporter. Celui-ci devait relâcher à Cherbourg et prendre là les armes, les munitions et l'équipement qui nous étaient destinés. Le 10, il serait à Bordeaux, où je le prendrais.

Le 10 mars, en effet, je m'embarquais à bord du bateau de la Compagnie des Chargeurs Réunis, *Ville de Maranhão,* sur lequel était déjà embarqué M. Brunache.

Ce ne fut pas, je l'avoue, sans un cruel serrement de cœur que je me séparai de ma famille et de mes amis. Je partais pour longtemps, pour deux années sans doute, et qui pouvait leur assurer la certitude de mon retour? Moi-même pouvais-je y compter et le garantir? Mais, du moins, j'avais devant moi le but à poursuivre, la tâche à accomplir, et je devais trouver là une compensation à tous les chagrins que je laissais derrière moi.

Nous partîmes de France par une mer déplorable. Le départ avait déjà été retardé espérant que le temps s'améliorerait, mais nous avions à peine gagné le large qu'il nous fallut renoncer bientôt à gouverner. Ce n'est qu'après vingt-quatre heures que, le calme se rétablissant peu à peu, nous pûmes reprendre notre route.

Après avoir fait escale à Sainte-Croix-de-Ténériffe, le 21 nous étions en vue de Dakar. Je ne connaissais pas encore la côte occidentale, et je fus surpris de voir combien ce qu'on appelle le cap Vert est triste et dénudé.

La jetée construite à Dakar nous permet d'approcher de la terre ferme. Une baleinière me met à terre et je retrouve là M. Bigrel, qui vient me dire qu'il a recruté quarante-deux hommes, lesquels

sont tous prêts à être embarqués. Nous nous rendons dans un des coins de la ville où un terrain a été mis à ma disposition et où sont campés tous nos engagés.

J'avoue que l'impression que je ressentis en les voyant n'était nullement favorable. Leurs costumes de toute couleur, mélange de vêtements européens et de *boubous* indigènes, le plus souvent sales et en guenilles, n'était pas fait pour donner de prime abord une heureuse impression.

Mais là encore, il ne faut pas se fier au costume. La plupart de ces hommes avaient déjà fait des années de service et étaient par suite exercés au maniement des armes, mais, libres de tout engagement, ils portaient des vêtements de travail, qui leur donnaient cet aspect peu séduisant. Je procédai aussitôt à leur embarquement. Ils étaient avisés que leur engagement était de deux ans, après quoi ils devaient être rapatriés à Dakar.

Dès qu'ils furent à bord, j'offris à chacun d'entre eux une avance d'un mois de solde, de façon à ce qu'il pût laisser cette petite somme à sa famille. Tous acceptèrent, et je vis la plupart donner ces avances à des femmes, à des enfants qui étaient venus les accompagner jusqu'à bord.

Désormais, ma mission était au complet, et nous n'avions plus qu'à faire route le plus rapidement possible vers Libreville, où je devais me mettre en rapport avec M. de Brazza, commissaire général du gouvernement au Gabon, et à Loango, où nous devions débarquer.

Mais la Compagnie des Chargeurs Réunis fait faire à ses bateaux de nombreuses escales tout le long de la côte occidentale. Je pus ainsi visiter, souvent avec quelque détail, nos arrêts étant parfois de deux à trois jours, plus d'un point présentant un intérêt réel à l'étude.

Après avoir relâché successivement à Grand-Bassam et à Kotonou, nous arrivons, le 3 avril, à Libreville. Avant que j'eusse pu songer à débarquer, la chaleur étant excessive, je reçus de M. de Brazza un mot fort aimable, me conviant à descendre chez lui. Je me rendis donc à terre et me présentai au Commissaire général. Il me dit alors qu'il avait reçu, du Sous-Secrétariat des colonies, communi-

cation du programme qui m'avait été confié et, conformément aux avis qu'il avait reçus, il me déclare qu'il est disposé à nous donner l'appui le plus effectif et le plus large qu'il lui sera possible. Il m'assure que je puis compter trouver dans tous les postes de la colonie l'accueil le plus favorable, et que, conformément à un avis-circulaire qu'il fera tenir aux agents et dont il me donne copie, je devrai recevoir partout, pour moi, mes agents et mon personnel, l'hospitalité des postes. De plus, il compte pouvoir assurer le transport de mes bagages et marchandises, du Loango à Brazzaville, au moyen de porteurs, et, de ce dernier point à Bangui, à l'aide de bateaux à vapeur de la colonie.

Après trois journées de séjour que j'employai à visiter les environs, les essais de culture très timides encore entrepris par des Annamites déportés et le jardin d'essai dirigé par M. Pierre, je regagnai le bord pour repartir au Loango où j'avais hâte d'arriver.

Nous fîmes d'abord escale à l'île San-Thomé, la petite mais riche colonie portugaise qui tire toute sa prospérité de ses belles cultures de café et de cacao, et lorsque enfin, le 13 avril, le capitaine m'annonça que la terre que nous avions en vue était le Loango, je ne fus pas peu surpris. J'avais beau, en effet, m'armer d'une longue-vue et fouiller l'horizon, je n'y découvrais que quelques pauvres cases très éloignées les unes des autres et qui n'avaient guère l'aspect de maisons. Où était donc la ville? Un repli de terrain nous la cachait-il? Devions-nous ne l'apercevoir que plus tard? Mais point, nous approchions et nous ne découvrions rien de plus; et comme je m'informais, j'appris de la bouche du capitaine qu'en effet le Loango était réduit à ces quelques pauvres cases que nous apercevions là-bas.

Le bateau stoppa très au large, des bancs de sable empêchant l'accès de la terre, et venant même former une sorte de lagune longeant la rive, dans laquelle on ne peut rentrer que par une passe accessible seulement aux pirogues et aux petites baleinières.

Bien que notre présence fût signalée par des coups de sirène, nous ne voyions que deux ou trois petites embarcations se diriger vers le bord. Je profitai de la première qui se présentait pour me rendre immédiatement à terre et prier l'administrateur de me don-

ner l'aide dont M. de Brazza m'avait assuré le concours, en me fournissant le moyen de débarquer mes très nombreux colis. Mais il me fut répondu que l'administration ne possédant pas de bateaux suffisants, il convenait de donner des ordres à l'entrepreneur de transports qui s'occupe du portage entre Loango et Brazzaville. Celui-ci ne possédait qu'une seule baleinière, et comme le steamer était à l'ancre, loin en mer, ce n'étaient là que des moyens tout à fait insuffisants, car on n'avait pas le loisir de faire plusieurs voyages. Il fallut donc réquisitionner tout ce que l'on put trouver d'embarcations, même des pirogues indigènes, et mon débarquement se fit dans les conditions les plus déplorables que l'on puisse imaginer, car le bateau ne pouvait attendre, devant dès le lendemain faire route vers le Sud. Tous mes colis furent donc débarqués en hâte, jetés n'importe où sur la côte. Beaucoup d'entre eux étaient mouillés par l'eau de mer, et je devais craindre qu'ils ne fussent avariés. On ne put même pas mettre à ma disposition un nombre suffisant d'hommes pour recevoir tous ces colis, qui s'égrenaient en un long chapelet, ayant plus d'un kilomètre de long. Je dus donc employer mes Sénégalais, qui, bien qu'ils fussent engagés avec l'attribution spéciale de soldats, me fournirent cependant, sans se plaindre, un utile travail.

Nous étions débarqués depuis le matin. Je demandai que l'on voulût bien me fournir, pour mon personnel blanc et pour mes hommes d'escorte, la nourriture que, m'avait-on assuré, je trouverais dans tous les postes; mais il me fut répondu qu'il était impossible de me procurer des denrées. Il nous fallut donc nous mettre à la recherche d'aliments pour tout mon personnel. La factorerie de la maison Daumas et Cie mit complaisamment des vivres européens à ma disposition. Il était moins facile de trouver sur-le-champ de quoi nourrir mes Sénégalais. Il n'y a pas au Loango de commerce de vivres. Les indigènes peuvent, lorsqu'ils sont prévenus, apporter, au bout d'un jour ou deux, la quantité de manioc qu'on leur demande, mais il ne faut pas compter trouver des provisions dès l'arrivée. Il n'y a pas davantage de bétail, et c'est une bonne aubaine lorsqu'on amène quelques chèvres ou un mouton de l'intérieur. J'arrivai, grâce encore à l'obligeance des factoreries, à

me procurer un porc et une chèvre, qui nous permettraient du moins d'attendre le lendemain. Je dois dire que, les jours suivants, l'administrateur voulut bien tenir compte des recommandations faites par M. de Brazza et délivrer chaque jour à mes hommes une ration de riz et de sel.

On mit à ma disposition une sorte de hangar à un étage, qu'on

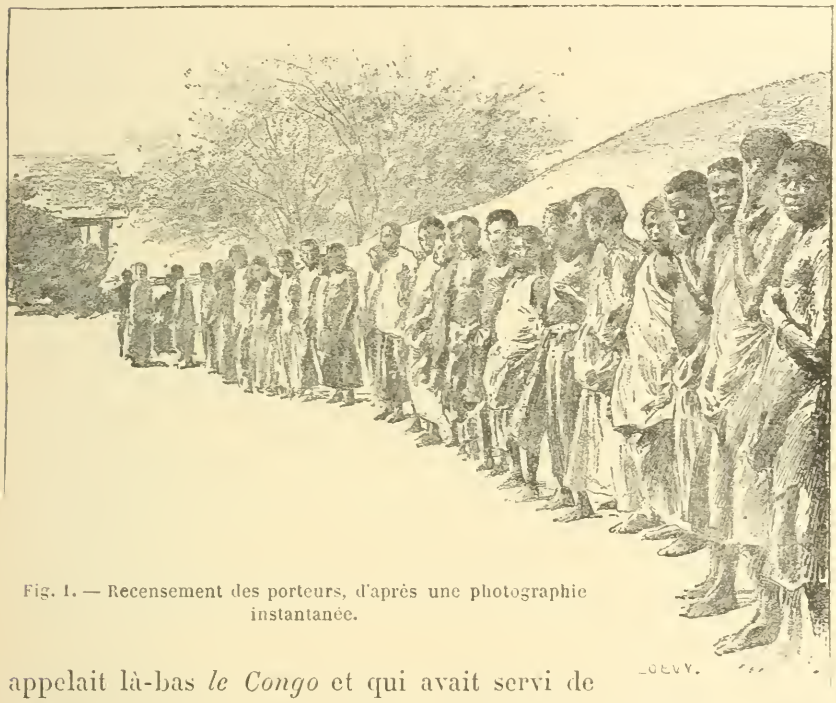


Fig. 1. — Recensement des porteurs, d'après une photographie instantanée.

appelait là-bas *le Congo* et qui avait servi de logement et de lieu de déballage aux premières missions organisées par M. de Brazza, lesquelles étaient parties de là pour Brazzaville. C'était une assez pauvre masure; mais, aidé de mes hommes, nous eûmes bientôt fait de l'approprier un peu. Au premier étage, mes trois compagnons se logèrent. Au rez-de-chaussée, je fis transporter peu à peu tous les colis qui avaient été jetés à la plage.

Un de mes premiers soins fut d'équiper mes Sénégalais. Ils reçurent leurs vêtements et leur armement, lesquels ne leur étaient pas imputés sur la solde.

Le costume consistait en un pantalon et bourgeron de treillis,

plus un bourgeron de drap bleu; comme coiffure, une chechia. Ils reçurent également deux chemises de coton et une ceinture de flanelle.

L'équipement comprenait : couverture de laine, sac de dos, bidon, gamelle individuelle. L'armement : fusil Kropatchek avec baïonnette et ceinturon, cartouchière.

De plus, chaque homme portait sur son sac un sabre d'abatis, une pelle, une hachette, ou un seau de toile.

A peine équipés, mes tirailleurs furent chaque jour menés aux exercices d'assouplissement d'abord, puis de tir à la cible.

Dès l'arrivée, je me préoccupai de préparer et d'organiser tous les colis d'une façon définitive.

Lorsque tout fut préparé, je me trouvai en présence d'environ 550 charges qu'il fallait transporter dans l'intérieur. Ce nombre peut sembler considérable. Il l'était, en effet, par la raison que, d'une part, nous allions pénétrer dans une région vierge d'exploration, et pour laquelle, par conséquent, les renseignements précis nous faisant totalement défaut, il fallait ne pas être pris au dépourvu et emporter un peu de tout. D'autre part, le programme qui m'avait été dicté me chargeait d'installer des postes d'occupation dans la région comprise entre l'Oubangui et le Chari. Il m'était donc indispensable d'emporter tout l'outillage nécessaire à leur établissement.

Pour se rendre du Loango à Brazzaville, il faut parcourir un chemin d'environ 600 kilomètres. Dans l'état actuel des choses, le seul moyen de transport qui existe est celui qui consiste à utiliser le portage à dos d'homme. Il n'y a aucune sorte de monture ni d'animaux de portage.

Les Loangos sont depuis fort longtemps accoutumés à ce service. Depuis notre occupation de cette partie de la côte, l'administration s'est appliquée à le développer le plus possible, et on est arrivé ainsi à obtenir un nombre prodigieux de porteurs, qui viennent maintenant s'engager soit au poste, quand il s'agit de transporter des produits destinés à alimenter les stations de l'intérieur, soit aux factoreries. On estime à environ 7.000 le nombre d'indigènes qui, chaque année, font la route de Loango à Brazzaville.

Les Loangos portent leur charge sur la tête ou sur les épaules. Quelle qu'en soit la nature, on la place dans des sortes de longs paniers que ces indigènes nomment *moutète* et qui sont formés par deux grandes feuilles de palmier à huile. Les nervures, grosses souvent comme le poignet, forment les deux arêtes de la base de ces paniers. Les folioles, qui ressemblent à celles du dattier ou du cocotier, sont tressées ensemble et constituent le fond. Les bords de droite et de gauche sont faits par des rangées de folioles restées libres, que l'on tresse en une natte continue. La charge est soli-

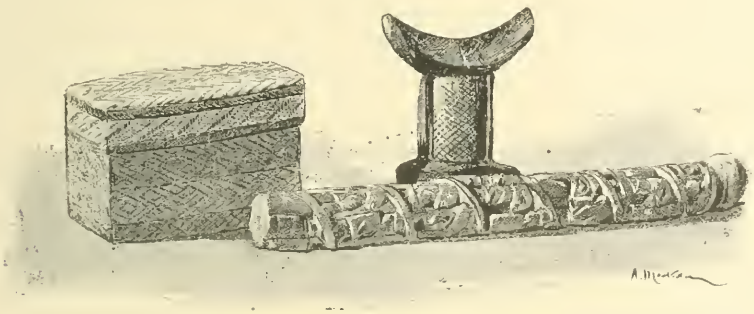


Fig. 2. — Objets fabriqués par les Loangos : panier avec couvercle. — Chevet en bois. — Bois sculpté, d'après nature.

dement amarrée dans la moutète, et il reste encore de la place pour les marchandises servant à acheter la ration, pour les aliments, et un vase de terre ou de fer destiné à les préparer.

Sauf l'alcool, qui rentre toujours pour une part plus ou moins importante dans le paiement, les Loangos demandent des marchandises très diverses : des étoffes, des couteaux, des glaces, des faïences peintes, etc., etc. Comme prix de grands paiements, on leur passe quelquefois de vieux chapeaux haut de forme, de vieux oripeaux de théâtre, et jusque parfois des casques de pompier qui servent à orner la tête des chefs.

Lorsqu'on opère le paiement d'une caravane, rien n'est singulier comme de voir toutes les indécisions de ces hommes qui voudraient prendre de tout et ne peuvent se décider à faire un choix. Généralement ce qu'ils préfèrent, c'est ce qu'on ne leur montre pas, quelques pièces d'étoffe, par exemple, qui sont déposées

dans un coin de la salle; et un sûr moyen d'écouler une marchandise nouvelle est de ne pas la leur offrir, mais de la leur laisser seulement apercevoir. Cependant, d'une façon générale, ils n'acceptent pas volontiers ce qu'ils ne connaissent pas. Les marchandises recherchées sont donc presque constamment les mêmes, à quelques variantes près.

Quand on engage la caravane, elle se présente tout entière. On en fait alors le dénombrement et on inscrit chaque homme sous son nom. Le plus souvent, ils donnent alors les dénominations les plus fantaisistes, sortes de noms de guerre, qu'ils essaient de rendre les plus drôles possible, au mépris même des convenances les plus élémentaires.

Fig. 3. — Enfants loangos, d'après une photographie.

Et c'est alors une sorte de tournoi, dans lequel chacun donne le nom qui fera rire le plus fort toute la bande. Les plus doux sont : *Tchikaïa* (la feuille), *Makaïa* (la fleur), *Makoso* (le cochon), etc. D'autres donnent leurs véritables noms, parmi lesquels les plus communs sont les *Tati*, *Bouiti*, *Niambé*, etc.

Après avoir reçu cet acompte et s'être fait inscrire, la caravane attend ses charges. On dispose alors un nombre de caisses ou de ballots égal à celui des hommes. Ceux-ci n'ont le droit d'y toucher que quand ils sont avertis par un signal que tout est disposé. Pendant tout le temps des préparatifs, chacun a examiné la caisse qu'il a jugé la moins lourde ou la plus commode à porter. Les objets de petite taille, de forme allongée, sont toujours préférés; aussi lorsque le signal est donné, tous se précipitent en même temps sur les charges les plus commodes, et c'est alors une bataille indescriptible, personne ne voulant prendre les charges encombrantes.

Il faut enfin intervenir, retirer aux gros gaillards les petites charges dont ils ont réussi à s'emparer, les donner aux plus faibles, et imposer aux premiers les caisses qui restaient pour compte.

Il me souvient qu'une fois, dans une caravane que je formais, il y avait une très petite caisse sur laquelle tout le monde s'était jeté. Enfin, le plus solide avait fini par remporter la victoire; lorsqu'il voulut prendre la caisse, il put à peine la soulever, — on s'était trompé, on y avait mis deux charges (60 kilos) de plomb de chasse.

Cependant, les exemples de perte absolue de marchandises sont tout à fait rares et exceptionnels. Les contremaîtres sont même

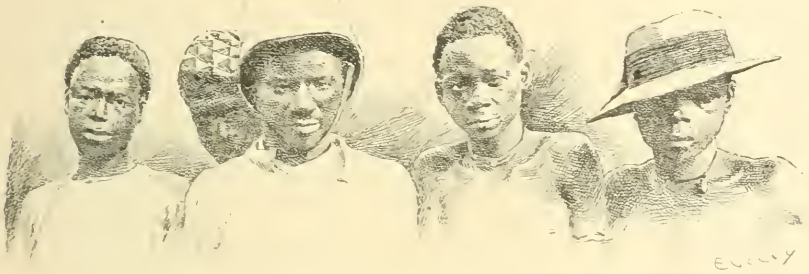


Fig. 4. — Types de porteurs loangos, d'après une photographie.

rendus, dans une certaine limite, responsables des avaries. Cela n'empêche pas que, lorsque les caravanes sont chargées des transports pour l'intérieur des liquides, alcool ou vin, ils essaient par tous les moyens possibles d'en dérober une partie. C'est ainsi que lorsque ce sont de ces caisses de tafia dont j'ai parlé, il leur arrive de les laisser tomber volontairement, de façon qu'une ou deux bouteilles se brisent, et mettant alors la caisse au-dessus d'un récipient, ils recueillent avec soin tout le liquide qui s'en écoule. Ils font ainsi un double gain puisqu'ils ont un peu de cet alcool qui leur est cher et que la charge se trouve allégée d'autant. On ne saurait d'ailleurs les accuser, puisque la caisse est, en apparence, intacte et inviolée.

J'eus quelque peine à me procurer le nombre de porteurs nécessaire pour transporter toutes les charges dans l'intérieur. Nous ne formions que de petites caravanes successives, que j'envoyais en avant à mesure qu'elles étaient constituées.

Toutes ces difficultés prolongeaient mon séjour à Loango, où je restai un mois entier. J'utilisai ce temps, d'une part à exercer mes soldats qui faisaient des manœuvres quotidiennes; de l'autre à préparer les moindres détails de ce qui pouvait nous être utile dans l'intérieur et à étudier le pays et les environs, afin de recueillir le plus de documents précis qu'il me serait possible.

Les Loangos présentent un type assez constant : ils sont peu développés, presque chétifs, généralement laids. Le front, largement bombé au milieu, s'élargit au contraire le long des arcades sourcilières. Les yeux sont petits, le nez déprimé et large, la bouche très grande et le menton fuyant.

Fig. 5. — Domestiques loangos, d'après une photographie.

Ils ne manquent pas d'une certaine intelligence. Ce sont, de tous les noirs, les meilleurs domestiques, et avec un peu de dressage, ils deviennent bons blanchisseurs, tailleurs ou cuisiniers; mais il ne faut avoir en leur probité que la confiance la plus limitée : ils sont extrêmement voleurs. A la côte, ils exercent des professions diverses : ils deviennent menuisiers et charpentiers. Dans leurs villages, ils excellent dans les travaux de vannerie de toute sorte; ils tressent avec une rare élégance des paniers ornés des dessins les plus divers. Souvent on les voit faire des séries de paniers qui s'emboîtent les uns dans les autres, à la façon des boîtes japonaises. Ils tressent des nattes d'un ton discret et de dessins sobres mais élégants. Les parois des cases sont le plus souvent tressées de la même façon que ces nattes, et prennent alors un aspect de véritable coquetterie.

Beaucoup se livrent à des travaux de sculpture. Ce sont souvent des bonshommes en bois, que l'on a trop fréquemment élevés au rang de fétiches, alors que ce ne sont pour la plupart que des œuvres d'art. Quelques-uns de ces Loangos exercent la profession de sculpteurs sur ivoire. Un d'eux fut amené à l'Exposition universelle de 1889, où il émerveilla tout le monde par son talent naïf, il est vrai, mais riche en ressources de toute sorte. Ils poussent très

loin le talent d'imitation et on les voit reproduire en sculpture des objets ou des dessins qu'ils n'ont vus qu'une fois.

Il me suffit de leur donner l'empreinte du cachet de la mission pour qu'ils me reproduisent un sceau en ivoire en tout point semblable au premier, avec cette très légère différence cependant que, ne sachant pas lire, ils avaient scrupuleusement reproduit toutes les lettres, mais à l'envers.

Les jeunes Loangos se convertissent facilement; ils n'ont pas de parti pris, de croyance bien nette, et il est assez rare de les voir

Fig. 6. — Idoles en bois des Loangos, d'après nature.

commettre des actes de fanatisme. J'eus cependant l'occasion d'en constater un assez singulier. Dans un village situé non loin de notre frontière de la possession portugaise, deux hommes furent accusés d'avoir tué leur mère : on les arrêta et on les amena au poste. Ils ne niaient pas leur crime, disant qu'ils devaient bien agir ainsi, parce que depuis quelque temps les hommes mouraient dans le village et que le féticheur leur avait déclaré que la cause en était dans la présence d'un fétiche, que leur mère avait dans le ventre et qui continuerait à exercer son action destructive tant qu'on ne l'aurait pas extrait. Craignant pour leur propre existence, ils n'avaient pas hésité à ouvrir le ventre de leur mère, et ils nous déclarèrent qu'ils y avaient trouvé le fétiche dont on leur avait prédit la présence. C'était une corne de bélier que le féticheur avait eu soin de mettre au moment où on pratiquait l'opération. La

femme était morte à la suite de l'opération que l'on n'avait pas cependant pratiquée pour la tuer; mais, au contraire, pour la délivrer du fétiche.

La pratique du poison d'épreuve existe chez les Loangos. Lorsqu'un homme est accusé d'un méfait quelconque, on lui offre de se justifier par l'absorption d'un bol de poison. S'il est coupable, il en mourra; s'il est innocent, les dieux sauront discerner la vérité, et il n'aura rien à craindre de cette absorption.

Et, effectivement, on voit dans certains cas le patient mourir dans d'atroces convulsions, et dans d'autres demeurer tout à fait indemne. La raison en est que c'est le féticheur qui joue ici le rôle du dieu invoqué, et que suivant qu'il a ou non à se venger du patient, ou bien que celui-ci l'a suffisamment payé, il lui fait absorber une décoction d'herbes parfaitement anodine, ou bien au contraire celle de certaines légumineuses, qui sont spécialement cultivées pour le poison d'épreuve (*Imperata cylindrica*).

CHAPITRE II

Le départ du Loango. — L'administrateur Cholet. — La forêt du Mayombe.

Déjà, pendant notre séjour au Loango, mes compagnons européens avaient plus ou moins lourdement payé leur tribut à l'acclimatement. Mais celui qui de tous avait été le plus cruellement atteint était M. Bigrel : les accès de fièvre le secouaient souvent, prenant parfois un caractère de réelle gravité.

J'ai dit que, dans l'état actuel des choses, le Loango se compose seulement de quelques cases distantes les unes des autres et séparées par de vastes terrains que recouvrent de hautes herbes. C'est dans ces herbes maintenant, par un étroit sentier, qui dès l'abord se dirige vers le Nord-Est et serpente en des méandres aussi imprévus que non motivés, que nous prenons notre route. Nous ne ferons ce premier jour qu'une petite étape, assez seulement pour nous éloigner du Loango et organiser l'ordre de marche régulier.

Mes porteurs sont partis pendant le temps que nous déjeunions à Loango, car, suivant leur coutume, il faut qu'ils s'en aillent faire leurs adieux dans les villages. Nous les prendrons en route.

En effet, nous en retrouvons déjà une bonne part au premier petit village que nous rencontrons.

Malgré les instances de mes porteurs qui auraient voulu borner là cette marche du premier jour, nous continuons notre route par le chemin qui serpente et nous arrivons dans la soirée au petit village de *Moukoulim-bouali*, dont le vieux chef vient m'offrir pour la nuit une case très propre et spécialement destinée à recevoir les étrangers. Elle est élégamment construite, cette case : le toit à deux pentes est recouvert d'un chaume régulièrement disposé. Les flancs sont couverts de ces nattes coquettement tressées dont j'ai

parlé. Par une petite porte, j'ai accès dans deux pièces, aux parois faites de tresses plus élégantes encore qu'à l'extérieur. Tout cela est établi avec une coquetterie, une régularité qui étonnent. Il y a là, cadeaux de quelques voyageurs de passage, une vieille table et de petits pliants.

La case est petite, et c'est à peine si je pourrai y installer mon lit. Cependant, il y a là une autre pièce qui reste close. Je demande au chef de l'ouvrir. Il y consent non sans peine, car c'est l'endroit où il dépose ses trésors : là se trouvent accumulés toute espèce d'objets européens démodés et déclassés. Sur une sorte de table, des poteries de tout genre, des ornements divers, et contre les murs de mauvaises glaces et quelques images, le portrait du général Boulanger! et la tour Eiffel! Devant la valeur de tous ces objets précieux, j'arrête mon insistance, et je laisse le chef refermer soigneusement la porte de son trésor.

L'hospitalité que m'a offerte le chef en me donnant cette case pour la nuit, et qu'il a complétée en m'apportant deux poules, toute cordiale qu'elle semble, n'en est pas moins très intéressée. On m'a prévenu, en effet, qu'il est d'usage que, quel que soit le blanc qui passe, le chef vienne se mettre à sa disposition et lui fasse un cadeau, mais il est bien entendu que celui-ci est offert dans l'espoir d'un présent en retour proportionné à la générosité de l'Européen, et qui, dans tous les cas, doit représenter au moins le double de la valeur effective du présent qu'a fait le chef. Je le paie donc largement de ses poules et du dérangement que nous lui avons causé. Le lendemain, dès l'aube, nous nous préparons pour le départ. Le chef vient alors à moi avec son fils Tati, un jeune garçon de 13 ou 14 ans, à la figure avenante et moins laid en somme que la généralité des Loangos. Le chef me dit qu'il veut me confier son fils pour que je l'emmène avec moi pendant toute la durée de l'expédition et qu'il me servira fidèlement. Mais, me dit-il, il est inquiet de me voir escorté de tant de soldats et manifeste la crainte que nous n'allions faire la guerre. Je lui explique que j'ai beaucoup de marchandises avec moi et que le très petit nombre de soldats qui m'accompagnent sont seulement suffisants pour assurer la sécurité, puisque toutes les charges qu'il voit passer par son village par

caravanes successives m'appartiennent et doivent être transportées dans le haut. C'est convenu, Tati partira avec moi en qualité de *boy,* aux appointements de quinze cortades par mois.

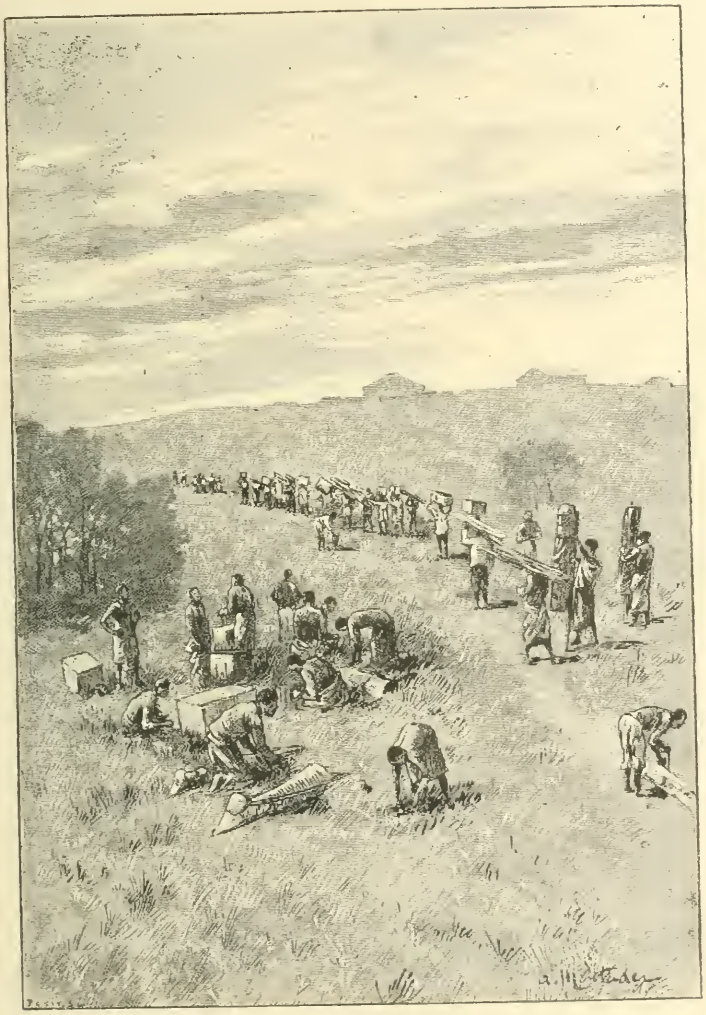


Fig. 7. — Départ de la caravane pour Brazzaville.

A partir de ce point, le pays prend un aspect plus caractéristique, plus particulier, et aussi infiniment plus pittoresque.

Maintenant, le terrain devient plus accidenté. Fréquemment,

des vallées se présentent à notre vue, toutes couvertes d'un boisement intense, et là, soudain, sous nos pieds, le sol s'est effondré, taillant une berge à pic, dont les flancs au sol ferrugineux se détachent en un rouge clair sur le fond sombre de la forêt. Et s'élançant au-dessus du fourré, d'immenses palmiers à huile détachent leur élégant panache de feuilles gracieuses et souples, couronnant leur mince tige, hautes de quelques dizaines de mètres. Parfois le peuplement de ces palmiers prédomine sur toute autre essence et forme une forêt spéciale venue là spontanément sans nuls soins de culture, et que les hommes n'ont qu'à exploiter pour en tirer l'important produit.

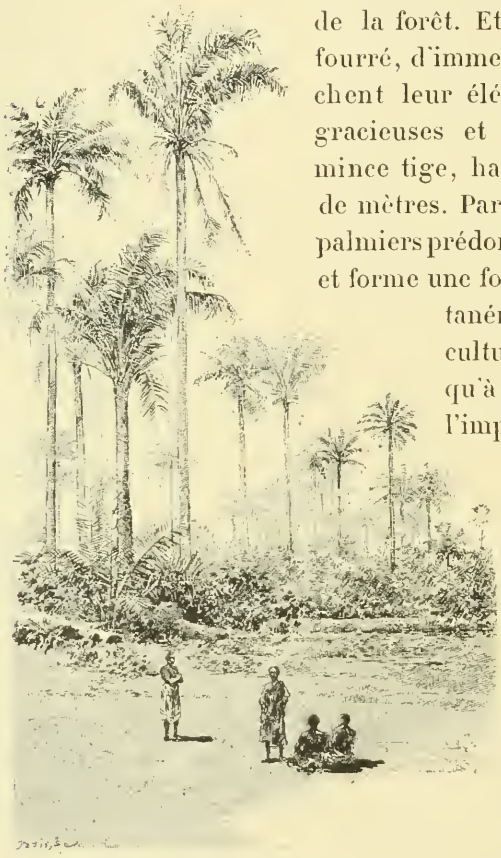


Fig. 8. — Forêt de palmiers à huile, d'après une photographie.

Nous descendons les pentes de ces vallées aux flancs couverts d'herbes, et rien n'est gracieux comme cette rangée de chechias rouges, neuves encore, de nos tirailleurs qui donne une note claire dans tout ce paysage un peu gris et un peu sombre. Nous entrons bientôt dans un sous-bois, où la lumière pénètre à peine à travers la feuillée épaisse, et tout au fond coule un petit ruisseau aux eaux claires, cascadant sur des roches que d'élégantes fougères et des lycopodes disputent aux eaux.

Dans l'après-midi, nous traversons la petite rivière de *N'Tombo*, bordée d'un petit bois tellement serré que le soleil semble n'en avoir jamais éclairé le sol. Il y fait frais, presque froid. La petite

rivière, grossie par des pluies d'orage, roule des eaux rougies par le sol détrempé qui s'y est mêlé. Tous nos porteurs, laissant un moment les charges, et quittant leurs pagnes, prennent un bain, au mépris des dangers que peut présenter cette immersion après la course que nous venons de fournir et qui les a couverts de sueur. Mais, quoi que l'on fasse, on ne les dissuadera jamais de se baigner ainsi toutes les fois que nous rencontrerons une rivière.

Nous campons non loin de cette rivière, et de gros manguiers au feuillage touffu attestent la présence d'un ancien village abandonné.

Après une nouvelle journée de marche, plus forte celle-là que la précédente, nous venons camper sur les bords de la forêt du Mayombé. Nos campements sont maintenant organisés régulièrement, suivant un ordre qui sera conservé jusqu'au bout. A peine sommes-nous arrivés à l'endroit de la halte, que nos tirailleurs vont chacun à ses fonctions. L'emplacement où devront être établies les tentes leur étant désigné, ceux qui portent les sabres d'abatis, procèdent immédiatement au débroussement. Ceux qui sont armés de haches, s'en vont couper le bois nécessaire à la cuisine et aux feux que l'on entretient toute la nuit. Enfin, les hommes munis de seaux sont chargés de rapporter une bonne provision d'eau.

Les porteurs, comme les tirailleurs, ont des places désignées pour leur campement, ce qui est le seul moyen d'éviter, d'une part, qu'ils se dispersent et, de l'autre, qu'il ne s'élève de discussion entre eux sur le choix de l'emplacement.

Jusque-là notre marche avait un peu manqué de régularité : quelques porteurs s'étaient attardés dans leurs villages, et mes tirailleurs ne se font que peu à peu à l'habitude de porter le sac au dos. Nous prendrons donc une journée de repos pour nous permettre de nous organiser mieux avant d'entrer dans la forêt du Mayombé. Nous sommes campés en lisière de cette forêt, sous l'ombre de ses premiers grands arbres. Je mets cette journée à profit pour faire une excursion sous bois et voir ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans les arbres et les plantes qui la composent.

Le sol, recouvert d'un peuplement exceptionnellement intense, est accidenté ; il se creuse à tous moments en des ravins aux flancs

rocheux, où s'accrochent les racines des arbres. Celles-ci courent sur le sol, contournées, tourmentées, prenant l'aspect d'immenses serpents; l'humidité qui règne là à l'état constant, leur permet de vivre ainsi d'une façon aérienne; des arbres nombreux, d'espèces diverses, laissent pendre de leurs branches des racines formant de véritables colonnes, qui atteignent bientôt la terre et s'y fixent solidement. Certains de ces arbres ont un tronc immense, s'élançant tout droit vers le ciel et portant là-haut, au-dessus de la feuillée intense du sous-bois, une ramure puissante qui s'étale librement au grand air.

On est surpris de voir combien cette grande forêt est muette. C'est à peine si l'on entend le chant de quelques petits oiseaux pendant le jour. Ce n'est que lorsque la nuit se fait qu'alors des bruits retentissent de toutes parts. Ce sont des bandes énormes de perroquets gris qui viennent s'abattre tous sur le même arbre où ils ont élu domicile, qui va leur servir de perchoir pour la nuit et qu'ils quitteront dès le matin pour aller chercher leur pâture dans les champs.

C'est encore parfois quelques calaos, qui s'enfuient en poussant des cris stridents. Et de loin, dans le fond du bois, on entend la voix gutturale de quelques gros singes.

Nous commençons, le lendemain, notre marche en forêt et mes porteurs, habitués à la route qu'ils ont déjà faite maintes fois, m'annoncent que nous ne verrons plus le soleil tant que nous n'en serons pas sortis. Cet immense territoire, couvert d'arbres représentant une valeur considérable comme bois d'exploitation, malgré l'ombre intense qu'ils projettent et qui ne permet jamais au soleil d'arriver jusqu'à terre, n'est pas cependant complètement inhabité. Dès le premier jour, nous arrivons au petit village de *Doumanga*. Ce ne sont que quelques cases, placées au milieu d'une sorte de clairière, qui a été obtenue par l'incendie des arbres, dont les troncs brûlés restent encore çà et là debout et émergent noirs et tristes au-dessus de petits champs de manioc et de bananiers au feuillage vert clair. Dès que le chef a deviné notre venue, vite il s'est retiré dans sa case pour se parer de ses plus brillants atours. Il vient maintenant à moi, majestueux et digne. Il semble très

surpris du mouvement de folle hilarité qu'il produit sur nous. Nous avons bien peine cependant à en retenir l'élan devant la singularité de son accoutrement. Il est vêtu d'un pagne, au-dessus duquel flottent, tout raides, les pans d'une chemise en cotonnade neuve. Sa tête est couverte d'un grand chapeau haut de forme à bords plats qu'il met en arrière. Il porte à la main une grande canne. Il

Fig. 9. — Calaos de diverses espèces, d'après des spécimens empaillés.

a évidemment mis, en notre honneur, tout ce qu'il avait de plus beau.

Son accueil est cordial : il nous offre des poules et une chèvre, et, suivant la coutume à laquelle je m'habitue maintenant, il ne quitte pas ses cadeaux avant que je lui aie remis les miens qu'il soupèse et examine pour bien voir si leur valeur est suffisante. Satisfait, il se retire chez lui.

La traversée de la forêt du Mayombé ne se fait pas sans difficulté.

Dès le second jour, nous escaladons les flancs à pic du mont *M'Foungou*. La montée est pénible; les pluies ont détrempé le sol. Les pieds glissent et manquent à tout moment. Il faut s'aider des mains, se retenir à toutes les petites branches qui se présentent, monter et monter encore, et tout cela dans une atmosphère chaude, humide, où la respiration manque sous un dôme intense de verdure qui vous écrase ; et du sol, montent les exhalaisons des feuilles en décomposition dont l'humidité constante de l'atmosphère entretient la fermentation. Et lorsque enfin nous redescendons le versant opposé, la marche est plus difficile et plus périlleuse encore. Seules, les énormes racines qui courent sur le sol donnent un peu de sécurité à nos pas; elles ont retenu la terre et forment des sortes de poches où l'eau se mélange à la boue détrempée dans laquelle nous pataugeons. Plus d'un homme glisse et tombe et sa charge dégringole entre les roches, où on a toutes les peines du monde à l'aller chercher? Cette pénible descente est enfin terminée; mais alors nous nous trouvons en présence d'un torrent grossi par l'eau qui a tombé toute la nuit et dont il nous faut suivre cependant le lit, car c'est là le chemin. Lorsque nous en sortons, c'est pour marcher maintenant dans un sous-bois envahi par les eaux, où nous enfonçons dans la boue jusqu'à mi-mollets, et toute la demi-journée se passe ainsi dans une marche épuisante. La caravane est toute débandée maintenant. Chacun est préoccupé de l'endroit où il peut poser le pied, se retenir aux branches pour ne pas glisser et tomber dans cette vase infecte.

De temps en temps, nous traversons des emplacements où devaient exister des villages. Leur présence est signalée encore par quelques arbres fruitiers : manguiers et papayers.

Après avoir pataugé dans tous ces marais, nous aboutissons à la petite rivière Kaba, qui coule au pied du mont de ce nom. L'escalade de ses pentes glaiseuses, glissantes à l'excès, ne se fait qu'au prix d'une fatigue bien réelle. La montée est tellement pénible, que nous n'arrivons à atteindre le sommet de ces pentes que complètement trempés de sueur, au point que notre premier soin est de faire allumer de suite de grands feux pour pouvoir nous sécher et nous réchauffer un peu, car nos vêtements se refroidissent main-

tenant et nous grelottons, et il fait 26 degrés, mais l'ombre est toujours épaisse et pas un rayon de soleil ne vient jusqu'à nous.

La descente n'a pas été plus facile que n'était la montée. A tout moment le pied manque, et ce sont encore des charges qui dégringolent dans les précipices, se brisant sur les rochers.

En bas de ces pentes, nous trouvons la petite rivière de *M'-Vouti* qui suit un cours tellement capricieux, que pour continuer

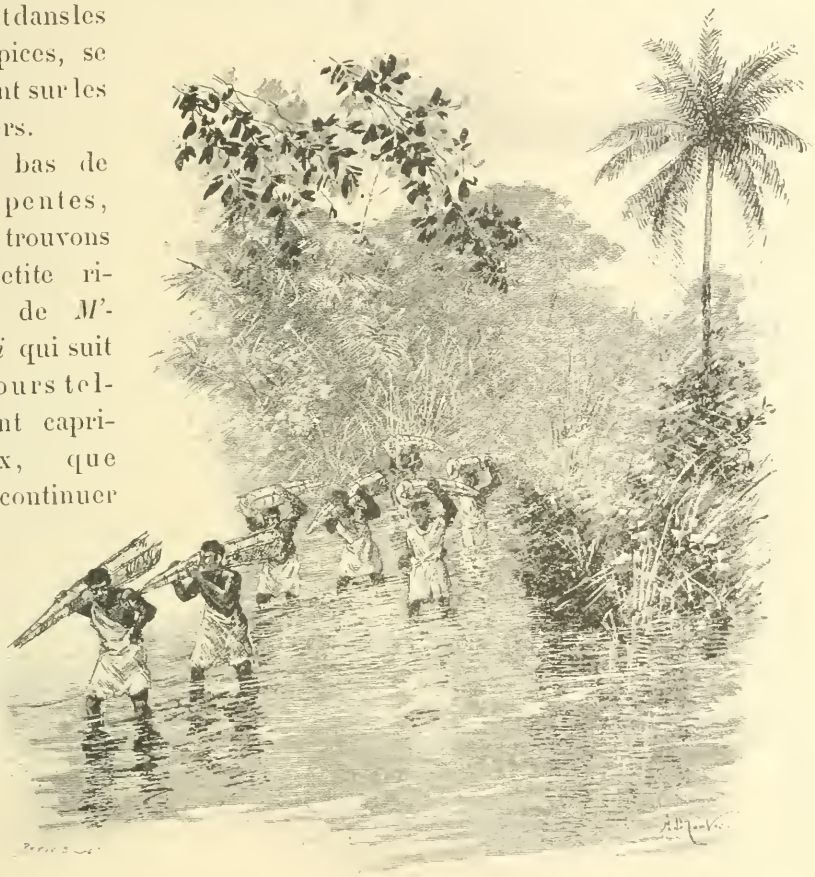


Fig. 10. — Maintenant le chemin, c'est le lit de la rivière...
(D'après une photographie instantanée.)

notre chemin et atteindre le village du même nom, nous traversons ses méandres neuf fois de suite. L'eau en est claire, des plantes superbes l'ombragent de toutes parts, mais le courant est violent. Le plus souvent nous n'avons de l'eau que jusqu'aux genoux, cependant par deux fois il nous faut résolument nous enga-

ger complètement dans l'eau qui nous envahit jusqu'aux épaules.

Avant d'arriver au village de M'Vouti, nous traversons un petit cimetière et sur les quelques tombes qui le composent, les indigènes ont déposé, en façon d'offrandes aux dieux, bon nombre de vases en faïence grossière de fabrication européenne : assiettes, pots à eau, cuvettes, qui tous sont percés d'un trou afin que les impies n'aient pas l'idée de se les approprier pour s'en servir.

Le chef du village, avec des démonstrations d'une politesse exagérée, m'apporte un bouc et un régime de bananes; puis il me donne quelques noix de kola, accompagnant chaque cadeau de saluts jusqu'à terre. La noix de kola semble être en ce point le cadeau destiné aux chefs; un indigène qui m'en a apporté s'est mis à genoux pour me l'offrir.

Enfin, après une dernière étape dure et fatigante, mes guides m'annoncent que nous allons sortir tout à l'heure de la forêt. En effet, les arbres diminuent de grandeur et soudain nous voilà arrivés en plein soleil; sa clarté nous inonde de toutes parts; et nos yeux se sont tellement habitués à la demi-obscurité qui règne dans la forêt, que nous sommes véritablement éblouis et que nous avons peine à nous faire à cet excès de lumière. Mais c'est avec joie que nous saluons cette fin de la marche sous bois qui a été tellement pénible. Chacun de nos Européens, et plus d'un de mes tirailleurs sénégalais, ont déjà payé un lourd tribu à la fièvre. Celui dont la santé est le plus cruellement éprouvée est encore M. Bigrel, mon chef d'escorte. Dès l'entrée dans la forêt, il a été pris d'accès qui, résistant à toute médication, n'ont été qu'en s'aggravant chaque jour. Il me tarde d'atteindre le poste de Loudima, où il sera possible de lui faire prendre quelque repos, car bien que je l'aie fait, depuis ces derniers jours, porter en hamac, la course n'en est pas moins très fatigante, d'autant que plus d'une fois les chemins deviennent tels qu'on est bien forcé de mettre pied à terre. Le seul moyen de portage, en effet, consiste dans l'emploi de ce qu'à la côte on appelle un *tipoï*. C'est un hamac dont les cordes sont fixées sur une très longue tringle de bois, portée par deux hommes vigoureux.

Après un repos pris à un village, situé non loin du bord de la

forêt, nous reprenons notre marche. La joie que nous avions eue en quittant le Mayombé, et qui provenait de l'espoir de voir les difficultés les plus grandes terminées, fut bientôt déçue, car, pour être d'une nature différente, elles n'en restaient pas moins bien réelles.

Ce ne sont plus ces pentes glissantes, ce ne sont plus ces arbres effondrés par la foudre, ces enlacements de lianes, ces marais; le terrain devient désormais presque plan, se relevant seulement çà et là en de petits monticules dont les pentes sont aisées à gravir; mais tout cela est recouvert par les grandes herbes. Des herbes tellement hautes, tellement touffues, tellement impénétrables, que qui ne les a vues a quelque peine à se les figurer. Elles ont partout dans les vallées 3 et 4 mètres de haut, et lorsque la caravane s'y engage, elle y disparaît totalement. C'est à peine si la marche successive de tous les porteurs qui font annuellement ce parcours a tracé dans ces roseaux un faible sillon.

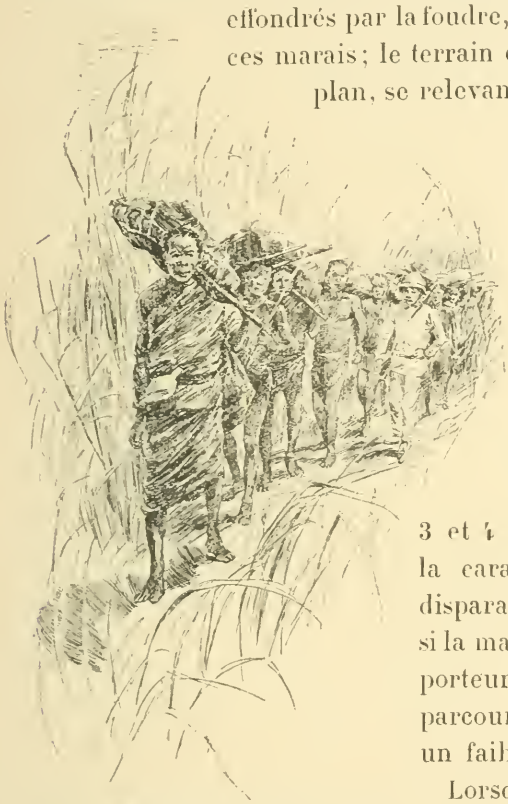


Fig. 11. — Marche dans les hautes herbes, d'après un croquis de l'auteur.

Lorsqu'on s'y engage, ce n'est qu'au prix d'une gymnastique continuelle qu'on arrive à s'y frayer un passage. Des brins brisés vous poignardent, vous frappent la figure, vous aveuglent; des feuilles coupantes vous lacèrent les mains et la face, et la poussière que laissent retomber ces herbes vous enflamme les yeux. La caravane tout entière a disparu maintenant au milieu de l'herbe; marchant à la file indienne, on voit seulement l'homme qui es devantt soi, et immédiatement le sillon

se referme. Du sommet d'un mamelon où l'herbe est moins haute, je devine à peine dans la vallée, par l'ondulation des chaumes, la présence de tout ce long serpent de caravane qui y est englouti. Parfois, soudain, des animaux surpris par notre présence, que le bruit seul pouvait leur faire deviner, bondissent devant nous; ce sont des buffles ou des antilopes.

Lorsque ces grandes herbes sont sèches, les indigènes de tous les villages des environs se réunissent et les enflamment, produisant ainsi d'immenses incendies. Le feu ayant été allumé suivant des lignes prévues à l'avance et venant converger vers un point, les flammes chassent devant elles tous les animaux qui trouvaient là leur refuge, et qui sont obligés de passer devant les indigènes, lesquels, armés de fusils à pierre, les attaquent et en tuent un grand nombre. On ne brûle ainsi les grandes herbes que quartiers par quartiers, et nul village n'a droit d'agir pour son compte exclusif et sans entente préalable avec ses voisins. On prolonge ainsi la période de ces chasses, qui fournissent toujours des produits fructueux.

Les passereaux de toutes sortes sont extrêmement abondants dans toute cette région des prairies, dont les herbes qui sont souvent des millets leur fournissent une abondante nourriture, et c'est un spectacle charmant que de voir tout autour de soi sur chaque brin d'herbe, le courbant à peine tant leur poids est léger, toute cette série de ravissants oiseaux que nous sommes habitués à voir dans nos volières, mais combien plus jolies et combien plus éclatantes aussi sont leur couleurs dans cette vie de liberté; ce sont des astrides, des bengalis, des nones, des cordons bleus. Et puis de temps en temps quelques veuves au collier d'or s'envolent, semblables à des comètes, ou bien c'est un ignicolore au plumage pourpre qui, gonflant ses plumes, vient, en poussant des cris perçants, défendre le nid où couve la femelle.

J'ai la barbarie, je le confesse, de tuer quelques-uns de ces jolis oiseaux pour les faire préparer et les envoyer en Europe.

CHAPITRE III

Le poste de Loudima. — Cultures. — Élevages. — Les ânes pourraient servir de bêtes de somme. — M. Bigrel malade retourne à Loango. — Les bords du Niari. — Un heureux coup de fusil. — Le poste de Comba. — Le poste de Bouanza. — La mission Fourneau attaquée. — Désertion des porteurs. — Mon nouveau chef d'escorte. — Le passage du N'Djoué.

Le poste de Loudima est situé au point où la rivière de ce nom conflue avec le Niari. Avant d'arriver, on est obligé de traverser la rivière Loudima dont le cours est violent. Un large chemin de débroussement nous a donné libre accès. Arrivé au bord de l'eau, je fais tirer deux coups de fusil, car c'est, paraît-il, le signal convenu pour faire venir le piroguier. Nous prenons place dans une grande pirogue, large au milieu, pointue aux deux extrémités et qui est fixée après un câble en lianes qui traverse la rivière. En tirant sur celui-ci, on peut se déhaler sans risque d'être emporté par le courant. La pirogue est vieille et prend l'eau, le câble est peu solide, et tout cela sert chaque jour, sans que cependant il y ait d'accident à déplorer.

Il y a quatorze jours déjà que j'ai quitté le Loango, et ce n'est pas sans une véritable joie que je vois se présenter devant nous deux Français, M. Renault, chef de poste, et son adjoint M. Vadon. Je suis reçu de la façon la plus cordiale, et tout ce qui est au poste est mis à ma disposition. Nous habiterons des cases grandes et confortables, nos hommes eux-mêmes ont des abris pour la nuit.

L'ensemble du poste a un aspect de prospérité qui réjouit; les bâtiments bien tenus, les cultures soignées, tout montre ce que l'on peut faire dans cette région quand on veut s'employer utilement à la production du sol.

L'état de M. Bigrel a singulièrement empiré. La fièvre ne le

quitte plus et aucune médication n'en vient à bout. Les marches en forêt, avec les haltes obligées, ont réveillé chez lui une ancienne affection bronchique qui prend maintenant des proportions alarmantes; nous l'installons dans une case spéciale en lui donnant tout le confort possible. Nous resterons au poste deux jours, et si, après ce temps son état ne s'est pas amélioré, je le ferai transporter dans un hamac jusqu'à la côte, où il pourra être mieux soigné.

Je mis à profit la journée de repos que je prenais au poste pour aller visiter des grottes qui se trouvaient sur la rive droite du Niari. Pour y arriver, il faut remonter en pirogue la rivière sur un parcours d'environ deux kilomètres depuis le poste, mais le courant est tellement violent que, bien que nous ayons pris dix pagayeurs, nous ne mîmes pas moins de trois quarts d'heure pour franchir cette faible distance.

L'entrée des grottes est voilée complètement par des lianes immenses, suspendues après des arbres accrochés aux flancs des roches, d'où s'enfuit, à notre approche, en poussant des cris stridents, une grande bande de singes.

Il n'y a là que la trace de récents campements laissés par des pêcheurs qui sont venus chercher abri. Je me suis muni de lanternes et je puis visiter le fond de ces cavernes qui forment de vastes voûtes. Mon approche fait s'enfuir des nuées de chauve-souris, qui trouvent là abri, et remplissent par place le sol d'un dépôt de guano. Mes recherches ne me montrent rien qui puisse se rapporter d'une façon précise à une habitation ancienne de l'homme dans ces cavernes.

En revenant au poste, nous voyons, profondément empreintes dans la vase de la rivière, au grand étonnement de M. Renault, des traces de passage d'un hippopotame. Sa présence est là un fait absolument exceptionnel, paraît-il.

Le lendemain, je fis mes préparatifs de départ et je dus, constatant que l'état de M. Bigrel, loin de s'améliorer, devenait sans cesse plus mauvais, exhorter ce compagnon à accepter courageusement la nécessité d'une séparation. Je lui disais : « Restez au poste où vous serez soigné, et, si votre santé est moins bonne, allez vous refaire à Loango. De là, une fois que vous serez mieux, vous pour-

rez, en vous faisant porter, me rejoindre à Brazzaville, car je devrai, par la force des choses, y rester quelque temps avant de partir dans les rivières. » J'essayais ainsi de lui donner une confiance dans l'avenir que je n'avais pas moi-même. Il s'était, en effet, tellement affaibli, qu'il ne lui était plus possible de marcher du tout.

Je le munis de lettres, qui devaient lui faciliter son séjour au Loango, et, si besoin en était, son retour en France. Ce ne fut pas

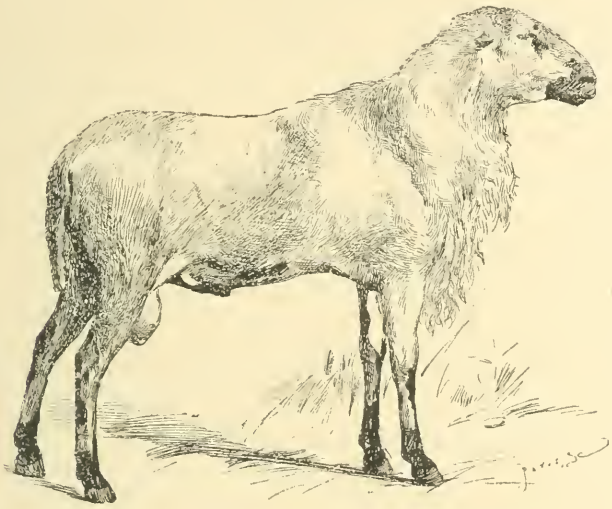


Fig. 12. — Bélier de Loudima, d'après une photographie.

sans une profonde émotion que je dus me séparer d'un de mes compagnons.

Il y avait si peu de temps que nous étions débarqués, nous avions fait si peu de route, et déjà nous payions un si lourd tribut aux difficultés du climat.

D'ailleurs, nos blancs n'étaient pas les seuls à souffrir de la fièvre et les tirailleurs sénégalais eux-mêmes en étaient atteints. La veille, dans la soirée, je fus appelé auprès de mon sergent noir Samuel qui, à peine indisposé dans le courant de la journée, avait été pris le soir d'un accès tellement violent, qu'il gisait maintenant presque sans connaissance, le regard vitreux et éteint. Il était atteint d'un accès pernicieux d'une telle gravité, que chacun croyait qu'il n'en

échapperait pas. Mais grâce à une médication énergique, je parvins à le tirer de ce mauvais pas.

Il n'y avait pas longtemps que nous étions partis de Loudima, cheminant à travers les grandes herbes, lorsque soudain un de nos tirailleurs qui marchait en avant, vint à moi en courant et en disant : « Viens vite, viens vite, il y a une très grosse bête au bord de l'eau. » Je le suivis. Au pied des collines dont nous parcourions le faîte, roulait le Niari, et, sur un petit îlot couvert d'herbes fraîches, paissait un hippopotame, accompagné de son petit. Je me saisis immédiatement du fusil Kropatchek de mon tirailleur et j'y logeai des cartouches.

Mais, bien que nous fûmes à environ 300 mètres de l'animal, il nous avait aperçus, et gagnait en hâte la rivière, suivi de son petit. Je visai l'animal à la tête et l'atteignis. Il était, à ce moment-là, à moitié plongé dans l'eau. Il fit alors culbute sur lui-même, mettant les quatre pieds en l'air. Il était mort. Son corps plongea peu de temps après, entraîné dans le fond par sa masse. Pendant ce temps-là, le jeune, ainsi que le mâle qui se montrait maintenant, avançant de temps en temps la tête hors de l'eau, fuyaient rapidement en s'aidant du courant. J'envoyai immédiatement quelques hommes au village, qui, me disait-on, n'était pas loin, pour essayer d'avoir une pirogue. Mais lorsque les indigènes surent de quoi il s'agissait, ils prétendirent n'en pas avoir, et il fallait remonter loin dans le Niari pour trouver un village qui en possédât, disaient-ils. La rivière était trop large et le courant trop violent pour que nous pûmes songer à la traverser à la nage. Dès que les indigènes surent que j'abandonnais le butin pour ne pas perdre un temps précieux, ils se précipitèrent à la recherche de pirogues, espérant ainsi bénéficier de notre chasse. J'eus du moins le soin d'envoyer un courrier à Loudima prévenir le chef de poste, afin qu'il pût prendre pour ses hommes la chair de l'hippopotame.

A partir de ce moment, je traversai un pays occupé par les populations *Bassoundis,* qui semblent plus travailleuses que celles que nous venions de quitter. Dans les villages, les cultures sont abondantes. Des champs de bananiers, hauts parfois de 5 et 6 mètres, entourent les cases. De toutes parts, pendent d'immenses ré-

gimes, soutenus par une gaule terminée en fourche, et qui sert à étayer le fruit, sous peine de voir le pied tout entier s'effondrer sur le sol. Un homme a toute sa charge d'un semblable régime.

Tous les villages de cette région sont bien construits. Ils sont administrés par de petits chefs, qui en groupent sous leur autorité un certain nombre.

La femme vit dans un état social très élevé et qui semble dépas-

Fig. 13. — Plantation de bananiers, d'après une photographie.

ser même celui que nous lui attribuons chez nous. J'ai vu, en effet, dans un de ces villages, l'autorité suprême être représentée par une vieille femme que sa sagesse ainsi que ses qualités administratives avaient désignée aux suffrages de ses concitoyens. Mais ces fonctions publiques qui leur sont parfois dévolues ne les éloignent pas des devoirs de la maternité. Une femme est d'autant plus vénérée et respectée qu'elle a plus d'enfants, lesquels constituent une véritable richesse pour le pays.

On me conta un fait qui prouve toute l'importance que l'on atta-

che au nombre des enfants. Un père avait marié sa fille et l'homme, en échange, avait payé le prix convenu. Celle-ci, en huit années, eut neuf enfants. Le père de la femme réclama et obtint quatre de ces enfants, se basant sur ce que, dans ces conditions, la femme n'avait pas été payée assez cher.

L'autorité du chef n'est pas aussi absolue qu'on pourrait se le figurer; il arrive fréquemment qu'elle est contestée, contre-balancée même par l'influence du féticheur. Dans des villages que je traversai avant d'arriver au poste de Bouanza, je trouvai une certaine hostilité régnant entre deux tribus voisines. Le chef de celle où j'avais établi mon campement vint à moi en me suppliant de le protéger, me disant que, parce qu'il n'avait pas été le plus fort dans la lutte avec ses voisins, son peuple le menaçait de mort. Ne voulant pas trancher en matière relevant des pouvoirs de la colonie, j'engageai cet homme à me suivre jusqu'au poste français, où il s'expliquerait et où justice lui serait rendue. Sa joie fut telle qu'il ne put s'empêcher de la manifester à l'instant. Il rentra dans sa case, prit ce qu'il avait de plus précieux, en fit un ballot et annonça, en le criant bien haut, qu'il allait pouvoir s'en aller et quitter le village. Mais le parti qui lui était opposé ne l'entendait pas ainsi. Soudain, je vis, en effet, un homme, la tête coiffée de plume, la figure peinte en rouge avec des raies blanches, brandissant d'une main un couteau, de l'autre divers objets constituant des fétiches, parcourir le village en tous sens, en poussant des cris formidables, et se livrant à la gymnastique la plus incohérente.

Comme il voulait continuer ce même exercice au milieu de mon camp, je l'avisai que, s'il continuait, il recevrait une correction dont il souviendrait. Mes paroles eurent un effet encore bien plus magique que tous ses sortilèges. Il cessa immédiatement, mais il n'en est pas moins vrai que le lendemain matin lorsque je partis, le chef qui devait m'accompagner ne se présenta pas : il avait craint de braver le courroux des dieux et de son peuple.

Chaque jour, en arrivant au campement, je procédais à la visite médicale de tous mes malades. Bien des fois, des indigènes se présentaient pour être soignés et souvent le fait d'avoir acquiescé à leur désir me valut d'être littéralement assiégé par de soi-disant malades.

Tous voulaient que je les guérisse de quelque chose et plus d'une fois alors, j'obtenais les meilleurs résultats en me contentant de leur faire respirer énergiquement un flacon d'ammoniaque. La sensation désagréable que cette aspiration leur avait produite avait suffi pour les guérir de la maladie imaginaire et ils s'en allaient contents.

Dans un village, un chef m'avait amené sa fille pour la soigner d'un ulcère, et lorsque j'eus fini le pansement, il me demanda de lui donner un *matabiché* (pourboire) parce que le traitement avait fait beaucoup souffrir sa fille.

Fig. 14. — Quand j'eus fini le pansement, son père me demanda un pourboire... (D'après une photographie.)

Sept jours après être parti de Loudima, j'arrivai, le 5 juin, au petit poste de Bouanza : situé sur une colline dominant une belle vallée, arrosée par les eaux claires d'une petite rivière poissonneuse. Une seule grande case d'habitation et un peu de culture constituent tout ce que nous possédons en ce point, et si l'on ne s'attachait pas à lui donner plus d'importance, c'est que, me disait-on, on se disposait à évacuer ce poste, et cela pour la raison qu'il manque d'agents au Congo, paraît-il, et que l'on a hâte d'occuper des points plus éloignés.

Pendant la journée de repos que je pris à ce poste, je reçus un courrier de Loudima, par lequel j'appris que la santé de M. Bigrel s'était aggravée encore et qu'il était obligé de partir pour le Loango.

Le pays que nous traversons devient plus accidenté, et nous suivons longtemps un chemin occupant une ligne de faîtes. Au pied de ces coteaux, s'étendent d'immenses vallées boisées, où coulent plus d'un ruisseau dont les eaux sont parfois d'un blanc laiteux. Cette coloration leur est donnée par la très grande quantité de paniers de manioc que l'on y fait tremper.

Les populations babembé, chez lesquelles nous sommes mainte-

nant, se distinguent par leur coiffure, consistant en de longs cheveux qui retombent en mèches tout autour de la tête. Ces mèches graissées sont sales et remplies de poussière. Les hommes portent, dans la cloison nasale, un morceau de chaume, dont les extrémités dépassent les ailes du nez.

J'ai remarqué chez ces populations un fait tératologique qui se reproduit fréquemment. Il consiste en ce que les mains ont parfois un doigt supplémentaire, surajouté du côté du pouce. Ce second pouce est sans usage. Dans les quelques cas que j'ai observés, les deux mains étaient semblables. Par contre, les pieds étaient normaux.

La montée s'accentue encore, et du chemin élevé que nous suivons, la vue s'étend sur de superbes vallées, qui limitent seulement des coteaux qui apparaissent tout bleus dans les lointains embrumés. Lorsque nous campons sur un de ces sommets, les populations des environs qui connaissent notre présence, signalée longtemps à l'avance par les cris que poussent de temps en temps nos porteurs, et les sons bizarres de leurs sifflets, arrivent de tous côtés nous offrir des provisions, que nous achetons ainsi que chacun de nos porteurs, lesquels ont touché leur solde de route et doivent pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Pour nous, nous choisissons surtout des poules, des œufs, des patates, mais eux préfèrent le manioc, les bananes et divers produits indigènes. Je les vois tous acheter avec empressement un produit blanc et rond que je prenais pour une sorte de châtaignes. Ma surprise ne fut pas petite lorsque, regardant de plus près, je m'aperçus que ce que l'on se disputait avec tant d'avidité, c'étaient d'énormes larves d'un longicorne, qui vivent dans le tronc des palmiers et auxquelles les indigènes trouvent un goût délectable. On abat souvent de gros palmiers à l'huile pour rechercher les quelques vers qui s'y trouvent et dont la présence est signalée par des trous extérieurs. Plus d'une fois, j'ai profité d'un de ces arbres abattus pour lui enlever son gros bourgeon terminal, lequel constitue un légume d'excellente qualité. Les indigènes ne consomment pas ce chou palmiste. Cru, il peut être mangé en salade ; cuit, il est un des meilleurs légumes que l'on puisse se procurer. Son goût est très analogue à celui du fond d'artichaut.

Nous étions dans cette région de plateaux, lorsque je vis une

grande effervescence se produire au milieu de mes porteurs. C'était l'heure de la halte du déjeuner: ils se réunissaient en petits groupes, discutant très fort. Je m'informai et je finis non sans peine par obtenir les renseignements suivants. Une caravane de porteurs qui nous avait croisés le matin, venant de Brazzaville et se dirigeant sur Loango, avait répandu au milieu de mes hommes des nouvelles alarmantes. On disait que plusieurs blancs faisant partie de la

Fig. 15. — Arrêt sur les hauts plateaux, d'après une photographie.

mission Crampel avaient été assassinés. Or, mes porteurs savaient que j'avais pour objectif d'aller rejoindre cette mission, et mes Loangos refusaient absolument de marcher dans de semblables conditions, craignant d'avoir à subir le même sort. Pour mon compte, je n'ajoutai aucun crédit à cette nouvelle, que rien ne m'indiquait comme devant être vraie. Mais il fallait du moins calmer la terreur de mes hommes, qui étaient capables de refuser d'aller plus loin et peut-être même de déserter. Je réunis donc tous mes porteurs et je leur dis de n'avoir aucune inquiétude, car je n'emmenais personne de force, et si véritablement leurs craintes n'étaient pas vaines, et qu'ils eussent à redouter d'aller plus loin,

Brazzaville, je leur rendrais leur liberté ; que, dans tous les cas, ils n'avaient rien à craindre jusqu'à ce point et que, par conséquent, ils n'avaient qu'à se rassurer.

Ce discours parut leur donner confiance.

Le lendemain, nous arrivâmes au petit poste de Comba. J'appris quels avaient été les faits qui avaient donné lieu, la veille, à l'inquiétude de mes porteurs. Les nouvelles avaient été inexactes, mais celles que j'appris ne furent malheureusement pas meilleures.

La mission qui devait remonter la rivière Sanga, et dont la direction était confiée à M. Fourneau, avait été attaquée par les indigènes. Un blanc, M. Thirier, avait été tué ; M. Fourneau et un de ses compagnons blessés ; un certain nombre de porteurs loangos massacrés. M. Fourneau avait dû battre en retraite, après avoir brûlé toutes ses marchandises pour ne pas les laisser aux mains de l'ennemi.

Les nouvelles que l'on avait de la mission Crampel n'étaient pas bien rassurantes non plus. Il y avait deux mois, M. Orsi mourait de la dysenterie, et l'on venait d'apprendre que l'ingénieur de la mission, M. Lauzière, qui était chargé des relevés de route, venait de mourir aussi. On était peu rassuré, me disait-on, sur le sort de la mission entière.

La situation se présentait toute grosse de difficultés à vaincre. Mes porteurs manifestaient maintenant une inquiétude que je ne pouvais plus calmer, et je redoutais qu'ils ne consentissent même pas à m'accompagner jusqu'à Brazzaville. Or, je ne l'ignorais pas, si la marche de la mission Crampel avait été retardée et si des difficultés surgissaient autour d'elle à tous moments, la principale cause en était de ce qu'il n'avait pu emmener de porteurs avec lui.

Au moment de son départ cependant, aucune mauvaise nouvelle n'était venue le frapper et entraver le recrutement. Il avait espéré trouver dans la région haute des indigènes qu'il croyait pouvoir engager comme porteurs, et l'on me disait que ses espérances avaient été déçues.

Par tous les moyens, il m'importait donc d'essayer du moins de conserver les hommes que j'avais avec moi. Je leur fis distribuer des suppléments de rations, leur promettant d'élever leur solde s'ils consentaient à m'accompagner jusqu'à Brazzaville. Les Loan-

gos, s'ils sont timorés, sont avant toute chose avides, et ces promesses étaient le meilleur de tous les encouragements. Je ne pouvais, d'ailleurs, les faire surveiller par mes tirailleurs, car j'aurais éveillé en eux des craintes qui les auraient certainement déterminés à fuir. Le lendemain matin, je partis donc de Comba, ayant la joie de constater que mon personnel était au complet.

Au premier village que je rencontrai, j'assistai à une scène de fétichisme qui me frappa par son étrangeté. Le chef était malade et l'on faisait des sortilèges pour essayer de le sauver. Il était là gisant, étendu sur une natte, sans mouvement. A côté de lui, le féticheur, l'œil gauche cerclé d'un gros trait blanc se prolongeant jusqu'à l'oreille, est accroupi devant un assortiment de débris de toute sorte : petites cornes de boue, diverses pierres, quelques graines, des fragments de peau, des dents de carnassiers, etc. Il prend un à un ces fétiches, les tient de la main droite et les époussette avec une sorte de plumeau fait en belles plumes de coq. Devant lui est installé un dieu sculpté en bois et revêtu d'un pagne; tout autour, une douzaine de noirs, faisant une musique étrange, les uns frappant des mains, d'autres battant sur un tambour, d'autres enfin secouant des calebasses pleines de cailloux et accompagnant cette musique de cris sauvages.

Derrière le féticheur, la sorcière qu'entourent quelques femmes toutes peintes en rouge. La féticheuse a une figure étrange, peinte qu'elle est de carreaux en damiers, alternativement rouges et blancs. Elle porte sur le dos, retenu par une courroie en peau de buffle, un jeune enfant. Et cette tête singulière toute à carreaux est secouée par un mouvement choréique d'avant en arrière, et la musique continue, et le féticheur époussette sans cesse. Le malade devra en guérir, car tout cela est fait avec une grande conviction.

La nuit, campé sur un plateau isolé, je suis réveillé par mon boy Tati qui me prévient en hâte qu'une partie des porteurs a pris la fuite. Immédiatement, je désigne huit de mes tirailleurs sénégalais et un nombre égal de porteurs, et je les envoie ainsi par groupe de quatre, dans toutes les directions, pour essayer de rattraper les fugitifs, leur promettant de bonnes récompenses s'ils me les ramènent. Nous sommes éloignés de tout village, et je ne sais

vraiment ce que je pourrai faire si on ne retrouve pas mes porteurs.

Je procède au recensement des hommes et des charges. Il me reste exactement quarante porteurs, mes charges ont déjà diminué de nombre ; mes Européens, dont la santé s'est améliorée, pourront maintenant faire la route à pied, ce qui supprime le hamac et rend libres quelques hommes. Malgré toutes ces réductions, il me reste quinze charges de supplément que je ne saurais comment faire transporter si on n'arrive pas à rejoindre les fugitifs, car je ne puis espérer en ce lieu désert trouver des indigènes qui voulussent consentir à venir jusqu'à Brazzaville, où toutes les charges transportées par les précédentes caravanes doivent être maintenant accumulées. Faute de quelques hommes, je puis être ainsi retenu, car j'ai simplifié mes charges le plus possible, et je ne puis en abandonner une seule.

La journée allait se terminer sans que j'eusse reçu aucune nouvelle des hommes que j'avais expédiés à la recherche des déserteurs, lorsque je vis venir à nous une caravane suivant la même direction que nous.

Elle accompagnait un Européen. Celui-ci vint à mon campement et se présenta : il se nommait M. Briquez, venait de terminer son service militaire et se rendait à Brazzaville.

Il était désigné pour commander un des postes du Congo. Parmi les porteurs qu'il avait avec lui, la plupart se trouvaient sans charges, les marchandises et les vivres ayant été utilisés en cours de route. M. Briquez voulut bien me les offrir pour transporter mes charges. J'acceptai de grand cœur, car je doutais que mes fugitifs pussent être rejoints. En effet, dans la matinée du lendemain, mes tirailleurs revinrent seuls ; ils avaient été jusqu'au poste de Comba et me rapportaient une lettre de M. Renaud me disant qu'il ferait rechercher les fuyards, mais qu'il ne conservait que peu d'espoir de pouvoir les retrouver, car ils devaient avoir pris un chemin de traverse.

Nous repartons donc et j'atteignis bientôt un escarpement à la pente raide et difficile, auquel on donne le nom de montagne du Chien. Son escalade conduit à une série de plateaux, dominant un pays superbe avec des vallées boisées.

Enfin, le 17 juin, comme je marchais en tête de ma petite co-

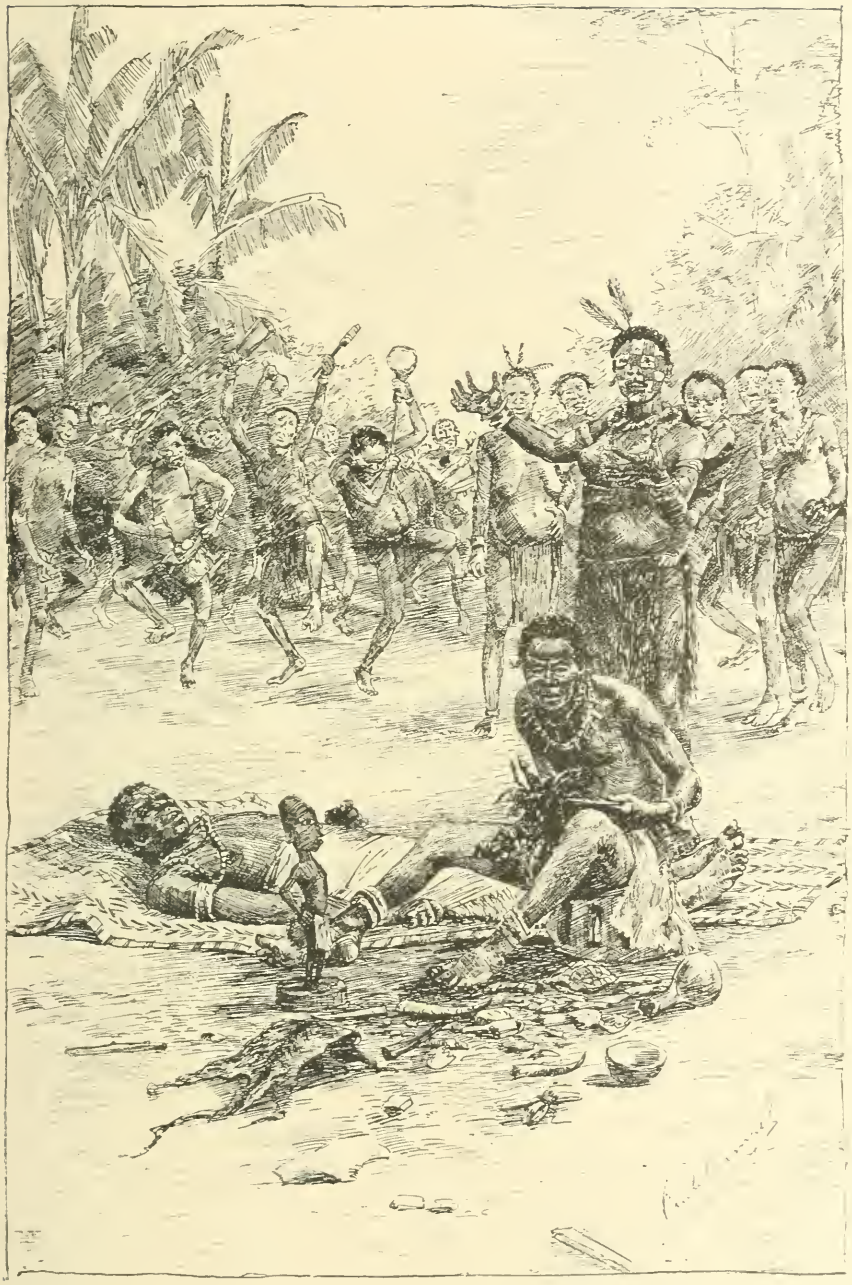


Fig. 16. — Le malade devra en guérir... (D'après un croquis.)

lonne sur des plateaux boisés d'acacias, au tournant d'un bouquet de ces arbres, j'aperçus, dans le lointain, une grande masse grise serpentant au milieu d'une forêt toute noire : c'était le Congo, au-dessous de Brazzaville. Avec quelle joie je saluai cette vue! Bientôt nous serons au bord du grand fleuve dont nous remonterons le cours. En marchant bien, nous pourrons arriver à Brazzaville avant la fin de la journée, me disaient mes guides.

Nous sommes maintenant dans une grande plaine tourbeuse, où l'herbe serrée et rase fait sous les pieds un moelleux tapis tout vert et tout émaillé de charmantes fleurs. Des bandes d'alouettes s'envolent à notre approche, sillonnant l'air en tous sens en poussant de petits cris aigus.

Enfin, après avoir descendu une pente boisée d'arbres immenses, nous nous trouvons au bord d'une belle rivière aux eaux claires : c'est le N'Djoué. Un batelier est là, qui, à l'aide d'une pirogue, va nous faire traverser le cours. Dix hommes avec leurs charges montent dans la pirogue, et s'accroupissent afin de ne pas la faire chavirer, car la barque est longue, étroite, et son fond est arrondi. Seul, debout à l'arrière, armé d'une longue pagaie, le batelier, profitant d'un contre-courant qui suit la berge, remonte la rivière jusqu'à une centaine de mètres, et d'un seul coup le voilà au milieu du cours. Il se laisse aller alors, se contentant de diriger la frêle embarcation à l'aide de sa pagaie, vers la rive opposée, où le courant vient le déposer doucement. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il est arrivé ainsi à franchir ce courant aux eaux si vives qu'il serait impossible de le traverser en ligne droite. Successivement, il nous transporte par petites fournées, d'une rive sur l'autre.

Maintenant, une heure de marche encore, et nous serons à Brazzaville. Tous mes hommes ont réservé dans leur sac un costume de rechange qu'ils revêtent, et tous ensemble nous prenons la route élargie, déblayée, qui doit nous conduire au poste.

Un blanc vient au-devant de nous, notre présence ayant été signalée c'est M. Thollon, que j'avais connu en France à l'École de Grignon.

Peu d'instants après, j'arrivai au poste de Brazzaville, où je fus reçu par M. Dolisie, administrateur principal.

CHAPITRE IV

Brazzaville. — Le Congo et le Stanley-Pool. — Léopoldville. — Les factoreries. — La mission Fourneau. — Populations batékés et balalis.

Par sa position au bord du Congo, au point où il commence à être navigable, Brazzaville est un des lieux les plus importants de la colonie. De là, par la grande rivière, on peut remonter aisément jusque dans la région haute et se mettre en contact avec des populations industrieuses et des contrées riches en matières premières de toute sorte. Le point saillant des explorations de M. de Brazza est d'avoir donné à la France ce poste d'occupation, qui est la clef de toute la région, et c'est là un titre dont il a droit de se montrer fier.

Le commerce de Brazzaville même n'a plus, à l'heure actuelle, qu'une importance tout à fait secondaire. Les transactions sont faites par l'intermédiaire des Batékés. Ceux-ci sont en rapport avec les populations de l'intérieur, et, remontant le Congo en pirogues, s'en vont leur porter des marchandises et rapporter de l'ivoire et du caoutchouc, dont ils connaissent le prix exact et qu'ils ne cèdent aux factoreries qu'à la condition de réaliser des bénéfices.

Si nos maisons ne consentent pas à donner un prix suffisamment élevé, les Batékés n'hésitent pas ou à les vendre aux factoreries belges, ou bien à les céder à des Bacongos, qui les transportent jusqu'à la côte et y trouvent là des prix plus élevés. On paie ainsi l'ivoire jusqu'à 16 et 18 francs le kilo, mais le paiement est fait en marchandises dont le prix réel subit une majoration très élevée. Le bénéfice ne s'établit donc que sur le troc des marchandises cédées à un prix avantageux.

La monnaie courante qui sert de base est la barette de laiton, longue autrefois de $0^m,33$, réduite, maintenant, à $0^m,28$.

Les factoreries attribuent à ces mitakos une valeur de 0,15. On compte en mitakos, mais on paye en marchandises : pièces d'étoffe, guinée, andrinople, cotonnade blanche, couteaux, ustensiles divers.

Le commerce que font les Batékés a une réelle importance, à cause des relations directes qu'ils ont avec les populations des

Fig. 17. — Le Congo au-dessous de Brazzaville : les rapides de Livingstone. D'après une photographie.

bords du Congo. Ils possèdent un village situé sur le bord du Pool, où vit le chef N'Tchoulou, qui jouit d'une très grande autorité dans la région. C'est à M'Pila que viennent se concentrer toutes les marchandises du haut.

Les Batékés constituent une population aux mœurs douces ; ils ont reconnu d'une façon absolue notre autorité, au point que tous leurs différends viennent se vider au poste. Ils ont un type particulier et, pourrait-on dire, particulièrement laid. Le front est large et bombé, le nez aplati s'efface en une ligne qui dépasse à peine la proéminence des pommettes. La bouche est grande. Les cheveux

sont généralement coupés courts sur le devant de la tête et conservés plus longs sur le sommet. Tous les Batékés des environs de Brazzaville, lesquels se distinguent très nettement des Batékés des environs de l'Alima par l'ensemble de leur caractère, portent sur chaque joue une série de lignes obliques et parallèles, produites par des incisions successives; elles partent de l'oreille pour aboutir au menton et couvrent les joues; elles sont peu visibles chez les adultes. Ce tatouage constitue à tel point un signe particulier de ces popula-

Fig. 18. — Le chef du village M'Pila, d'après une photographie.

tions, que tous les petits fétiches représentant des dieux le portent toujours.

Chez les femmes, les cheveux rasés près du front de façon à le dégager, sont, au contraire, réservés très longs à la partie supérieure et ramenés en arrière; ils sont tendus de façon à former une sorte de calotte soigneusement graissée. La partie rasée est

couverte d'une épaisse couche d'ocre rouge, formant quatre ou cinq grandes dents régulières occupant tout le front. Quand une femme est en deuil d'un chef, elle se peint la figure avec de la suie, revêt un pagne noir et dispose ses cheveux en une série de petites boulettes faites de graisse et d'argile noircies. L'aspect que lui donne cet accoutrement est véritablement hideux. La polygamie est établie. Le chef de M'Pila a dix femmes, et leurs cases sont isolées du reste du village par une barrière qui les entoure.

Fig. 19. — Type de Batéké, d'après une photographie.

Dès mon arrivée à Brazzaville, j'aurais voulu, sans perdre de temps, remonter le cours du Congo et de l'Oubangui, et je demandai à l'administrateur principal s'il pouvait mettre à ma disposition des bateaux qui, aux termes des engagements pris par M. de Brazza, devaient me transporter. Mais, sur les trois bateaux que possède la colonie, deux étaient partis dans la Sanga, et le troisième était en réparation. Par la force des choses, je devais donc attendre. Je le regrettai vivement, non seulement parce que c'était du temps perdu, mais parce que chaque minute est précieuse et qu'il faut se hâter de mettre à profit toute cette provision de bonne santé et d'énergie que l'on a rapportées de France et qui pourrait bien, malgré tout, s'épuiser un jour. J'utilisai du moins mon temps à étudier les environs et à constituer d'importantes collections, se rapportant à la flore et à la faune du pays.

La présence des Européens, les déboisements ont éloigné peu à peu les grands animaux, qui autrefois, paraît-il, étaient abondants dans cette localité. L'éléphant ne se trouve plus là qu'à l'état d'exception. J'ai assisté cependant une fois à une chasse faite par les indigènes; un éléphant avait été blessé et, pour

échapper à ses ennemis, il s'était jeté à l'eau. Mais les indigènes avaient armé des pirogues, et l'animal était poursuivi et assailli de toutes parts. Le courant était violent, et donnait à cette scène une animation extraordinaire; animal et chasseurs descendaient avec une vitesse incroyable. On le cernait et on le poussait vers la rive. Il succomba enfin et vint s'échouer sur le bord. Immédiatement tous les hommes qui étaient au poste se précipitèrent pour aller couper des morceaux de cette chair. Les Batékés qui avaient attaqué l'animal se réservèrent les pointes d'ivoire, mais ils nous apportèrent la trompe qui est le morceau de choix. L'éléphant étant adulte, cette trompe représentait un poids énorme, offrant à la base un diamètre d'au moins 40 centimètres. Pour la cuire, on ouvre une fosse dans le sol, on y entretient un grand feu de broussailles et lorsque la terre est rougie, on rejette tout le bois enflammé, on couche la trompe sur un lit de feuilles de bananiers, au fond de la fosse, et on la recouvre de terre, sur laquelle on va entretenir, pendant toute la nuit, un grand feu de bois sec. Cela constitue un aliment assez agréable, parfois un peu coriace, il est vrai, mais qui est, dans tous les cas, la meilleure partie de l'éléphant. Si ces pachydermes sont rares dans cette région, par contre les hippopotames et les caïmans sont beaucoup plus communs. Bien souvent on envoyait des tirailleurs les chasser sur le Pool et lorsqu'ils arrivaient à en tuer, cela apportait une amélioration à la nourriture quotidienne du personnel noir.

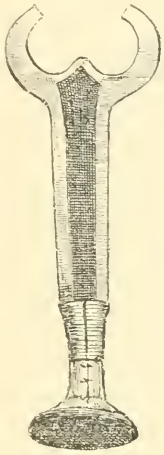


Fig. 20. — Couteau de parade des Batékés, d'après nature.

La chair de l'hippopotame est de médiocre qualité, presque toujours dure et filandreuse; celle du caïman est blanche, mais a une détestable odeur musquée à laquelle on a peine à se faire.

Différentes espèces d'antilopes habitent les environs de Brazzaville. C'est là le meilleur gibier que l'on puisse se procurer.

Dès mon arrivée, je demandai à l'administrateur de vouloir bien faire droit à la requête que venait de m'adresser M. Briquez de faire partie de mon expédition en donnant sa démission comme

agent du Congo. Je l'obtins, et M. Briquez fut immédiatement chargé de remplacer M. Bigrel, que je n'avais plus l'espoir de voir revenir parmi nous, car les nouvelles que je recevais de lui étaient sans cesse plus alarmantes. Avec un zèle et une activité dignes de tous les éloges, M. Briquez reprit l'instruction militaire de mes hommes d'escorte, lesquels en peu de temps devinrent d'excellents soldats.

Fig. 21. — Les hommes se précipitèrent pour dépecer l'animal (d'après une photographie instantanée).

Le 1er juillet, comme nous étions à table, le soir, à la nuit venue, un Européen se présenta soudain devant nous : c'était M. Fourneau. Il était en bonne santé ; la blessure, légère d'ailleurs, qu'il avait reçue au front était complètement guérie. Il nous donna des renseignements précis, que je transcris ici de mon journal. Il avait remonté la Sanga et déjà, depuis le 3 mai, il était sans cesse poursuivi par une population hostile, dont le nombre grossissait à chaque passage dans les villages très rapprochés et situés au milieu de plaines herbeuses. Dans la soirée

du 11, il couche dans un village et poste des sentinelles pour prévenir toute attaque. Cependant, vers trois heures du matin, il est réveillé soudain par des bruits insolites : c'est une bande d'indigènes armés de sagaies, qui vient attaquer son camp. Les porteurs loangos affolés se précipitent vers la tente qui lui donne abri et essaient d'y pénétrer en soulevant la toile de tous côtés. Ils sont sagayés, mais leurs corps lui font un rempart. M. Thirier,

Fig. 22. — On arrivait à tuer des hippopotames (d'après une photographie instantanée).

qui avait allumé une bougie pour se rendre compte de ce qui se passait, reçoit d'abord une sagaie dans le ventre, puis une seconde, et une troisième qui l'atteint à la tempe droite et l'étend raide mort. M. Blum est blessé, les tirailleurs sénégalais ont une contenance admirable, et c'est à eux que la mission doit ne pas être complètement massacrée. Vers six heures, l'attaque a pris fin. M. Fourneau rassemble alors tous ses colis et les brûle avec le corps de M. Thirier. Avec les débris de la tente, on construit un hamac dans lequel est transporté M. Blum, et tous les hommes valides gagnent rapidement les bords de la rivière où ils arrivent à cinq heures du soir. Là ils s'emparent des pirogues et désormais

tout le monde étant embarqué, ils peuvent redescendre le cours, franchissent les rapides et échappent aux flèches que les indigènes leur décochent sans cesse, mais qui n'arrivent pas jusqu'à eux. Enfin on parvient chez un chef allié, qui leur donne la nourriture dont ils n'ont pas usé depuis la veille. Désormais, la mission est sauvée.

Malgré tout le soin que l'on mit, au poste de Brazzaville, pour cacher tous les détails de ces mauvaises nouvelles, elles s'ébruitèrent cependant, colportées par les quelques noirs qui étaient revenus en même temps que M. Fourneau, et le désastreux effet qu'elles devaient produire ne fut pas long à se manifester. Dans la nuit du lendemain, je fus réveillé par mon sergent tirailleur, qui vint m'apprendre que quarante des porteurs loangos, que j'avais rengagés et qui avaient reçu des avances, avaient pris la fuite. Avec l'aide de l'administration, nous fîmes visiter les alentours et on envoya deux tirailleurs jusqu'à Comba, mais cette fois encore toutes nos recherches furent vaines. Si l'on avait pu me fournir plus tôt des bateaux, j'aurais ainsi évité cette désertion, dont l'effet était pour moi désastreux.

Fig. 23. — Type balali, d'après une photographie.

Il fallut donc s'occuper par tous les moyens possibles de tâcher de recruter dans le pays des hommes qui, moins timorés que les Loangos, consentissent à partir avec moi. Il fut décidé que trente-trois hommes, saisis comme faisant partie de la troupe d'un marchand d'esclaves qui, opérant sur les territoires belges, avait

cru trouver refuge dans notre colonie, seraient mis à ma disposition; ces hommes entièrement libres seraient consultés. Ils consentirent volontiers à s'engager avec moi, moyennant une rétribution avantageuse.

D'autre part, l'administrateur principal eut l'idée de s'adresser aux populations balalis, dont le domaine est situé près de Brazzaville, sur les bords du Congo et du N'Djoué, pour trouver parmi eux des hommes de portage. Les Balalis forment une population essentiellement commerçante, et c'était précisément en flattant cette aptitude spéciale que nous espérions les déterminer à venir dans l'Oubangui. En effet, je leur permettrais d'emporter avec eux des fusils et de la poudre pour les troquer contre de l'ivoire.

Une trentaine de ces hommes consentirent à s'engager dans ces conditions.

L'époque du 14 Juillet approchait. Je demandai à l'administrateur d'organiser une fête, à laquelle nous donnerions le plus d'éclat possible en convoquant toutes les populations indigènes des alentours, et j'offris de contribuer dans la plus large part à l'organisation des réjouissances, en mettant à la disposition de l'administration tout ce qui dans mon matériel pouvait être utile. Cette fête, qui serait la première que l'on aurait donnée dans la colonie, aurait, à mon sens, l'avantage de grouper autour de nous les tribus de toutes les populations des environs et d'établir ainsi avec elles des relations amicales. M. Dolisie voulut bien faire droit à ma demande et prit une décision par laquelle il me chargeait de présider une commission d'organisation, qui réglerait les détails de la fête et en assurerait l'exécution.

CHAPITRE V

La fête du 14 Juillet. — Les tam-tams. — On m'annonce le désastre de la mission Crampel. — Arrivée de M. Nebout. — La mission Crampel.

C'est le 14 Juillet, la fête est organisée. Tout ce que nous possédons a été mis en branle. A l'aide de grandes bâches que j'emportais avec moi pour me servir à abriter mes marchandises en cours de route, nous avons construit une grande salle, qui est maintenant toute pavoisée de trophées de drapeaux mêlant leurs vives couleurs aux longues feuilles des palmiers qui la décorent. Des pièces d'andrinople, de calicot et de guinée bleue cousues bord à bord, drapent tout le pourtour de cette tente, flanquée de grands mâts, portant au sommet de longues oriflammes et décorés de cartouches que mes compagnons ont élégamment brossés. C'est sous cette tente qu'aura lieu le banquet, où se réuniront tous les Européens du poste, des factoreries, et aussi nos invités de l'autre côté du Pool, les Belges. Tous ensemble, nous serons une quarantaine.

Toutes les ressources dont chacun de nous disposait ont été mises à contribution pour arriver à dresser d'aussi nombreux couverts, et rien n'est drôle comme la composition hétérogène de ce service : assiettes creuses ou plates, en porcelaines, en faïence ou en fonte émaillée sont accompagnées de verres, de coupes et de gobelets, de services les uns en fer, les autres en argent. Chacun a donné aussi le meilleur de ses approvisionnements ; il y aura des poissons du Congo, des quartiers d'antilope et puis un jambon venu d'Europe ; un gros dindon solitaire, élevé depuis longtemps à la factorerie, fut sacrifié pour ce jour-là.

Devant la tente, sur une place immense que limitent les cases

du poste toutes pavoisées, s'élève un mât de cocagne haut de 15 mètres, au sommet duquel, à l'aide d'une petite poulie, on montera successivement des pièces d'étoffe, récompenses qui ne manqueront pas d'éveiller la convoitise de tous les noirs. Le programme comporte, en outre, des courses à pied, en sac, un grand concours de tam-tams ou danses guerrières, dont la plus haute récompense sera un rouleau de fil de laiton (1.200 mitakos).

Les Batékés, Balalis, les Loangos, les Pahouins, tous les Sénégalais devaient prendre part à ce concours.

Je sus qu'il y avait à Brazzaville un vieux canon, pièce de 7 sans usage. Nous lui fîmes un affût, le remîmes en état, et ma poudre servirait à tirer des salves le matin, à midi et le soir.

Dès l'aube, vingt et un coups de canon annonçaient à toutes les populations des environs la solennité du jour; et bientôt nous vîmes les vapeurs sillonnant le Pool amener nos invités les Belges. Puis, tous les grands chefs des environs, installés sur des civières, recouvertes de peaux de lions et de panthères et portées sur les épaules robustes de leurs esclaves, firent leur entrée, précédés des sorciers aux costumes étranges, et d'une foule de serviteurs jouant d'instruments divers et poussant des cris discordants. De toutes parts, des bandes noires encombrent les chemins. Le grand chef batéké, N'Tchoulou, revêtu d'un somptueux manteau de velours vert, portant au cou le collier d'investiture du roi Makoko et la tête ornée d'un panache de légères plumes blanches de marabout, s'est fait apporter pour assister à la fête.

Tous les tirailleurs du poste, ainsi que les miens, en grande tenue, sont passés en revue devant tous les indigènes, qui regardent avec admiration leurs évolutions régulières et irréprochables.

Bientôt, un grand cercle de plus de 100 mètres de diamètre, se forme et tout autour se massent en rangs serrés des milliers de noirs venus de tous côtés. C'est au milieu de ce cercle que les tam-tams vont se succéder, et de la tente du banquet, placée sur un de ses bords, les blancs vont assister aux danses, les juger et décerner les récompenses.

Après les exorcismes des féticheurs à la figure peinte de rouge, à l'œil gauche cerclé d'une large ligne blanche qui s'en va re-

joindre l'oreille, après leurs invocations accompagnées de cris gutturaux poussés dans d'immenses calebasses destinées à en augmenter le son, le calme s'établit. Soudain une bande de noirs fait irruption dans le cercle et s'apprête à la danse; ce sont les Loangos. Après avoir installé des tambours sur lesquels ils frappent un air monotome et lent, ils dansent un pas maniéré, qui accompagne cette mélopée sans caractère. Chacun, à tour de rôle, se sépare de la bande et s'efforce, par ses grimaces et ses contorsions, de faire rire l'assemblée. En Afrique, les danses constituent une des caractéristiques les plus nettes de l'esprit entier de la tribu.

Les Loangos, peuple avili, lâche et peureux à l'excès, race chétive et ratée chez laquelle les trafiquants de la côte ont implanté les vices les plus honteux, et qui n'ont pris de la civilisation que ce qu'elle a de mauvais, ne sont capables que de faire des grimaces, qui laissent deviner leur mollesse et leurs vices.

Puis ce sont les M'Fans ou Pahouins, vrais sauvages ceux-là, encore quelque peu anthropophages, mais du moins ce sont des hommes solides, énergiques, guerriers, courageux. Dévêtus, ceints seulement d'une gerbée d'herbes, ils font trembler le sol sous leur pas cadencé, qu'accompagne un chant guttural, rauque, sauvage, mais puissant. Ils se pressent les uns contre les autres, ils frappent le sol avec plus d'énergie encore, et leurs gestes vifs, désordonnés déjà, deviennent bientôt violents et brutaux, véritables sauvages, mais véritables mâles aussi.

Maintenant, ce sont les Sénégalais qui s'avancent, rangés correctement et armés de l'élégante carabine Gras, dont les cuivres brillent au soleil et qui est chargée de cartouches à blanc. L'un d'eux se détache du groupe, court en avant, cherchant du bout de son fusil un ennemi imaginaire, s'accroupit, rampe, se relève brusquement, court encore et tire une cartouche. Un couteau est planté en terre, c'est le défi. Deux camps se sont formés, un homme de chacun d'eux s'en détache; ils se cherchent, s'évitent, se menacent; puis soudain, les deux camps entiers prennent part à la lutte, car un des deux champions a été tué; l'attaque est générale maintenant, les coups de fusil partent de tous côtés, et, grisés par l'odeur de la poudre, nos hommes se livrent à une

fantasia brillante, où apparaissent toutes leurs qualités de vigueur, de souplesse et d'agilité. Un des camps est victorieux, alors les fusils sont lancés en l'air et toujours habilement rattrapés avant de toucher terre. Plus d'un des tirailleurs fait le saut périlleux et au milieu de sa course fait partir son fusil. Quel beau spectacle, et comme on est rassuré d'avoir en mains une poignée de semblables gaillards!

L'avis fut unanime : de tous les tam-tams, le plus brillant avait été celui des Sénégalais; ils eurent la plus haute récompense.

Le cours de cette fête, si singulière, si étrange, mais aussi si pleine de caractère et de pittoresque, fut brusquement interrompu par la venue de l'évêque de Brazzaville, Mgr Aughouard. Il vint à nous et dit qu'il avait à nous apprendre une fatale nouvelle, qui me touchait directement. Ils descendait le Congo à bord de sa chaloupe à vapeur *le Léon XIII*, lorsqu'il fut rejoint par le bateau de la colonie *l'Oubangui*, qui avait à son bord M. Nebout. Celui-ci revenait à Brazzaville et apportait la triste nouvelle du massacre de Crampel, Saïd et Biscarrat, et de la mort de Lauzière. Il ne pouvait d'ailleurs nous fournir aucun détail, n'en possédant pas.

Ce fut pour moi un coup terrible, dont chacun comprendra aisément toute la cruauté. Quelques jours avant, en effet, les nouvelles que m'avait données M. Fondère m'avaient permis d'espérer qu'il me serait possible de rejoindre bientôt Crampel. Et maintenant, soudain on venait me dire que tout était fini et que la mission entière était anéantie, et cela juste au moment où nous donnions une fête, où tant de pavillons déployés, où tant de gaieté répandue de toutes parts nous avaient donné l'illusion de croire que nous étions moins loin de la terre de France.

Cependant, il ne convenait pas, nous semblait-il, d'ébruiter l'effroyable nouvelle, tant que nous n'en aurions pas la confirmation absolue par les renseignements que pourrait nous fournir M. Nebout. Rien ne nous prouvait, en effet, que ces renseignements fussent exacts, et que nous devions considérer le désastre comme définitif et irrémédiable. Nous savions que M. Nebout occupait l'arrière-garde. Avait-il donc été attaqué lui-même, ou bien la nouvelle de la mort de Crampel lui avait-elle été rapportée par quelque in-

digène ou par quelque homme de la mission? Et rien ne pouvait nous laisser deviner si elle était vraie ou fausse. Nous n'en dîmes donc rien et nous attendîmes pour aviser jusqu'au lendemain matin, jusqu'à l'arrivée de la canonnière.

Mais comme nous avions hâte de voir ces fêtes se terminer! et quel lamentable contraste il y avait entre tous ces chants, ces cris, ces joies bruyantes et les sombres pensées qui nous hantaient l'esprit et l'âpre douleur qui nous poignait au cœur! Le soir vint. Sans regret, nous laissâmes partir nos invités. Nous discutions encore la possibilité d'une nouvelle non fondée, tant nous avions de peine à nous faire à l'idée de ce désastre. Nul cependant n'osait conserver d'espoir, et de longs et tristes silences interrompaient notre conversation, faite de phrases menteuses dont chacun essayait de rassurer les autres, sans y ajouter foi soi-même.

Les heures de cette nuit qui ne voulait finir passèrent lentes et tristes. Enfin l'aube vint, et dès que ses premières lueurs parurent, je postai, au sommet de ce grand talus se terminant en un vaste plateau qui était la cour du poste, et au pied duquel venaient rouler les eaux du Congo, des tirailleurs chargés de venir me prévenir en hâte quand ils verraient sur la grande plaine liquide du fleuve la fumée de la canonnière qui devait ramener M. Nebout. A neuf heures, l'*Oubangui* est signalé sur le Pool. Vingt minutes après, il accoste et M. Nebout met pied à terre. Je me présente à lui et lui demande de me dire ce qu'il sait de la mission Crampel. Il me dit qu'à son sens la mort de Crampel et de tous ses compagnons ne faisait aucun doute, et c'était précisément parce que cette conviction s'était ancrée dans son esprit qu'il était revenu. Il me raconta comment les événements s'étaient passés. Je donne ici les pages extraites du propre carnet de notes de M. Nebout, qu'il voulut bien me confier et dont je pris copie. Je lui laisse donc la parole :

« Le 1er janvier 1891, M. Crampel quittait le village banziri de Bembé, pour rejoindre Biscarrat à notre campement d'avant-garde de Makobou, situé à 18 kilomètres de l'Oubangui. Il emmenait avec lui M. Lauzière, ingénieur de la mission, chargé des études scientifiques; Saïd, médecin; Ischekiad-Ag-Rali, targui emmené d'Alger

et devant servir de guide, et la jeune Pahouine Niarhinzeu. Je restai près de la rivière avec M. Orsi, qui, déjà atteint par la maladie qui devait l'emporter quelques jours plus tard, était trop faible pour nous suivre. J'étais chargé de l'arrière-garde. M. Crampel devait aller au Nord prendre contact avec les musulmans qui, au dire des indigènes, devaient se trouver à environ six jours de marche de là. Il espérait pouvoir obtenir d'eux des animaux de bât ou tout au moins et à défaut de ceux-ci, une forte équipe de porteurs, dont il avait un besoin absolu, puisque nous avions avec nous 230 charges et que nous ne possédions que 78 porteurs.

« Au camp de Makobou, M. Crampel acheva un courrier pour l'Europe et, le 3 janvier, en me l'envoyant, il me dit de rallier Makobou aussitôt que l'état de santé de M. Orsi le permettrait.

« Le 5 janvier, notre campement de l'Oubangui est évacué et avec M. Orsi je rejoins M. Biscarrat à Makobou. M. Crampel était déjà parti, continuant sa route vers le Nord.

« Au village du chef Langouassis, Balao, à 40 kilomètres de Makobou, il établit un deuxième campement, y laissa M. Lauzière, et, continuant toujours, fit un troisième campement à 36 kilomètres de Balao, au bord de la petite rivière Zanvouza, près du village d'un chef N'Dakoua, nommé Zouli.

« Le 12, M. Biscarrat part avec nos porteurs rejoindre M. Lauzière.

« Le 15, les porteurs reviennent prendre de nouvelles charges et le contremaître me remet une lettre circulaire de M. Crampel. Pour obéir aux instructions de cette lettre, je quitte Makobou le 16 et vais rejoindre M. Biscarrat au camp de Balao. M. Lauzière avait quitté le campement, le 13, pour aller rejoindre M. Crampel.

« M. Orsi, trop affaibli pour marcher en avant, dut rester au campement de Makobou, qu'il gardait avec 14 Sénégalais. Le 17, je recevais de nouvelles instructions de M. Crampel.

« Le 18, M. Biscarrat part avec 25 porteurs pour rejoindre M. Crampel aux bords de la Zanvouza. M. Lauzière seul l'attend à ce campement. M. Crampel était déjà parti à un jour plus loin, laissant l'ordre verbal de l'attendre à la Zanvouza, M. Lauzière seul devant faire sa jonction avec lui.

Le 20 janvier, M. Lauzière m'informa qu'il quittait le campement de la Zanvouza pour rejoindre M. Crampel et que leur absence durerait 20 jours environ.

« Aussitôt qu'il est rejoint par M. Lauzière, M. Crampel poursuit sa marche sans retard. Son personnel se compose de MM. Lauzière et Saïd, Ischekiad et Niarhinzeu, neuf Sénégalais d'escorte et 35 porteurs avec environ 30 charges de marchandises diverses.

« Entre temps, le transport s'effectue entre Makobou et Balao. Le 28, deux Sénégalais venant de Makobou m'informent que M. Orsi, très malade, est dans l'impossibilité de me rejoindre. Confiant la garde du camp au caporal sénégalais, je pars secourir M. Orsi, mais j'arrive trop tard, et j'apprends le 29, à Makobou, que notre camarade était mort au village de Bembé, sur le bord de l'Oubangui, où il s'était fait transporter.

« Un billet de M. Fondère, chef du poste de Bangui, m'informait en même temps que le corps de M. Orsi avait été dirigé sur le poste de Bangui pour y être inhumé. Je retourne aussitôt, et, revenu à Balao, j'envoie un courrier à M. Crampel pour l'informer de ce triste événement. Pendant douze jours, nos hommes transportent nos bagages de Balao à Zanvouza, où j'arrive moi-même le 14 février.

« Depuis le 22 janvier, M. Biscarrat, que je venais de rejoindre, n'avait reçu aucune nouvelle de M. Crampel à qui il n'avait pu d'ailleurs faire parvenir mon courrier, le jugeant trop éloigné maintenant.

« Jusqu'à la fin du mois de février, nous attendîmes le retour de M. Crampel, sans inquiétude sinon sans impatience, car nous avions pu nous convaincre que les musulmans étaient plus éloignés qu'on ne le supposait d'abord.

« Mais dans les premiers jours de mars, surpris de ce long silence et de cette absence si prolongée, M. Biscarrat est décidé à ne pas attendre davantage et, le 10 mars, il part sur les traces de M. Crampel, emmenant dans cette reconnaissance 18 Sénégalais et 16 porteurs. Je demeure au camp de la Zanvouza avec ce qui reste de marchandises.

« Enfin, le 21 mars, le Sénégalais d'escorte Samba-Sako, suivi

de cinq porteurs, arrive au camp et me remet une lettre de M. Crampel. Elle m'annonce la prochaine arrivée de M. Lauzière, qui devait venir me rejoindre suivi d'une équipe de porteurs musulmans. Le Sénégalais me donne plusieurs renseignements : Après 25 jours de marche, M. Crampel était arrivé à un village nommé El Kouti, situé à environ 500 kilomètres de la rive de l'Oubangui. Ce petit village, établi depuis peu en cet endroit, était occupé par des musulmans. Leur chef Snoussi se disait vassal du Sultan du Ouadaï; près de lui étaient trois marabouts qui passaient leurs journées en prière. Seuls ces quatre personnages étaient originaires du Ouadaï, tandis que les hommes qu'ils avaient avec eux étaient un ramassis d'esclaves volés en tous pays et convertis à l'islamisme. Ils sont vêtus de costumes arabes faits avec des étoffes européennes. Pour armes, ils ont des fusils doubles de chasse, à piston, et quelques carabines se chargeant par la culasse pouvant tirer la cartouche Gras. Enfin, ceux qui n'ont pas d'armes à feu portent des lances de haste dont le fer énorme est emmanché à un très long bambou.

« M. Crampel est reçu avec honneur. Les musulmans l'accueillent par des salves, puis leur chef, les ayant placés sur un seul rang, les présente à M. Crampel. Ils ont un pavillon blanc dont la hampe est ornée d'un fer de lance. L'étoffe est couverte d'une longue incription en caractères arabes et au-dessous est dessiné en rouge le croissant de l'Islam.

« Pendant trois jours, ils apportent des vivres ; mais, passé ce temps, ils déclarent qu'étant très pauvres, ils ne peuvent nourrir plus longtemps la caravane, et les privations commencent.

« L'homme d'escorte avait quitté El Kouti le 25 février. M. Lauzière devait se mettre en route 15 jours après lui, attendant un courrier que M. Crampel préparait pour l'Europe, quand un événement vint précipiter son départ. Le 27, quatre hommes d'escorte, déjà découragés par ces privations, désertent avec armes et bagages. Sans plus attendre, M. Lauzière part le même jour à leur poursuite, suivi d'environ 12 porteurs et de plusieurs musulmans qui avaient offert leurs concours. Il peut rejoindre les fugitifs, mais sans réussir à les capturer. Il ressaisit deux fusils et

les bagages que ces misérables ont abandonnés dans le trouble que leur a causé l'approche de la petite troupe.

« Après avoir retourné à M. Crampel les objets saisis, M. Lauzière continue pour venir me joindre, mais atteint de fièvre et de dysenterie, il est obligé de s'arrêter au village de Makorou, vers le 9 mars. M. Biscarrat, parti le 10 de la Zanvouza, a dû s'arrêter le 17 mars, en prenant connaissance d'un ordre remis par M. Crampel à l'homme d'escorte Samba-Sako. Il était alors au village du chef N'Gapou, Yabanda, à l'entrée d'une grande brousse, courant du Nord au Sud, entre le village de Yabanda et celui de Makobou, sur une largeur de plus de 100 kilomètres.

« M. Biscarrat, en apprenant la maladie de M. Lauzière, envoie immédiatement vers lui deux Sénégalais, mais ceux-ci reviennent trois jours après, s'étant perdus en route. Il en envoie deux autres qui, huit jours après, reviennent lui apportant les plus tristes nouvelles.

« Notre malheureux camarade, foudroyé par la terrible maladie, était mort quelques jours après son arrivée à Makobou. Le corps fut enterré par les soins du chef du village, et la tombe recouverte par une sorte de toit de case. Dans cette occasion, comme par la suite, les indigènes fétichistes ont fait preuve des meilleurs sentiments envers nous.

« Les porteurs, à l'exception de deux, atteints de variole, retournent vers M. Crampel, emportant les bagages et les papiers de service.

« C'est le 30 mars que je reçois de M. Biscarrat la sombre nouvelle de la mort de notre excellent camarade.

« Supposant que M. Crampel, aussitôt la connaissance de ce malheur, enverrait des ordres, M. Biscarrat se rend à Makobou pour y attendre la réponse au premier courrier. Le 4 avril, le caporal sénégalais, Amadi-Samba, accompagné de l'homme d'escorte, Lamin-Ifra, suivis de neuf porteurs, arrivent à Makobou apportant une lettre de M. Crampel. Ces hommes, partis d'El Kouti le 26 mars, n'ont pas rencontré les porteurs de M. Lauzière qui s'en retournaient vers M. Crampel.

« M. Biscarrat écrit à M. Crampel pour lui annoncer la mort de

M. Orsi et de M. Lauzière, et lui dire que les porteurs des bagages de M. Lauzière sont retournés vers El Kouti; Lamin-Ifra retourna, accompagné d'un autre homme d'escorte, porter la lettre, tandis qu'Amadi-Samba continue vers la Zanvouza où il me rejoint le 13 avril.

« Par de nouvelles lettres, M. Crampel, lassé des retards que mettent les musulmans à lui procurer des porteurs promis depuis si longtemps, me donne l'ordre de transporter les bagages vers El Kouti.

« Avec M. Lauzière et Amadi-Samba, M. Crampel avait envoyé environ 25 hommes. Il ne conservait donc près de lui que 12 hommes, et bientôt la désertion réduisit ce chiffre de moitié.

« Amadi-Samba me complète les renseignements que m'avait fournis Samba-Sako. Depuis le jour de son arrivée à El Kouti, jusqu'au moment du départ d'Amadi, M. Crampel avait toujours conservé de bonnes relations avec les musulmans. Ceux-ci venaient chaque jour pour s'entretenir avec lui au camp et lui apporter de petits cadeaux. M. Crampel avait eu tout d'abord l'intention de pousser encore plus au Nord et d'arriver jusqu'au sultan dont Snoussi lui parlait; mais celui-ci l'en dissuada, prétendant que le sultan se fâcherait si on entrait dans ses États sans autorisation. C'est alors que M. Crampel envoya trois courriers : le premier au sultan du Ouadaï, le deuxième au sultan de Baghirmi, et le troisième, à destination d'Europe, était adressé au gouverneur de l'Algérie. Il assista lui-même au départ de ses courriers, puis se résigna à attendre la réponse, tout en réclamant chaque jour l'équipe promise. Snoussi avait envoyé tous ses hommes en razzia, et il affirmait à M. Crampel qu'il lui donnerait autant d'hommes qu'il voudrait lorsque ceux-ci seraient de retour de leur opération.

« Quelques mois auparavant, les musulmans avaient ramené du Nord un certain nombre de chevaux, de chameaux, de bœufs et d'ânes. Toutes ces bêtes étaient mortes pendant un hivernage, à l'exception d'une vingtaine d'ânes que Crampel demanda, mais qui lui furent refusés sous divers prétextes. De loin en loin, des caravanes viennent prendre à El Kouti le produit du commerce ou plus sûrement du brigandage des hommes de Snoussi. Quelques

pauvres villages de fétichistes sont restés près d'El Kouti et paient aux mulsulmans un tribut consistant en mil et en miel; mais la majorité des indigènes s'est enfuie, s'éloignant de ces redoutables voisins.

« Le 14 avril, au lendemain de la réception des ordres qui me prescrivaient de marcher en avant, je fais mes préparatifs pour partir, et le 16, j'expédie trois porteurs vers M. Crampel avec une caisse de conserves et des médicaments. Je les fais escorter par deux Sénégalais. Je fis l'impossible pour aller vite, car je comprenais combien était critique la situation de notre chef, mais pour 200 charges qui restaient, je n'avais que 48 porteurs. Ce nombre fut porté à 55 quand tous les hommes renvoyés par M. Crampel m'eurent enfin rejoint; car, épuisés par les privations, ils s'étaient échelonnés sur la route. Le nombre de volontaires indigènes dont j'essayais de me servir était toujours restreint, et ils ne consentaient guère à porter à plus de 15 à 20 kilomètres de leur village. Enfin, le 30 avril, je rejoignis M. Biscarrat au village de Yabanda, à l'entrée de la grande brousse. Procédant par étapes successives de transport, j'avais dû établir cinq campements et mettre 16 jours pour parcourir 90 kilomètres.

« Le lendemain 1er mai, M. Biscarrat part avec tous nos porteurs et 34, indigènes, et le 5 il arrive à Makobou.

« Dans la soirée de ce jour, le jeune domestique Kokoleu, attaché au service de M. Crampel, vint me rejoindre à mon campement. Après une correction motivée par sa mauvaise conduite, Kokoleu avait déserté le 25 mars. Repris, il abandonne de nouveau son maître le 1er avril; mais il est arrêté à Makobou par les indigènes. Il s'enfuit une troisième fois, mais vient se rendre à moi. Un peu de morale le rend à de meilleurs sentiments, et il me promet de retourner avec moi vers M. Crampel sans chercher à s'enfuir.

« Il me donne sur la santé de M. Crampel des détails alarmants. Il m'affirme que, le 30 mars, un courrier était venu vers M. Crampel, envoyé par le sultan du Ouadaï. Ce chef ouvrait la route et invitait M. Crampel à venir le trouver ou à lui envoyer un de ses blancs.

« M. Biscarrat, à son arrivée à Makobou, trouve une troupe de

50 musulmans commandés par un lieutenant de Snoussi, Ali-Diaba. Ils venaient à notre rencontre prendre des charges, mais ils s'étaient arrêtés, n'ayant pas voulu traverser la brousse. M. Biscarrat me renvoie nos porteurs et cherche à décider les musulmans à pousser jusqu'à mon campement pour enlever en un seul voyage tout le bagage. Mais Ali-Diaba ne lui donna que 12 hommes, commandés par un sous-chef nommé Tom.

Fig. 24. — M. Crampel, d'après une photographie.

« M. Biscarrat m'écrit pour me faire part des bruits que font courir les indigènes. Ils disent que M. Crampel aurait été assassiné ainsi que M. Saïd par les musulmans, et que les Sénégalais qui lui restaient auraient été tués ou enchaînés. C'est le 10 mai que je reçois ces nouvelles par le retour de nos porteurs, en même temps qu'arrivaient les 13 hommes de Snoussi. Tom me remet une lettre de M. Crampel, qui m'annonce son départ d'El Kouti pour se rendre chez un sultan dont l'empire est au Nord, et en même temps la venue de l'équipe de porteurs que devra accompagner le caporal sénégalais Demba-ba. Je demande pourquoi Demba-ba n'est pas venu. Il me répond qu'il ne sait pas. Puis il me raconte que Snoussi lui aurait donné une femme et qu'il serait resté auprès d'elle. Je lui demande aussi si M. Crampel a reçu les deux courriers envoyés par M. Biscarrat. Il me dit que les Sénégalais ont dû s'arrêter en route, l'un d'eux étant très malade, et il affirme n'avoir pas rencontré les cinq hommes qui portaient les médicaments destinés à M. Crampel.

« Le 12 mai, je renvoie vers Makobou nos porteurs chargés, mais les musulmans n'ont pas voulu partir avec eux. Ils prétendent qu'ils vont réussir à recruter des indigènes pour enlever le restant

des charges. Depuis leur arrivée, ils parcourent, en effet, tous les villages des environs. Dans cette même journée, le chef des villages fétichistes, Yabanda, et nombre d'indigènes viennent me confirmer les sombres nouvelles envoyées par M. Biscarrat. Ces gens m'affirment que les musulmans cherchent à soulever les indigènes contre moi, leur promettant une partie des marchandises, et que Tom se vante de me tuer aussitôt que je serai à Makobou. Ils insistent avec force et paraissent désolés de mon incrédulité.

« Les 13 mai, des N'Gapous venus de Makobou affirment aussi que les deux premiers courriers envoyés par M. Biscarrat ont été saisis en route par les musulmans, de même que les porteurs retournés après la mort de M. Lauzière. Les cinq hommes envoyés par moi auraient eu le même sort et le bassa Sibry, cherchant à s'évader, aurait eu la mâchoire fracassée d'un coup de feu.

« J'étais bien un peu inquiet de l'absence inexpliquée de Dembaba, mais je ne pouvais, je ne voulais croire à ces épouvantables nouvelles. La dernière lettre de M. Crampel, datée par erreur du 3 mars mais écrite le 3 avril, ne m'est parvenue que le 10 mai. Je demande à Tom le motif de ce retard ; il me répond qu'au moment où M. Crampel se mettait en route, Ali-Diaba était encore en razzia avec la troupe et que ce n'est qu'au retour qu'il a pris la lettre confiée à Ischekiad pour me l'apporter.

« Le 13, des N'Gapous venus de Makobou affirmèrent avoir vu entre les mains des musulmans des couvertures blanches ayant appartenu à M. Crampel.

« Enfin, le 14 mai, les treize musulmans se décident à partir pour Makorou après avoir pris charge. Je les fais escorter par quatre Sénégalais.

« Le chef Yabanda me déclare qu'il envoie deux hommes à Makorou pour inviter les N'Gapous de ce village à ne se mêler en rien aux affaires des musulmans et de ne pas prendre parti pour eux. Il me conseille, puisque je ne veux pas le croire, d'arrêter du moins tous les bagages à Makobou, et d'aller à El Kouti avec tous mes hommes armés nous convaincre de la vérité.

« La persistance de ces bruits, la quantité de détails qu'on en donne commencent à ébranler ma confiance et mes huit Sénéga-

lais qui d'abord accueillaient ces nouvelles avec des railleries, commencent à s'inquiéter.

« Le 22 mai, nos porteurs reviennent et me remettent deux lettres de M. Biscarrat me disant que les bruits alarmants continuent toujours.

« Le 24, à cinq heures, je quitte le village de Yabanda avec le reste du bagage. Nous avançons rapidement et, le 26, j'étais déjà près de Makobou, quand à 2 heures je vois, venant à notre rencontre, le bassa Thomas, cuisinier de M. Biscarrat. Il me raconte aussitôt que la veille, à 8 heures du matin, les hommes de Snoussi avaient assassiné M. Biscarrat. Je l'interroge et j'apprends les événements terribles que je me refusais de croire : la mission détruite, puis la mort de mon camarade :

« Le 23, un jeune Loango nommé Bouiti, domestique de M. Saïd, était venu se réfugier à Makobou. Il venait d'El Kouti et apprenait à M. Biscarrat l'assassinat de M. Crampel.

« Peu après que notre chef, décidé à aller chez le sultan, eut écrit la lettre qui m'annonçait son départ et l'eut confiée au targui Ischekiad, il fut appelé dans le village par Snoussi. Il s'y rend accompagné de Saïd. Frappés traîtreusement à coups de couteau, ils sont achevés à coups de fusils, puis dépouillés de leurs vêtements. Les corps, entièrement ouverts, sont entraînés dans la brousse par les assassins et abandonnés là. Le domestique Bouiti est fait prisonnier. Ischekiad, courant au village au premier coup de fusil, est saisi et enchaîné. Les Sénégalais Demba-Ba et Sadio veulent prendre leurs fusils, mais tombent frappés avant d'avoir pu en faire usage. Les porteurs sont enchaînés. Ali-Diaba s'empare de la lettre remise à Ischekiad.

« Après plusieurs jours de captivité, Bouiti parvient à s'échapper et à gagner Makobou où il apporte la nouvelle de ces crimes. Il prévient aussi M. Biscarrat qu'une nombreuse troupe de musulmans armés est cachée non loin de là.

« M. Biscarrat cache Bouiti dans sa propre case et lui recommande de ne pas sortir afin de n'être point aperçu des hommes de Snoussi.

« Les Sénégalais, apprenant ces événements, viennent demander

à leur chef de surprendre et d'attaquer ces bandits; mais M. Biscarrat leur répond que ce serait folie de vouloir avec dix hommes attaquer plusieurs centaines de guerriers armés de fusils et possédant des carabines prises au camp d'El Kouti. Il les force, au contraire, de ne pas paraître se tenir sur leurs gardes afin de ne pas éveiller les soupçons des musulmans dont le plan devait être d'attendre mon arrivée avec les dernières marchandises.

« Dans la nuit du 24 au 25, Bouiti sort un instant. Il est aperçu des musulmans. Mon arrivée était imminente, aussi sans plus tarder, ils précipitent les événements.

« Le 25 mai, vers 8 heures du matin, ils s'approchent au nombre d'une vingtaine de la case de M. Biscarrat, tandis que le reste des hommes d'Ali-Diaba se dirige vers les Sénégalais. Avant que M. Biscarrat eût pu se mettre en défense, il tombait frappé d'un coup de couteau au côté gauche par un N'Gapou, le seul qui ait pris part à cette affaire. Puis les musulmans, tirant aussitôt, criblent de coups le corps de notre camarade. En même temps, les Sénégalais sont entourés et leurs fusils accrochés dans les cases sont enlevés. Seul le clairon Sidi-Sliman, qui allait partir pour la chasse, avait son fusil près de lui; il se lève, en voyant tomber son chef, mais il est terrassé sans avoir pu faire feu. De tous côtés arrivent des bandes armées qui entourent le camp. Bouiti cherche à s'enfuir, mais il est tué aussitôt. André Loemba, boy de M. Biscarrat, peut se jeter dans la brousse, mais du côté opposé au chemin. Il a disparu. Les Sénégalais ne sont pas enchaînés. Au contraire, les musulmans les traitent avec considération. « Restez avec nous, leur disent-ils, nous vous rendrons vos fusils et nous vous donnerons des femmes; nous ne voulons aucun mal aux noirs, mais nous voulons tuer les blancs. Quand le dernier sera tué, nous retournerons avec les marchandises, et vous serez libres comme nous. » Thomas, sur la promesse de ne pas s'enfuir, est laissé en liberté. Vers 5 heures du soir, il s'approche des Sénégalais et les exhorte à fuir avec lui. « Nous sommes des soldats, lui répondirent-ils, nous ne partirons que si nous pouvons recouvrer nos fusils; nous aurions honte de retourner désarmés. » Thomas se jette alors dans la brousse. En arrivant à une rivière qui coupe le chemin, à deux heures de Makobou, il

aperçoit une troupe qu'Ali-Diaba avait envoyée pour surveiller la route du côté où j'étais attendu. Tous étaient déjà armés de carabines Gras et de fusils Kropatchek pris à El Kouti et à Makobou. Thomas se cache; puis vers minuit, quand ces gens furent rentrés à Makorou, il poursuit sa route et ne s'arrête que le lendemain à notre vue.

« Quand le bassa eut fini de me conter cet épouvantable drame, je rassemblai mes huit Sénégalais et leur demandai s'ils voulaient me suivre à Makobou. « Mes amis sont tous morts, leur dis-je, vos camarades sont prisonniers, voulez-vous venir les venger, les délivrer ou partager leur sort. Je pourrais vous forcer, mais un soldat se bat mal s'il ne le fait pas de bon cœur. Je vous laisse libres de prendre une résolution. Pour moi, je serais heureux d'aller en avant ».

« Ils se concertent et, dix minutes après, me disent qu'ils sont trop peu nombreux, et veulent retourner à la rivière (l'Oubangui), que cependant, si je l'exige, ils me suivront, et qu'alors ils sauront mourir.

« En dehors des Sénégalais, la caravane se composait de 57 porteurs dont 32 armés. Beaucoup suivent avec peine, blessés par une longue marche.

« Le 28, nous sommes de retour au village de Yabanda et le 4 juin sur les bords de l'Oubangui.

« Les assassins restaient maîtres de tout le matériel et de tout l'armement de la mission soit :

Fusils à tir rapide	50
Fusils à piston	175
Revolvers avec cartouches	12
Cartouches Gras	30.000
Barils de poudre, 30 kilog. chaque	10
Tonnelets d'amorces de guerre	2

CHAPITRE VI

Le départ est décidé. — Envoi de dépêches en France. — Désertion du reste de mes porteurs. — Recherche d'une voie de pénétration vers le Nord. — Travaux préliminaires. — Mon départ. — Les canonnières de la colonie.

Tel était le récit que m'avait fait M. Nebout. Mais si sa conviction à l'égard du massacre de la mission était absolue, je ne pouvais pour mon compte croire d'une façon aussi définitive à la réalité de tous ces événements. En effet, le récit avait été rapporté simplement par Thomas, le bassa, qui le tenait du boy loango Bouiti. Or, ce dernier avait déjà déserté une fois, comme me l'avait dit M. Nebout. Qui donc pouvait me certifier l'exactitude de leur dire et me garantir qu'il n'était simplement imaginé par ces noirs pour masquer leur désertion? Peut-être s'étaient-ils enfuis du camp de Crampel et venaient-ils faire des récits fantaisistes et mensongers pour trouver grâce auprès du chef de l'arrière-garde, au camp duquel ils avaient été obligés de venir se réfugier, n'ayant plus de moyens d'existence. Et puis, quand bien même tout cela fût vrai, pouvais-je vraiment me désintéresser de la cause de mon prédécesseur, sans faire d'enquête sur les circonstances qui avaient amené sa mort, sans essayer de retrouver de précieux documents et en laissant planer un éternel doute sur les causes et les résultats de cette effroyable tragédie? Puis, qui sait? peut-être un Européen restait-il encore vivant, peut-être tout au moins quelques braves tirailleurs attendaient-ils de nous leur délivrance, et je me désintéresserais de la cause parce qu'elle devenait mauvaise? Et je passerais tranquillement mon chemin en détournant la tête? Je ne saurais jamais y consentir.

Ils revinrent à ma mémoire les souvenirs de cet autre massacre

de mission, accompli là-bas dans le Sahara, il y avait dix ans déjà, et dont nous avions porté sans cesse les lourdes conséquences : l'assassinat de Flatters et de ses compagnons avait pour une longue période d'années fermé le Sahara à l'influence française. Il me souvenait combien tous nous avions insisté pour que l'on nous permît de partir sur ces traces glorieuses et essayer de rétablir notre légitime influence un moment ébranlée.

Toute cela me hantait l'esprit et je me disais qu'il ne fallait pas hésiter et que je devais me hâter de partir, de me transporter jusque dans les régions où avait eu lieu le massacre, faire une enquête minutieuse, et si les événements me laissaient voir clairement qu'il y avait des coupables, essayer de les rejoindre et leur montrer que ce n'est jamais impunément que l'on porte la main sur un des nôtres.

Cependant, si d'instinct je me sentais entraîné à courir vers le lieu du sinistre, la réflexion me ramenait à tenir compte du programme que l'on avait bien voulu me confier. On m'avait dit de remonter d'abord le Congo et l'Oubangui, de franchir les régions qui séparent cette rivière de celle du Chari, d'établir notre influence dans ces contrées d'une façon définitive en y fondant des postes et lorsque la première partie du programme serait remplie d'essayer par tous mes efforts de prendre contact avec la mission Crampel. Et il me souvenait qu'en prenant congé d'un des ministres dont le département avait contribué à organiser ma mission, je lui avais dit :

« J'espère qu'avant la fin de l'année j'aurai pu vous faire parvenir la nouvelle que la première partie de mon programme est accomplie. »

Or si je marchais vers El Kouti, le fait seul de me lancer dans une semblable aventure pouvait compromettre à tout jamais les résultats que l'on attendait de moi. Avais-je le droit vraiment de modifier ainsi non seulement le programme confié, mais aussi les engagements pris?

Toutes ces pensées se pressaient en mon esprit et le torturaient. Que n'aurai-je donné pour avoir près de moi un ami sûr qui m'éclairât de ses conseils? Je passai une nuit cruelle.

Le lendemain matin, cependant, ma résolution était prise : je partirai en toute hâte vers El Kouti.

Dès lors, je retrouvai plus de calme. J'étais en paix avec moi-même, car je me disais que là était le devoir et que, si j'échouais, le préjudice n'en pourrait revenir qu'à moi seul, tandis que je pourrais peut-être avoir la chance de réussir, et alors mon action servirait la cause coloniale tout entière en montrant aux étrangers que nous ne nous désintéressons pas de ceux qui sacrifient leur existence pour l'œuvre de civilisation que nous poursuivons en allant sans armes, sans escorte même, comme l'avait fait Crampel, et qu'aussi nous ne permettons à personne de porter une main profane sur un des nôtres.

Je rédigeai une dépêche que j'adressai à M. le sous-secrétaire d'Etat aux Colonies et que je priai l'administrateur principal de faire partir pour la côte par courrier spécial, ce qui fut fait.

Cette dépêche était ainsi conçue : *Massacre de la mission Crampel certain. Vais continuer, sauf instructions contraires.*

M. Dolisie voulut bien me promettre de faire tout au monde pour m'envoyer la réponse si celle-ci arrivait dans un délai suffisamment court pour qu'elle pût me rejoindre en route, à Bangui, où nécessairement je serai retenu par le recrutement de pirogues qui me transporteraient dans le Haut Oubangui.

J'informai M. Nebout de ma résolution et je lui montrai combien il était désirable qu'il se joignît à nous puisqu'il connaissait déjà le pays et ses habitants. Il me demanda quelques heures de réflexion. Les dernières nouvelles qu'il avait reçues de sa famille, il y avait déjà bien longtemps, étaient peu favorables et il n'était pas sans inquiétude. Cependant, la journée ne se passa pas sans qu'il vînt me dire qu'il consentait à me suivre. Je le remerciai et lui demandai de faire tous ses efforts pour décider le plus grand nombre possible des hommes revenus avec lui à se joindre à nous.

Cependant, on me montrait de toutes parts la folie de l'aventure que nous allions courir : les musulmans, qui avaient été les plus forts, étaient maintenant fiers de leur succès et renforcés encore par les armes et les munitions provenant de la mission Crampel. Ma résolution était prise, je n'y reviendrai pas. Mais je ne me sen-

tais pas le droit d'emmener avec moi ces compagnons qui m'avaient suivi pour m'aider dans l'accomplissement d'un programme pacifique, et qui d'un seul coup se trouvait complètement bouleversé. Je réunis donc MM. Brunache, Briquez et Chalot et leur dis que les conditions étaient changées et que je les déliais complètement de l'engagement pris, que je les laissais libres de revenir en France, s'ils le désiraient. Mais simplement, ils me répondirent qu'ils ne m'abandonneraient pas et qu'ils iraient où j'irai. J'étais heureux d'avoir de tels compagnons, qui rivalisaient de zèle et de dévouement.

Je priai l'administrateur principal de mettre sans retard les bateaux disponibles à mon service. Il me dit que deux d'entre eux pourraient probablement partir dans quelques jours et qu'il ferait tout son possible pour que diligence fût faite avec les réparations indispensables pour remettre en état le troisième bateau *l'Oubangui*, mais que, malgré tout, il ne pourrait être prêt avant trois semaines environ.

Il me manifesta tout le regret qui lui venait de ce qu'il ne pouvait me fournir un personnel d'escorte, dont l'aide me serait si utile peut-être, mais il en était complètement dépourvu. Il me pria du moins d'emmener avec moi un agent de la colonie, M. Bobichon, afin de montrer que l'administration ne se désintéressait pas de l'œuvre que nous allions entreprendre. J'acceptai cette offre de grand cœur bien que je ne connusse pas encore M. Bobichon. Il fut convenu, de plus, que dix-huit Pahouins, qui avaient pris part à la mission Fourneau et qui se trouvaient à Lyranga, poste situé à l'embouchure de l'Oubangui, seraient mis à ma disposition et transportés à Bangui par un des bateaux.

Ces bateaux étaient de petite dimension et ne pouvaient porter qu'un nombre fort limité de charges et d'hommes, aussi tous les trois étaient indispensables pour transporter mon personnel et une partie seulement de mes bagages.

Afin de ne pas perdre de temps, je résolus d'employer les bateaux à mesure qu'ils seraient prêts, de faire partir le personnel et les charges à Bangui, poste le plus avancé de la colonie et, pour utiliser leur activité et ne pas les laisser dans l'inaction, j'enverrai

mes Européens avec une petite escorte visiter un certain nombre d'affluents de l'Oubangui dont il pouvait m'être utile de connaître le cours. En effet, si j'avais la bonne chance de réussir dans ma marche sur El Kouti, mon intention n'était pas de continuer ma pénétration par cette voie. Le massacre de la mission Crampel, les justes représailles que nous devrions peut-être exercer étaient des causes suffisantes pour me faire préférer prendre comme base d'opérations définitive une autre voie de pénétration.

Je pensais qu'il pouvait être avantageux d'essayer de remonter un des affluents de l'Oubangui si celui-ci se dirigeait vers le Nord, le transport des marchandises étant plus simple et plus rapide par voie d'eau, et les postes que je créerais se trouveraient ainsi plus commodément reliés à ceux de la colonie.

En étudiant les cartes, existantes, j'en étais venu à tirer cette conclusion, toute naturelle, que pour que l'Oubangui fît soudain un coude si brusque vers l'Est, il devait y avoir au Nord, du point où son cours change ainsi subitement de direction, un massif montagneux, peut-être de quelque importance et tout montrait que ce devait être là que la ligne du partage des eaux entre le bassin de l'Oubangui et celui des affluents du Tchad était la moins éloignée. Si donc, à l'aide d'une rivière, je pouvais remonter ne serait-ce qu'à cent kilomètres vers le Nord, je n'aurais peut-être que peu à parcourir pour passer dans le bassin du Chari.

Il convenait, en effet, de songer aussi au lendemain des choses et d'assurer dès maintenant, si cela était possible, ce qui avait été la première partie du programme qui m'avait été dicté et dont j'espérais encore mener l'accomplissement à bien si je réussissais dans mon expédition sur El Kouti.

La carte, qui avait été dressée par M. Lauzière, du coude nord de l'Oubangui, indiquait le nom de deux affluents de la rive droite, dont le cours n'avait pas encore été reconnu et qui tous deux se trouvaient situés au-dessus de la région des rapides de l'Oubangui : c'étaient les rivières Ombella et Kémo; il m'importait d'en reconnaître le cours, ainsi que celui de la rivière M'Pokou, dont l'embouchure est située en dessous de Bangui, afin de voir laquelle des trois pourrait me conduire vers le Nord.

Les préparatifs de départ n'avaient pas été sans semer l'épouvante au milieu de ce qui me restait de personnel loango; aussi, sans plus tarder, ils désertèrent jusqu'au dernier et, le lendemain de la venue de M. Nebout, il ne me restait même plus un seul boy; Tati lui-même, le fils du chef de Moukoulim-Bouali, avait pris la fuite.

Pour ce qui était de mes tirailleurs, ils m'étaient tous restés fidèles et je pouvais compter sur eux. Leur nombre s'était même accru de six des hommes qui étaient revenus avec M. Nebout et que j'avais réussi à réengager. Leur concours me serait précieux, car ils me serviraient de guides, connaissant déjà le chemin. Mon personnel de portage se trouvait donc réduit aux 33 esclaves libérés, aux 18 Pahouins et aux Balalis qui, je l'espérais toujours, viendraient avec moi. C'était absolument insuffisant et il me fallait, par tous les moyens possibles, essayer de recruter des porteurs, car je ne pouvais songer à marcher en avant sans ressources. N'était-ce pas là qu'avait été la principale cause de l'échec de la mission Crampel?

Fig. 25. — M. Bobichon, d'après une photographie.

Je demandai à la factorerie française s'il ne lui serait pas possible de me céder du personnel, mais elle n'en avait même pas un suffisamment nombreux pour ses propres besoins. Le chef de la factorerie hollandaise était en ce moment en voyage dans le Congo; il devait venir prochainement et on me laissa espérer qu'il lui serait possible de me procurer un certain nombre d'hommes.

Le 20 juillet, le bateau à vapeur *le N'Djoué* partait de Brazzaville ayant à son bord MM. Brunache et Bobichon, chef de poste de la colonie, lequel m'était adjoint pour le temps que durerait mon expédition, et 21 Sénégalais. Il était chargé de 150 colis.

Dans quelques jours, un second bateau serait prêt et remonterait à son tour l'Oubangui.

En effet, le 28 du même mois, le petit vapeur *l'Alima* partait de Brazzaville ayant à son bord, ou dans un bateau en fer qu'il traînait à sa remorque, MM. Briquez et Nebout, 12 hommes d'escorte

et les 33 esclaves libérés. Il emportait 165 nouvelles charges.

J'avais, lors de leur départ, donné à chacun des membres de ma mission des instructions précises. Au terme de ces prescriptions, chacun d'eux devait utiliser son temps pour visiter les abords de la région dans laquelle je devais pénétrer plus tard.

Dès qu'il serait possible de recruter des pirogues, M. Briquez devait se rendre dans la région haute de l'Oubangui et, à l'aide des hommes libérés, procéder à l'édification d'un petit poste qui devrait être situé sur les bords de la grande rivière entre les embouchures des rivières Ombella et Kémo. Lorsque des abris seraient construits, les marchandises, que les bateaux transportaient jusqu'à Bangui, seraient, de là, par pirogues dirigées vers le nouveau poste, lequel servirait de base d'opérations, d'une part pour notre marche sur El-Kouti, de l'autre pour le départ définitif vers le Nord.

M. Brunache était chargé, prenant avec lui quelques porteurs et sous escorte d'une quinzaine de tirailleurs, de visiter les rivières Ombella et Kémo jusqu'au point où la pénétration pourrait s'en faire facilement et pacifiquement. Je lui recommandai rigoureusement de n'engager d'hostilités sous aucun prétexte, et si l'accueil qui lui serait réservé était peu favorable, de revenir vers le poste du bord de l'Oubangui.

Je chargeai M. Nebout d'aller visiter la rivière M'Pokou en se faisant accompagner, lui aussi, d'une petite escorte. Je lui prescrivis la même attitude pacifique.

M. Bobichon resterait à Bangui et s'occuperait du recrutement des pirogues et du transport des marchandises.

Enfin, dans tous les cas, et quels que fussent les résultats de leurs voyages, MM. Brunache et Nebout devraient faire tous leurs efforts pour qu'un mois après le jour de leur arrivée à Bangui, ils fussent de retour à ce poste.

J'espérais, en effet, que ce temps suffirait pour que le troisième bateau de la colonie, *l'Oubangui,* fût réparé, mis à ma disposition et que je pusse pendant ce temps-là recruter quelques nouveaux porteurs et regagner moi-même le poste de Bangui pour y prendre toutes nos dispositions de marche sur El-Kouti.

On me promettait le vapeur *l'Oubangui* pour le 15 août. Jusque-

là, il me fallait à tout prix essayer de me procurer des porteurs.

Malheureusement le bateau qui devait m'emmener n'était pas réparé et je dus attendre encore, et ce n'est que le 19 août qu'enfin je partis emmenant avec moi, M. Chalot, mon préparateur, les 12 tirailleurs restant et 17 Balalis que j'étais arrivé à recruter. J'emportai aussi non pas tous mes bagages, mais du moins ce qui m'était indispensable. Le reste serait transporté plus tard lorsque les Bassas viendraient me rejoindre.

A l'aube, tout était prêt, et, dès 6 heures, tout ce qu'il y avait

Fig. 26. — Le départ de l'*Alima*, d'après une photographie instantanée.

d'Européens à Brazzaville s'était rendu au bord du Congo pour nous serrer une dernière fois la main. Ce n'est pas sans une très sincère émotion que nous nous embrassâmes M. Dolisie et moi et que nous prîmes congé les uns des autres. C'était comme un dernier lambeau de terre française que je quittais : là était mon vrai départ. Chacun nous souhaitait bonne chance, mais l'on devinait dans l'émoi de leurs paroles que ce succès qu'ils nous désiraient, ils osaient à peine l'espérer.

Le bateau siffla, et le groupe de blancs qui agitaient encore leurs mouchoirs en signe d'adieu, devenait à chaque instant plus petit et bientôt la brume du matin qui s'élevait au-dessus des eaux du Pool nous voila définitivement la vue du poste et de ses habi-

tants. Nous étions maintenant sur le grand lac, voguant vers l'inconnu.

Le bateau *l'Oubangui*, sur lequel j'avais pris passage, était commandé par le capitaine Pouplier, un des agents les plus dévoués et les plus utiles que la colonie possédât. Il avait fait partie des premières expéditions de M. de Brazza et avait successivement pris part à toutes les pénétrations en avant. Plusieurs fois déjà, avec son bateau, il avait remonté la Sanga et l'Oubangui. Un Européen lui était adjoint en qualité de mécanicien.

Avait pris passage aussi à bord, un nouvel agent de la colonie, M. Fresse, qui s'en allait commander le poste de Bangui. Nous étions donc cinq blancs. Ce bateau, qui n'avait de canonnière que le nom, puisqu'il n'avait jamais porté les canons qui primitivement lui avaient été destinés, était construit sur le même type que les deux autres vapeurs de la colonie. Ce sont de petits bâtiments ayant 17 à 18 mètres de long sur $3^{m},50$ de large au milieu. Leur tirant d'eau n'est que d'un mètre environ, ce qui leur permet de passer dans les rivières même aux eaux basses. Ils sont mis en mouvement par deux hélices. La machine qui les commande est située au centre du bateau. Le chauffage se fait à l'aide de bois que l'on coupe sur les rives. La vitesse moyenne obtenue est de 4 à 5 nœuds à l'heure. A l'arrière se trouve une plate-forme large de 3 mètres, profonde de 2, qui va successivement se transformer pour les Européens en salon de repos, en salle à manger, en chambre à coucher, suivant qu'on y aura mis des pliants, une table ou de petits lits de camp. Le bateau tout entier est recouvert d'un toit plat sur lequel on met l'excédant de bois qui ne peut être logé dans les soutes, et sur lequel aussi s'installent les noirs que l'on transporte.

Si tout allait bien dans les conditions normales, nous devions être arrivés, après vingt-deux à vingt-trois jours de navigation, à Bangui où je devrai procéder à une organisation nouvelle, car des rapides barrent la rivière et on ne peut les franchir que dans des pirogues conduites par des pagayeurs habiles.

CHAPITRE VII

La grande île du Pool. — Le Congo. — Les Afourous. — Commerce, mœurs et coutumes. — Bonga. — Incendie à bord. — L'embouchure de la Sanga. — Le canal de Licouandji.

Après avoir quitté les rives boisées du Congo, au point où les bateaux viennent atterrir à Brazzaville, nous suivons la grande île qui s'étend sur une dizaine de kilomètres dans le Stanley Pool. La possession de cette île a été à un moment réclamée en même temps par la France et l'État indépendant. La question de possession n'a pas été tranchée. Malgré la vaste surface qu'elle occupe, cette île n'offre, en somme, qu'un intérêt assez secondaire, puisqu'une bonne part de ses terres restent submergées aux eaux hautes. En droit strict, il n'est pas douteux qu'elle doive nous appartenir, étant sensiblement plus rapprochée de notre bord que de la rive gauche. Elle était couverte de ces beaux palmiers borassus aux larges feuilles en éventail, qui sont rares maintenant aux environs de Brazzaville. Les indigènes de M'Pila et des villages voisins ont, par leur avidité à forer le tronc de coups de tarière pour en faire écouler le vin de palme, amené la mort de tous ces beaux arbres. Et ce qui en reste offre un aspect désolé; ce sont de gros troncs noirs, renflés à la partie supérieure, se dressant vers le ciel, mais dénudés maintenant et sans une seule feuille. Sur certains d'entre eux, restent encore adhérentes des lianes, qui avaient été disposées en échelle pour permettre la récolte régulière du liquide dont les indigènes sont si avides.

Une herbe abondante et haute couvre toutes ces terres et de longs bancs de sable jaune se prolongent sur les bords, servant de refuge à des nuées d'oiseaux aquatiques : pélicans, canards, oies de toutes

sortes, ibis, tantales, etc. Les hippopotames viennent pâturer dans ces herbages, et, au bruit que fait notre bateau, ils sortent rapidement de l'herbe, s'avancent sur les bancs de sable et disparaissent dans un formidable éclaboussement. Je n'aurais jamais cru que des animaux d'un tel poids fussent capables de mouvements aussi agiles.

Vers une heure, nous sortons du Pool et nous nous engageons dans le Congo. Bientôt après, ayant fait choix d'un emplacement où, sur la rive, on aperçoit de grands arbres morts, nous y allons jeter l'ancre. La pirogue que nous traînons à notre remorque nous sert à descendre à terre. On a mis bas les feux, et tout l'équipage, et tous nos hommes aussi, s'en vont sous bois avec des cognées et des scies passe-partout, abattre les arbres morts et les débiter en grosses bûches. Ce travail va se prolonger jusque pendant une partie de la nuit, car il nous faut beaucoup de bois. Nous brûlons environ 800 kilos à l'heure, ce qui montre quelle est la quantité énorme qu'il faudra charger pour pouvoir marcher chaque jour huit à dix heures.

Le soir, après le dîner qui nous a réunis sur la petite plate-forme d'arrière, après la table enlevée, on dresse les lits de camp, on installe les moustiquaires et l'on en borde tout autour les pans pour essayer d'être à l'abri des légions d'insectes qui viendraient nous assaillir. Mais bientôt un vent impétueux se met à souffler, enlevant les rideaux, les moustiquaires et nos couvertures elles-mêmes. Puis la pluie tombe à torrents, et, fouettant obliquement, vient nous tremper dans nos couchettes. Il faut se lever, mettre son caoutchouc et chercher abri sur un des côtés du bateau qui danse dans tous les sens, attendant ainsi patiemment que la bourrasque veuille bien finir.

Les rives du Congo, que nous suivons, sont boisées d'un peuplement intense. Souvent les berges sont à pic, laissant voir de grandes roches noires mises à nu et qui montrent leurs lignes de stratification. Çà et là, de grands éboulis de roches viennent se répandre jusque dans les eaux du fleuve; puis, alternant avec ces forêts, des plaines herbeuses, au-dessus desquelles de superbes palmiers borassus, vivants ceux-là, élancent leur tronc droit por-

tant d'abondantes feuilles d'un vert glaude, sur la masse desquelles tranchent leurs nervures d'un rouge violacé. Là encore, ces palmiers sont exploités pour la production du *malafou* ou vin de palme, mais ils sont trop nombreux ou les populations trop peu denses, pour qu'on soit parvenu à les détruire tous.

Le grand fleuve est calme; c'est à peine si, de temps en temps, on aperçoit quelque petite pirogue longeant la rive; mais la plaine liquide de cette immense rivière, qui mesure des kilomètres de large, est tellement vaste, tellement infinie, que tous ces mouvements disparaissent et que tout prend un aspect de calme, de quiétude, presque de mort. Ce n'est que lorsqu'on approche plus près des rives, que l'on voit sur les berges courir quelques oiseaux aquatiques ou s'envoler quelques aigles pêcheurs (*Gypohierax angolensis*), que la venue du bateau épouvante et qui s'en vont pour se percher un peu plus loin. Les hirondelles toutes bleues, peu nombreuses, viennent çà et là s'abattre sur les roches ou sur quelques ramilles mortes; des martins-pêcheurs regardent fixement l'eau pour s'y précipiter comme une flèche et en sortir portant triomphalement un petit poisson dans le bec, qu'ils s'en vont offrir à la nichée qui est proche. Je m'amuse à suivre les évolutions d'un de ces oiseaux. Il est blanc et noir, et de loin semble à petits carreaux (*Ceryle rudis*). Lorsqu'il veut pêcher, il s'élance en l'air, plane en battant des ailes comme le ferait un épervier, et sans bouger de place, la tête coudée à angle droit et le bec dirigé vers l'eau; puis soudain, il plonge, avale sa proie et recommence.

Pour le point où nous devons nous arrêter, nous sommes guidés par une double préoccupation : d'une part, trouver un endroit où l'on puisse faire tout le bois nécessaire, de l'autre se mettre en communication avec des villages pouvant nous fournir le manioc qui forme la ration des hommes. Ce manioc nous est livré sous forme de *chicouang* (pain de manioc), et lorsque nous pouvons en acheter des quantités suffisantes, nous faisons des provisions qui devront durer deux ou trois jours, ce qui nous enlève pour le lendemain cette préoccupation. Les villages batékés nous fournissent des poules, que nous achetons en plus grand nombre possible, car c'est la seule viande fraîche que nous puissions nous procurer. Sur

le toit du bateau, il y a un petit poulailler, où l'on peut enfermer ces volailles. Les provisions que nous pouvons amasser nous permettent de nous arrêter, les jours suivants, dans des îles peu visitées où le bois est facile à faire. Je mets ces arrêts à profit pour aller chasser, soit sous bois, soit dans quelque marais, en me servant de la pirogue. Je ne reviens jamais les mains vides, et la cuisine ainsi que les collections gagnent toujours quelques pièces à ces promenades. Diverses espèces de tourterelles sont très abondantes dans ces îles, et il est aisé de s'en procurer suffisamment pour qu'elles constituent un appoint à la nourriture.

Les caïmans sont communs sur les bords du Congo. On les voit immobiles sur quelques roches, avançant la tête et simulant assez bien un morceau de bois sec. Mais l'œil exercé de mes hommes les distingue toujours; ils me les signalent, et je ne passe jamais devant ces bêtes sans les saluer d'un coup de fusil. Leur chair, bien que de mauvaise qualité, est encore très prisée par nos noirs. Malgré l'abondance de ces bêtes dangereuses, dès que le bateau a stoppé, tous les hommes se jettent à la rivière pour prendre le bain quotidien. Presque tous sont très habiles nageurs, et les joutes qu'ils font entre eux, et dans lesquelles ils déploient tant d'agilité, sont parfois intéressantes. L'eau du Congo est tellement chaude, qu'elle leur permet une immersion prolongée : sa température normale est de 27°,5.

Nous passons successivement devant l'embouchure du Kassaï, sur la rive gauche, et de la Lefini, sur la rive droite.

Vie singulière que la nôtre maintenant, et bien cruelle parfois dans son inactivité, qui laisse aux pensées le droit d'envahir l'esprit, de s'imposer à lui! Et, aidée par cette solitude infinie, par cet isolement si complet, la pensée se détache de tous ces contours flous et vagues qui forment notre horizon, pour se reporter entière vers ce qui est loin maintenant dans le passé!... plus loin encore et plus incertain dans l'avenir!

Une légère blessure, que je m'étais faite au pied en courant la brousse, me retenait captif, la journée de navigation terminée, sur cette petite plate-forme d'arrière, où se passait toute notre vie et prédisposait encore mon esprit à ces retours vers le passé, vers

les cruels moments de la séparation, vers les souvenirs de tous les tourments imposés à ceux qui restent, qui attendent et espèrent.

Et la matérialité de toute chose fait que cette blessure qui n'est rien, mais qui m'empêche de travailler, d'agir, me mettant plus en face de moi-même, ramène à l'esprit tant d'impressions tristes qui l'envahissent. Mais sommes-nous maîtres de ces sensations qui nous prennent tout entier sans que l'on puisse, sans que l'on veuille aussi parfois les chasser?...

Elles ont du moins l'avantage de nous ramener plus directement à la réalité des choses et de donner un plus impérieux désir de rendre plus utiles encore, dans l'avenir, tant de sacrifices acceptés, en employant chaque instant et le consacrant à l'étude de tout ce qui pourra servir aux autres.

Je passai mes journées à exécuter le plus grand nombre possible de croquis et d'aquarelles, aussi à prendre des observations barométriques et thermométriques d'heure en heure. Et il ne me fallait parfois pas moins que l'examen du thermomètre pour me convaincre qu'il n'y avait que 30 degrés de chaud. L'extrême état d'humidité de l'air donne un sentiment de malaise et d'oppression qui ferait croire à un état thermique bien plus élevé qu'il ne l'est en réalité. C'est vers deux heures que la chaleur est la plus forte; elle atteint rarement, sur l'Oubangui, 33 degrés à l'ombre; mais cette chaleur est comparable à celle de nos serres les plus chaudes. J'avais, lors de précédents voyages, supporté dans le Sahara des températures bien plus élevées, mais bien plus tolérables cependant, pour la raison que l'air y était sec et ne produisait pas cette lourde sensation d'oppression.

Les journées sont courtes. On dîne avant la nuit, à cause des moustiques que la lumière ne manquerait pas d'attirer en grand nombre; or, il est nuit close à six heures et demie.

Il nous arriva une fois d'être obligés de dîner à la lumière. Nos flambeaux, faibles cependant, attirèrent une telle quantité d'une sorte d'éphémère, que bientôt la table et les aliments en furent littéralement recouverts comme d'une couche de neige; et nous eûmes beau couvrir les gobelets avec des soucoupes, il nous fut impossible de dîner.

Dès après le repas, on se couche, et les heures lentes d'une interminable nuit se déroulent peu à peu. Bien souvent, on est tenu en éveil par les moustiques, que rien, ni fumée, ni moustiquaire, n'empêchent de venir nous dévorer. Ils se vengent sur nous des passages, trop rares à leur gré sans doute, de voyageurs en ces parages. La nuit, nous sommes soudain mis en émoi par les crépitements d'un violent incendie, qui détruit tous les arbres du bord près duquel nous sommes amarrés. Les arbres se tordent et éclatent, donnant l'impression d'une fusillade nourrie et se rapprochant sans cesse; il fait fuir nos hommes qui ont établi leur campement sur la rive. Ce sont mes Balalis qui, suivant leur coutume, ont mis le feu à la brousse; c'est leur façon de chasser. Tout ce que les herbes et le bois abritaient fuit devant le feu, qui projettent une clarté telle que l'on voit aussi clair qu'en plein jour; et ils arrivent ainsi à abattre non du vrai gibier, car ils n'ont pas d'armes, mais du moins quelques petits rongeurs, parfois des serpents, des grenouilles et de grosses sauterelles; et tout cela leur est bon. Ils donnent à tout ce gibier le nom générique de *biçi* (viande). Cela assaisonne le manioc, qui constitue la ration quotidienne.

L'effet d'un de ces incendies, qui s'entoure du féerique décor formé de palmiers et de grands arbres enlacés de lianes, est vraiment superbe en ce moment. Le brasier est immense, et des colonnes de flammes montent au ciel avec d'infinies gerbes d'étincelles, qui retombent en pluie d'or tout autour de nous.

Heureusement le vent qui souffle violent vient du large, et le feu ne gagnera pas la rive, où notre bateau a son amarre fixée à un gros arbre, sans quoi nous aurions été obligés de fuir.

L'incendie gagne maintenant les hautes herbes qui couvrent les monticules situés derrière le rideau d'arbres, et le voilà qui court en rubans de pourpre et d'or, dessinant le contour de chaque mamelon. Mais bientôt l'impression change. Une pluie torrentielle commence et noie dans ses flots l'incendie, et, ce qui est plus grave pour nous, envahit notre petite plate-forme et nous fait passer encore une nuit blanche.

Nous ne rencontrons que peu de pirogues, encore les voit-on à peine, car elles longent la rive : une ou deux par jour au plus; ce

sont des Afourous, qui descendent chez les Batékés, souvent même jusqu'à M'Pila, vendre leur ivoire, c'est-à-dire l'échanger contre des étoffes ou des barrettes de laiton. Tous pagayent debout, divisés en deux escouades, l'une de droite, l'autre de gauche, et comprenant chacune depuis dix jusqu'à vingt hommes. Tous les hommes de l'avant pagayent à gauche; ceux de l'arrière, à droite; à l'extrémité se tient un barreur. Lorsque l'on voit une de ces pirogues en face, venant sur nous, on dirait un immense oiseau qui bat des ailes à la surface de l'eau, tant le rythme de chaque pagaie est régulièrement cadencé.

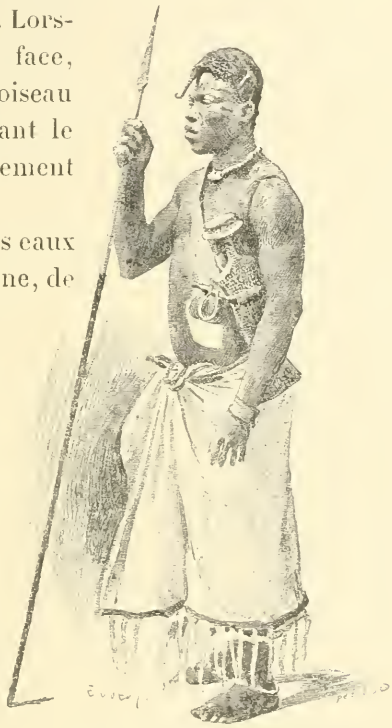


Fig. 27. — Guerrier afourou, d'après une photographie.

Le 27, vers midi, nous passons dans les eaux claires et vertes, comme celles de la Seine, de la rivière Alima. Ses flots ne se mélangent que peu à peu à ceux du Congo, et on suit longtemps la traînée qu'ils forment au milieu des eaux rouges du fleuve. En ce point, sur le Congo, les îles se multiplient sans cesse; et ce qui saisit, c'est de voir combien, d'ensemble, tout ce paysage a peu l'aspect tropical. C'est un beau spectacle cependant que celui qu'offre cette navigation au milieu des îles, sur la surface calme et unie comme une glace, de cette eau du Congo. Le matin, une légère brume s'élève au-dessus de ces eaux chaudes, et en donnant à ses contours une apparence plus floue, en la précisant moins, offre l'aspect d'un parc immense, dont les nombreux canaux formeraient les avenues, et les îles les massifs. Tel est le Bois de Boulogne dans son calme du matin, avant que les promeneurs l'aient envahi.

Mais l'illusion s'en va vite quand on s'approche de la rive, et les arbres qui s'inclinent au-dessus de l'eau et viennent mouiller leur verdure dans cette nappe rougeâtre sont d'essences bien différentes de tout ce que nous possédons chez nous.

Nous arrivons aux villages des Afourous, qui occupent toute cette partie du Congo jusqu'à l'embouchure de l'Oubangui. On donne aussi à ces indigènes le nom de Boubanguis. Nous faisons notre arrêt au village de Likouba, qui est perdu au milieu de sortes de lagunes; aussi une des principales occupations de cette population est-elle la pêche, qu'elle pratique à l'aide de grands filets.

Les Afourous constituent une race d'hommes grands, bien bâtis et solides, mais laids. Leurs yeux sont très petits et le front bas; le nez est aplati et la bouche large. Ils portent un tatouage caractéristique en bourrelet qui occupe les deux tempes; il est obtenu par des incisions successives qui forment là comme de petits carrés. Sur le front, il y a également deux ou trois lignes transversales de tatouage. Les femmes ont ces mêmes marques qui décorent également leur poitrine, en contournant les seins qui sont énormes et pendent souvent jusqu'à la ceinture. Hommes et femmes portent des pagnes, faits d'étoffe d'origine européenne, qu'ils ont teints en noir et qu'ils bordent presque toujours d'un petit liseré de bourre rouge. Toute la partie inférieure se termine en un effilochage formant des franges.

La coiffure des hommes est faite en réunissant les cheveux en des nattes qui les tirent sur les tempes, et se terminent souvent en des prolongements occupant chacun des côtés de la tête, ou d'autres fois en un seul qui prend le milieu du front. Cette coiffure demande plusieurs heures pour être obtenue avec perfection. Toute la chevelure est d'abord peignée avec grand soin, et il n'est pas rare de voir des hommes porter tous les cheveux provisoirement réunis en un vaste chignon, qui occupe le sommet de la tête.

Les cheveux des femmes ne sont pas tressés. Celles-ci s'enduisent le corps et la figure d'huile de palme et se saupoudrent, soit seulement la face, soit également le torse, de poudre de bois rouge, ce qui leur donne un aspect étrange.

Les femmes riches portent un collier, fait en laiton massif et qui a la grosseur du poignet. Un de ces colliers, que je suis arrivé à me procurer, pèse huit kilos. Ce n'est pas chose facile que de décider une femme à vendre ce riche ornement. C'est qu'en effet, une fois qu'il a été passé au cou, on le frappe jusqu'à ce qu'il soit

fermé et l'opération qu'il faut faire pour le retirer est plus pénible encore que celle de l'investiture. Plus d'une fois, des hommes m'avaient promis de vendre le collier de leurs femmes, et plus d'une fois aussi, celles-ci s'étaient refusées à s'en dessaisir, malgré l'appât du gain. Il jouit chez eux d'une valeur très réelle, et représente environ cinq cents barrettes. Là aussi, les femmes souffrent pour être belles, car ce collier les blesse et elles sont obligées souvent de mettre entre le métal et la chair des tampons de feuilles. On prévoit que si une de ces femmes qui va et vient, dans les frêles pirogues dont j'ai parlé, tombait à l'eau, il y a peu de chance qu'on l'en retirât vivante.

Fig. 28. — Type afourou, d'après un dessin.

Les chefs boubanguis groupent autour d'eux le plus grand nombre possible d'hommes achetés, lesquels leur doivent une redevance en nature. Les Boubanguis sont essentiellement commerçants : aussi chaque chef envoie-t-il un certain nombre de ses hommes s'installer à demeure chez des chefs du voisinage, qui usent d'ailleurs de réciprocité à leur égard. Il se fait ainsi, de part et d'autre, des échanges de marchandises. Ces hommes sont, comme on le voit, des sortes de représentants de commerce, et non pas de véritables esclaves. Mais il est une circonstance où leur dépendance apparaît d'une façon plus nette : c'est lorsque le chef, pour se rendre les dieux favorables ou quelquefois, paraît-il, par pure ostentation et pour faire montre de ses richesses, veut sacrifier un certain nombre d'hommes. Ce ne sont jamais alors ceux qui résident dans son propre village qui sont sacrifiés, mais plutôt de ces résidents envoyés au loin. Un ordre secret est donné; on se saisit des hommes, on les attache, et on les amène dans le village du chef. Ils sont alors sacrifiés : on leur tranche la tête, laquelle seule est conservée, le corps étant jeté à l'eau. Les Boubanguis ne sont, en effet, nullement anthropophages. Le plus grand nombre, paraît-il, de ceux qui sont destinés à être sacrifiés arrive à s'é-

Fig. 29. — Couteau d'exécution des Afourous, d'après nature.

chapper, et comme le fait a lieu indépendamment de la volonté du chef, le sacrifice est considéré comme ayant été fait; au lendemain de la cérémonie, les hommes peuvent revenir, ils ne seront plus inquiétés.

Les têtes sont conservées, et, les jours de grandes fêtes, toutes sont alignées autour de la case du chef, en conservant entre elles la distance d'environ un pied. Ces têtes sont un signe de la richesse des ascendants dont la famille se glorifie.

Les Boubanguis croient à une vie future; aussi le plus souvent ont-ils un certain mépris de la mort. Dans leur esprit, ils pensent revenir plus tard sur terre avec un sort meilleur. Ils disent qu'ils seront chefs ou sorciers : ils prétendent même qu'après un certain nombre de ces retours sur terre, ils deviendront blancs.

Le 29, nous arrivâmes à Bonga, à l'embouchure de la rivière Sanga, où est établie une factorerie de la maison Daumas et Cie. Le bateau de cette maison, *la France,* était au mouillage. La canonnière *le N'Djoué* arriva à peu près en même temps que nous, venant de Bangui, où elle avait conduit, on s'en souvient, MM. Brunache et Bobichon, ainsi qu'une partie de mes tirailleurs, et les Pahouins que l'administration avait mis à ma disposition, et qu'elle avait pris son à passage à Lyranga. Le capitaine de la canonnière me remit une lettre de M. Brunache, dans laquelle celui-ci se plaignait amèrement du manque d'urbanité qu'il avait dû supporter de la part de ce capitaine. Le soir, à un dîner qui réunit tous les blancs présents à Bonga, où jamais encore on n'avait vu tant d'Européens assemblés, nous étions neuf, je ne manquai pas de faire ressortir tout l'agrément qu'il y avait à voyager avec un capitaine aussi aimable que l'était M. Pouplier, et cela alors surtout qu'on était

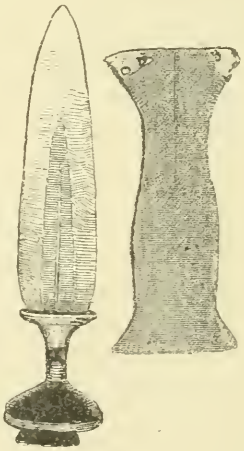


Fig. 30. — Couteau des Afourous et sa gaine, d'après nature.

obligé de vivre en commun sur un espace si restreint, et que l'on a déjà à supporter tant de misère de toutes sortes.

La factorerie de Bonga était tenue par M. E. Chaussé. Cet agent de la maison Daumas et Cie avait été désigné primitivement pour faire partie de ma mission. Il était retenu par le fait que le personnel manquait, mais il espérait qu'on viendrait bientôt le remplacer, car il avait l'ardent désir, me disait-il, de nous suivre.

Fig. 31. — Village afourou, près de Lyranga, d'après une photographie.

Tout ce que je savais de M. E. Chaussé et les qualités qui se devinaient en lui de prime abord, me donnaient le même désir de le voir se joindre à nous. Le soir, nous prîmes toutes nos dispositions de départ et nous couchâmes à bord, devant partir le lendemain matin de bonne heure. Les rideaux de l'arrière étaient baissés. Soudain, je suis réveillé par des cris et, lorsque je me dégage de dessous le moustiquaire, je suis suffoqué par une fumée âcre qui m'aveugle, me saisit à la gorge et me fait bientôt perdre tout sentiment. Le feu est à bord. On s'est porté à notre secours et, nous donnant la main, on nous dirige vers les rideaux relevés. Nous pouvons respirer enfin. Le bois sec, entassé dans

les soutes, s'était échauffé par contact avec les chaudières et avait pris feu. Vite nous nous mettons tous à jeter de l'eau; le danger est grand, car les soutes à bois confinent à celles des bagages placées à l'avant, dans lesquelles sont mes colis et quelques tonnelets de poudre. Heureusement, on se rend rapidement maître du feu et tout danger est bientôt conjuré, mais tous nos bagages sont inondés. La cale du bateau a été si vivement échauffée qu'extérieurement toute la peinture est brûlée. Il s'en est fallu de bien peu que la poudre ne s'enflammât et ne fît sauter tout l'avant.

Le lendemain, de bonne heure, nous pouvons repartir néanmoins. Nous remontons la Sanga sur la distance de sept kilomètres, puis nous nous engageons dans le canal de Likouandji, qui relie la Sanga au Congo.

Après cinq heures de navigation, nous voilà sur les bords du Congo, près des grands villages afourous, installés sur notre rive, auxquels on donne le nom de Likoulela. Ce sont les mêmes cases et les mêmes populations que celles dont j'ai eu l'occasion de parler et qui occupent les villages de Likouba.

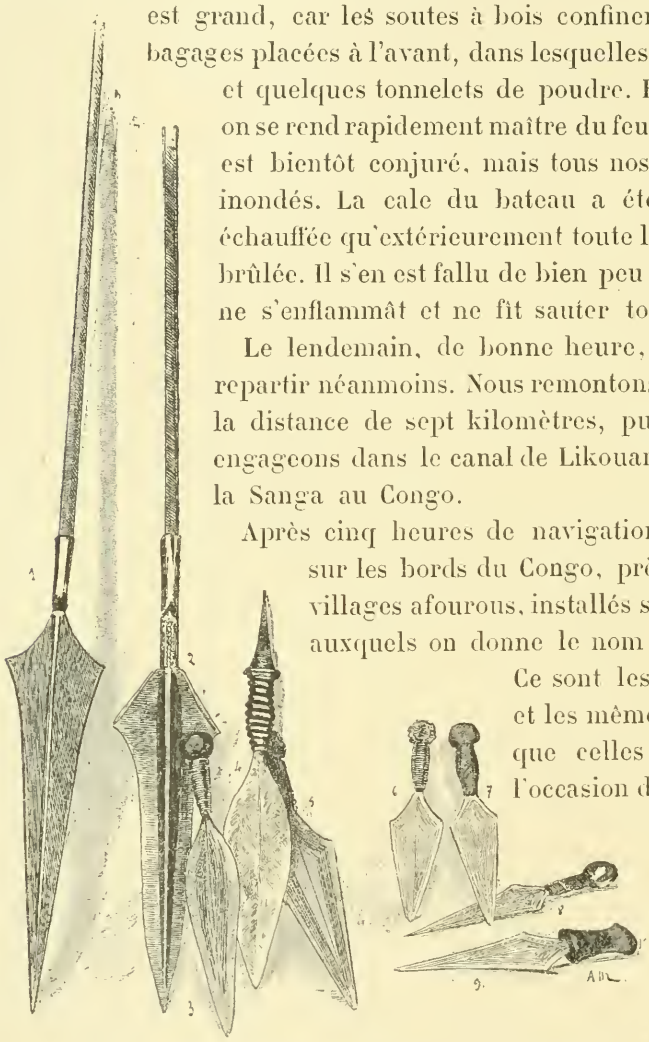


Fig. 32. — Sagaies et couteaux de la Sanga, d'après nature.

Le lendemain nous reprenons notre route pour Lyranga, où nous ne pouvons espérer, cependant, arriver le soir même.

Le fleuve s'est élargi encore, et l'espace s'ouvre devant nous à l'infini. Soudain le ciel qui était calme se rembrunit et là-bas, au Nord-Ouest, tout est noir. Les îles apparaissent au loin enve-

loppées d'un grand voile indigo, et de gros nuages roulent rapides, amoncelés les uns sur les autres. Il faisait, dès le matin, une température anormalement chaude, mais tout à coup un vent violent, frais, presque froid, s'élève, et la surface de l'eau, calme jusque-là, se couvre de véritables flots, qui nous feraient, pour un peu, croire que nous sommes en mer. Les nuages noirs se déchirent et le ciel s'illumine de longs éclairs, qui brisent leur masse. Le tonnerre gronde de toutes parts et la pluie s'abat, tombant à torrents. Des gouttes énormes trouent les flots jaunes du Congo; le vent souffle tellement fort, qu'il faut relever les rideaux qui nous abritent, et notre petite plate-forme d'arrière, à peine surélevée de $0^{m},60$ au-dessus de l'eau, est maintenant balayée par les flots.

Mais le capitaine a bien manœuvré; vite il s'est dirigé vers les îles, et celles-ci nous offrent leur abri; le vent s'est calmé et nous assistons en spectateurs à cette superbe tornade, qui fait s'effondrer les arbres autour de nous et qui, en un instant, a fait de ce lac si tranquille une mer démontée. Un peu plus tard, tout étant rentré dans l'ordre, nous reprenons notre route vers Lyranga, où nous arriverons le lendemain matin.

CHAPITRE VIII

Arrivée à Lyranga. — Le poste. — Dans l'Oubangui. — Avaries successives. — En détresse. — Les Balloïs. — Modzaka. — Le poste abandonné. — Populations bonjos. — Mœurs, pêche.

Lorsque, dans la matinée du 1er septembre, nous nous trouvâmes en vue du poste de Lyranga, au lieu d'aller aborder la rive où celui-ci est établi, nous allâmes prendre notre mouillage contre une petite île, située à quelques centaines de mètres de la terre ferme. C'est que de grandes roches qui émergent, noires et sombres, tout autour du sol, risquent d'endommager notre bateau, et la pointe avancée de terre sur laquelle est établi ce poste est exposée aux vents de l'Ouest et du Nord, lesquels amènent les fortes tornades. Dans le mouillage choisi, nous sommes à l'abri des tempêtes. A peine avons-nous jeté la corde d'amarre que nous voyons se diriger vers nous un petit canot en toile, dans lequel est M. Manas, chef de poste, qui vient nous souhaiter la bienvenue. Il a amené avec lui une grande pirogue, pour nous permettre de transporter à terre les colis les plus indispensables.

« Notre machine a besoin de réparations. Nous resterons donc, me dit le capitaine, tout au moins un jour ou deux avant d'aborder l'Oubangui. »

Les réparations qu'il fallait faire à notre bateau étaient plus importantes que l'on ne pensait, et je restai une semaine entière à Lyranga, me mettant en contact avec la population et la nature entière, interrogeant les uns et les autres, récoltant le plus grand nombre possible de documents de tout genre, qui me permettront de montrer plus tard quelles sont les plantes utiles et les produits que l'on en pourrait retirer.

A peine partis, nous devons renoncer à la marche. La machine est mal réparée; les pompes ne fonctionnent pas et l'alimentation des chaudières ne s'opère plus. Le capitaine vient nous dire de rester à l'arrière, car la chaudière, n'ayant plus d'eau, peut sauter. Vite on met bas les feux, et nous revenons à la dérive jusqu'au mouillage que nous avions abandonné. On va procéder à de nouvelles réparations. Le 8, dès le matin, après avoir pris encore congé de M. Manas, cette fois pour tout à fait, je l'espère du moins, nous partons. La marche s'effectue sans incidents, et, deux heures après avoir quitté le poste, nous rentrons en plein Oubangui. Un moment après, nous voilà dans l'hémisphère nord. Nous avons de nouveau franchi la ligne équatoriale.

Les grands villages afourous, où nous nous arrêtons à la fin de la journée, et qui occupent ici la rive gauche, se poursuivent identiques à ceux que j'ai vus plus bas. Ces villages étaient, il y a peu de temps encore, paraît-il, extrêmement populeux et, par suite, très prospères. Les Afourous, remontant maintenant l'Oubangui, se sont mis en relations plus constantes avec les indigènes de la région plus haute, les Bonjos. C'est qu'en effet, comme j'ai eu l'occasion de le dire, les Afourous sont avant tout commerçants, et ils ont compris tout l'intérêt qu'il pourrait y avoir pour eux d'aller visiter des populations sédentaires, étroitement cantonnées chez elles, comme sont celles des Bonjos. Il y avait avec celles-ci commerce d'ivoire à faire, afin de revendre cette matière précieuse aux Batékés de M'Pila, qui viendraient à leur tour l'offrir à nos factoreries. Mais les Bonjos sont anthropophages et la marchandise qu'ils réclament principalement, ce sont des esclaves, lesquels au moment venu seront exécutés et consommés. Les Afourous ont donc dû transporter chez eux la seule marchandise qui ait une grande valeur, et qui rentre comme base de transaction obligée dans les achats d'ivoire, et attirés par l'appât du gain, ils ont peu à peu dépeuplé leurs propres villages. De tous côtés, s'étendent de grands champs de culture, maintenant abandonnés, où les herbes ont envahi les derniers carrés de manioc. Les Bonjos trafiquent une pointe d'ivoire moyenne, pesant de 25 à 40 kilos, contre un esclave et différentes autres marchandises. L'esclave est coté 300 barrettes.

Les étoffes, les barrettes en laiton complètent la somme de 400 à 500 barrettes que peut valoir la pointe. En général, on ne vend que les hommes, car les femmes, étant, paraît-il, d'une valeur supérieure, ne sont pas sacrifiées à la consommation.

Cette première journée de bonne marche avait laissé espérer que les réparations avaient été bien faites par le mécanicien et que nous pourrions continuer notre route régulièrement : vain espoir! Le lendemain, une heure après être repartis, il faut stopper, mettre bas les feux et visiter l'hélice de bâbord, qui, paraît-il, a été mal posée, et ce n'est pas chose simple, mais nous finissons par trouver un gros arbre qui penche son tronc au-dessus de l'eau. On attache un cordage dans ses branches, après l'avoir fait passer au-dessous du bateau; à l'aide d'une moufle, on finit par le soulever suffisamment pour mettre les hélices hors de l'eau. Et la journée est ainsi perdue. Le lendemain matin, nous repartons, mais cette fois encore la machine marche mal. Une des pompes d'alimentation ne fonctionne pas, et nous risquons de sauter, dit le capitaine. On met bas les feux d'une chaudière. L'autre machine se conduit à peu près bien, mais elle est insuffisante pour vaincre le courant. Il faut renoncer à marcher avec une seule hélice. A la dérive, nous revenons donc en arrière chercher la terre ferme, et les réparations recommencent; elles vont se prolonger presque toute la journée du lendemain.

J'utilise mon temps à courir la forêt, où je fais une chasse fructueuse. Les singes sont abondants dans cette région, et les pintades, qui jusque-là ne se rencontraient qu'à l'état presque d'exception, deviennent communes dans les plantations qui avoisinent les villages.

Le 12, nous repartons, mais nous avançons lentement, car la crue s'accentue chaque jour; les eaux montent d'une façon sensible. Le courant a arraché aux rives de grands lambeaux de terre, qui flottent, tout couverts d'herbes, parfois de buissons, se tenant tout debout sur l'eau et sur lesquels, bien souvent, quelques oiseaux restent perchés; ce sont de véritables îles flottantes. Cette crue est pour nous la cause de difficultés nouvelles, car non seulement le courant est plus violent, mais encore avons-nous toutes les peines

du monde à trouver un mouillage où il soit possible de mettre le pied sur la terre sèche et de faire commodément notre bois. Tout banc de sable a disparu et la chasse elle-même, sur laquelle il faut compter, car nos provisions baissent, devient plus difficile et plus aléatoire. De petites pirogues d'Afourous passent près du bord, s'en allant visiter les nasses ou récolter les calebasses de vin de palme. Nous les appelons : *Iaka! iaka!* (Viens, viens!), mais peu confiants

Fig. 33. — Il se redresse furieux et vient à moi...

ils passent, répondant qu'ils n'ont ni massanga ni *biçi* (poissons). Ces noirs ne comprennent pas le signe que nous faisons ordinairement du doigt pour faire venir quelqu'un. Pour les appeler, il faut diriger la paume de la main du côté du sol et ouvrir, puis fermer les doigts. De même, leur façon de compter sur les doigts est différente de la nôtre : le pouce ne compte pas; 1, s'indique avec l'index; 2, l'index et le médius, etc., 5 le poing fermé, 6 le poing fermé d'une main et l'index de l'autre ; ils comptent ainsi jusqu'à 10 ; puis une fois, deux fois, trois fois 10, etc.

Dans la soirée, dès que nous eûmes trouvé un mouillage, je partis en chasse accompagné d'Amat. Bientôt nous entendîmes non loin de nous une bande de singes : avançant doucement, j'arrivai jusqu'au pied des arbres où ils se trouvaient. C'étaient de très gros singes gris; il y en avait une bande énorme. J'en vise un et le blesse, il tombe; aussitôt il se redresse furieux, vient à moi, me déchire mon pantalon et saisit mon fusil; je dus l'achever d'un second coup. Pendant ce temps, toute la bande réunie sur les grosses branches poussait des aboiements furieux sans songer à fuir, ce qui lui valut de laisser trois nouvelles victimes entre nos mains. Nous revînmes au bateau, ayant toute notre charge de ces quatre grosses bêtes, dont la viande constitue la ration de mes hommes. Au début, mes Sénégalais avaient quelque répugnance à manger du singe, mais il fallut bien s'y accoutumer et plus tard, ils étaient heureux quand nous parvenions à nous en procurer. Nous en mangions nous-mêmes, mais c'est un rôti peu succulent et répandant souvent un fumet assez désagréable.

Le lendemain, nous repartons, mais la machine fonctionne mal, et tout ce que nous pouvons faire, c'est d'atteindre les grands villages de Yumba, qui se trouvent en face de la rivière Bomali. Nous trouvons à y faire d'abondantes provisions. On nous apporte des quantités de bananes, et cela à un prix étonnant de bon marché. De gros régimes pesant de 10 à 15 kilos sont payés de deux à cinq barrettes. Il y a aussi des patates, mais le manioc est rare. Pas de chèvres, et quelques poules seulement.

Le mécanicien a encore travaillé à la machine, et il espère que cela va marcher maintenant. Nous repartons donc de bonne heure, mais nous avançons avec peine. Les pistons sont mal joints, un des cylindres est forcé, les chaudières perdent; nous n'avançons pas! Et le mécanicien vient déclarer au capitaine qu'il lui est impossible de remettre les deux machines en état; que tout ce qu'il peut faire, c'est d'utiliser les pièces pour essayer de faire fonctionner convenablement l'une des deux. Mais le capitaine dit qu'il ne peut gouverner avec une aussi faible vitesse et qu'il risquerait, insuffisamment maître de ses mouvements, d'aller nous faire échouer sur quelque écueil.

Alors que devenir?

Lorsque nous étions à Bonga, le bateau *la France* se trouvait au mouillage. M. Chaussé, frère du gérant de la factorerie, qui commandait ce bateau, m'avait dit qu'après avoir visité une station du Congo, il remonterait l'Oubangui; et comme son bateau marchait bien, il espérait, malgré le détour qu'il avait à faire, être en même temps que nous à Bangui. Peut-être ce bateau pourrait-il nous rejoindre. Mais, réflexion faite, il n'y avait pas d'espoir à conserver de ce côté, car il avait dû partir, le premier du mois, de Lyranga et nous étions au 14, il devait donc être passé. La rivière est tellement large, les îles si nombreuses et si grandes, qu'il est plus facile de s'éviter que de se rencontrer.

Le capitaine Pouplier me propose de former un convoi de pirogues, que nous arriverions peut-être à réquisitionner auprès des indigènes, mais il me prévient qu'il faudra plus d'un mois pour remonter jusqu'à Bangui, que les pirogues que nous trouverons en cet endroit sont petites et que nous devrons abandonner une partie de nos marchandises, et il ne peut garantir que celles que nous emporterons avec nous ne seront point avariées. Dans ces conditions, il m'est bien difficile d'accepter sa proposition. J'insiste pour qu'on essaye de réparer une machine au moins afin de pouvoir gagner à petites journées Modzaka, où il y avait un poste français il y a peu de temps encore; de là, paraît-il, on voit l'Oubangui dans toute sa largeur. Nous nous installerons en ce point et peut-être aurons-nous la bonne chance d'être rejoints par un bateau ou, si nous y déposons les marchandises, je partirai seul en pirogue pour Bangui, d'où je les renverrai prendre.

J'étais véritablement désolé. J'avais dit à mes agents de se trouver tous le 15 septembre à Bangui; j'espérais y être et repartir dès le 1er octobre vers El Kouti. Ce sera bien beau maintenant si je puis partir le 1er novembre. Que de temps perdu!

On répare encore; nous essayons de repartir, mais après nous être échoués sur un banc de sable, car nous ne pouvons pas gouverner, nous nous en allons gagner la rive gauche, où se trouve le grand village de Moubendilou, où nous procéderons à de sérieuses réparations. Pas un indigène ne vient au-devant de nous,

contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire. J'envoie mes hommes sous bois, ils appellent. Peu à peu, les hommes seuls arrivent, mais timidement et armés tous de trois ou quatre sagaies. Nous les rassurons, et bientôt le chef lui-même vient m'apporter des noix de kola, des régimes de bananes, du tabac, des poules. Il fait des protestations d'amitié et veut faire avec moi l'échange du sang. Les indigènes viennent à nous, rassurés, et consentent à vendre des provisions pour nos hommes. Ils donnent des poignées de mains et secouent longtemps la main à la façon de nos paysans; après quoi, chacun des deux individus qui se sont dit ainsi bonjour frappe fortement dans ses deux mains; ne pas faire ce geste est une grande impolitesse.

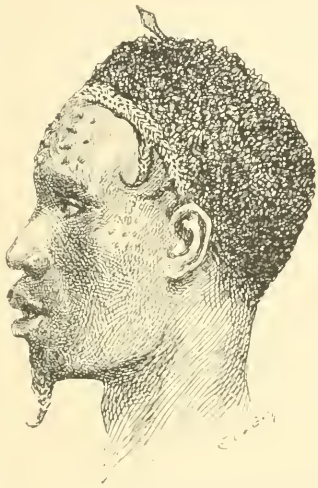


Fig. 34. — Le chef du village balloi de Moubendilou, d'après un dessin.

Bientôt le capitaine déclare que tous nos efforts deviennent inutiles, car nous n'avançons pas, et qu'il nous faut renoncer à marcher dans ces conditions. Suivant lui, il ne nous reste que deux solutions à prendre : aller nous poster à un endroit de l'Oubangui, d'où l'on puisse en même temps apercevoir les deux rives et où nous attendrons la venue du bateau *la France*. Mais rien ne nous garantissait que ce bateau n'était déjà dans le haut, puisqu'en maint endroit les îles sont si nombreuses et s'entre-croisent tellement qu'il devient impossible de se rencontrer sur la large rivière. L'autre solution consistait à aller atteindre le village de Dimésé qui était proche, et de tâcher d'obtenir des pirogues; mais, m'assurait-on, il était fort peu probable que les indigènes voulussent s'en dessaisir à quelque prix que ce fût. Dans ces conditions, il ne nous restait d'autre chose à faire que de nous en emparer de force.

Il m'était absolument impossible d'accepter cette dernière solution, car il ne pouvait me convenir d'aller faire la guerre à des indigènes qui ne nous avaient rien fait. J'insistai donc pour qu'une fois encore on essayât de faire des réparations; mais l'on m'objecta

qu'il restait bien à bord des tubes de rechange, mais qu'il n'y avait pas de mandrins indispensables à leur placement, le mécanicien ayant omis de s'en munir. Malgré tout, après avoir jeté l'amarre près de la terre ferme, au voisinage des villages dont je viens de parler, nous nous mîmes à faire des réparations. Chacun mit la main à la besogne et, au bout de deux jours, au prix d'efforts très réels, nous eûmes la grande satisfaction de remettre la machine en état. Nous conduirait-elle jusqu'au bout, nous ne le savions pas, car des avaries d'un autre genre pouvaient survenir, mais du moins nous pouvions essayer de marcher.

Notre marche s'effectue, sinon dans des conditions normales, du moins suffisamment bien pour que nous puissions espérer atteindre Bangui dans une semaine environ. C'est long encore, mais qu'importe; maintenant que nous avons l'espoir d'arriver, nous prenons notre mal en patience.

Le 28, nous avions atteint un de ces villages du nom de Mondoungo, lorsque soudain notre oreille fut frappée par un bruit insolite. Il n'y a pas de doute, c'est un vapeur; nous donnons un coup de sifflet, un autre sifflet nous répond et bientôt nous voyons *la France* s'avancer. Désormais nous sommes sauvés. Le capitaine nous explique qu'il n'a pu quitter Bonga pour l'Oubangui qu'avec un retard considérable, car le bateau avait dû porter secours à un des agents de sa maison, qui commandait une factorerie à Loulounga (État indépendant), et qui, s'étant rendu dans un village du voisinage, avait été attaqué et blessé de deux coups de sagaie. Très complaisamment, M. Chaussé met ses vivres à ma disposition et me propose de les partager avec nous, car depuis que nous sommes sur le territoire bonjo, il nous est bien difficile de nous procurer autre chose que du manioc et des bananes. M. Chaussé m'offre de m'emmener à Bangui, mais il y a bien peu de place à son bord et je devrais partir seul. Maintenant que notre bateau marche à nouveau, je juge préférable de ne pas l'abandonner et d'essayer de continuer jusqu'à Bangui. Je demande donc simplement à M. Chaussé de se charger d'une lettre avisant les membres de ma mission de ma prochaine arrivée, et leur disant que si, d'ici à huit jours, je ne suis pas à Bangui, ils aient à m'envoyer des pirogues

qui effectueront le transport de mes marchandises jusqu'au poste.

Les indigènes sont très émus de voir deux bateaux amarrés près de leur rive. Jamais ils n'avaient vu un tel déploiement de force et le nombre des blancs, nous sommes sept en tout, leur donne une réelle inquiétude. Pour rassurer le chef, je consens pour une fois à subir l'opération de l'échange du sang, que dans chaque village on voulait nous faire pratiquer, mais à laquelle je me refusais généralement, car elle n'offre aucun avantage sérieux. Cet échange du sang est une sorte de traité d'amitié passé entre les deux parties contractantes, mais ces traités que rien ne sanctionne n'ont qu'une valeur bien minime, souvent nulle, car les chefs de cette région sont tout disposés à la moindre occasion à n'en tenir aucun compte. D'ailleurs, ne sommes-nous pas ici, et jusqu'à Bangui, sur le territoire français, en vertu de conventions passées en due forme en Europe, ce qui vaut mieux que tous les bons ou mauvais vouloirs de tous ces petits chefs sans importance?

Après nous être installés face à face, assis par terre, nous nous pratiquons chacun, le chef et moi, de petites incisions transversales sur l'avant-bras droit. Puis, lorsque le sang est apparu, nous nous frottons les bras l'un contre l'autre en répétant les mots *déko déko*, ce qui veut dire ami. Après quoi, le féticheur nous met sur nos blessures des cendres de feuilles de bananier et la cérémonie se termine par des libations de vin de palme. On apporte un hanap fait d'une grande corne d'antilope (*tragelaphus gratus*), polie et décorée d'anneaux de fer et de cuivre. On le remplit de vin de palme et il faut le vider.

CHAPITRE IX

Bangui. — Les Bouzérous. — La Kémo.

Être pressé d'arriver au but et voir le temps s'écouler en d'inutiles lenteurs est un tourment de tous les instants, dont tous ceux qui l'ont éprouvé reconnaîtront la cruauté. Lorsque le résultat à obtenir est aussi important que celui que je poursuivais, lorsque je savais que chaque journée perdue donnait le temps aux assassins de Crampel de fuir plus loin, ou de s'organiser mieux, et qu'il me deviendrait impossible peut-être d'obtenir le succès à cause des retards multipliés qui se présentaient devant moi, ce tourment prenait une acuité telle que ma santé en était ébranlée: j'éprouvais de violents accès de fièvre.

Enfin, le dimanche 4 octobre, après une traversée de quarante-sept jours, le brave capitaine Pouplier, qui, lui du moins, avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour me faire arriver, m'annonça que, dans quelques heures, nous serions à Bangui. J'allais être à terre, et si la promptitude de mon départ pour le Nord ne dépendait que de moi seul, assurément je ne serais pas longtemps avant de reprendre la vie active.

Le sifflet de la machine annonce notre venue et dès qu'au tournant de la rive boisée j'aperçois le poste de Bangui, je vois sur la berge tous les blancs assemblés, se détachant sur la masse sombre de mes tirailleurs noirs.

Ce fut avec une joie sincère que je sautai à terre, mais je fus désappointé de ne trouver là ni M. Brunache, ni M. Briquez. Le recrutement des pirogues pour la reconnaissance des rivières Ombella et Kémo avait présenté les plus grandes difficultés. M. Brunache était arrivé le 17 août à Bangui; or, ce n'est que le 9 septembre, qu'enfin avec quatre pirogues venues du haut, il put partir

chez les Banziris et envoyer huit autres pirogues pour aller prendre, au poste de la colonie, M. Briquez et le personnel noir, ainsi

Fig. 35. — Pirogue bouzéroue, d'après une photographie.

que les marchandises qui devaient leur faciliter le parcours des rivières. J'étais donc une fois encore arrêté, et il me fallait attendre, pour arriver à réunir tout mon personnel et partir ensemble.

Le poste de Bangui, s'il est établi dans un emplacement peu favorable, tant au point de vue sanitaire que sous le rapport du terrain qui ne se prête pas aux cultures, auxquelles il semble que l'on attache trop peu d'importance peut-être, malgré l'intérêt capital qu'elles présenteraient si elles étaient bien conduites, est placé dans une situation exceptionnellement pittoresque.

De toutes les espèces zoologiques, celle appartenant au genre homme présente certainement le moins d'intérêt. Abâtardis, sans caractère propre, je ne puis mieux définir ces hommes qu'en disant que ce sont des Bonjos dégénérés, dont ils n'auraient conservé que la laideur, que les défectuosités, sans les compenser même par la

Fig. 36. — Coiffures des jeunes Bouzérous, d'après un dessin.

force et l'aspect viril. Depuis le Loango, je n'avais rencontré de race aussi avilie.

Cette population de Bouzérous ou Bouzrous est chétive, sale et laide. Les hommes comme les femmes sont à peine vêtus. Ces dernières ne portent plus ces pagnes élégants des femmes bonjos, lesquels, faits de longues franges multicolores, leur donnent cet aspect de ballerines dont j'ai parlé. Ce ne sont plus que deux petites touffes de filasses, suspendues l'une devant, l'autre derrière, au moyen d'une cordelette quelconque, et laissant les flancs et les cuisses à découvert. Elles sont généralement maigres, chétives, vieilles de bonne heure et flétries dès le jeune âge. Aux femmes bonjos elles n'ont pris que ce que celles-ci avaient de plus laid : la détestable habitude de s'arracher les incisives supérieures et de s'épiler complètement les paupières. Est-il utile d'ajouter qu'elles sont franchement laides? — C'est une déduction que chacun aura faite,

surtout quand j'aurai dit encore que, le plus souvent, leur tête est rasée presque totalement, en ne réservant que quelques dessins en forme de croissant sur les côtés ou un petit carré sur la partie postérieure.

Les hommes sont petits, assez chétifs; comme les femmes, ils s'épilent les paupières et s'arrachent les incisives supérieures. Les jeunes gens se rasent la tête en y réservant des dessins divers. Plus tard, la chevelure est conservée courte. J'ai remarqué bon nombre d'individus portant une moustache longue de plusieurs centimètres. Leur figure est exempte de tatouages. Les ornements consistent surtout en colliers de perles de cuivre de forme allongée, que l'on trouve plus bas. Souvent aussi, ce sont des dents de chiens, de singes, de buffles et plus rarement des dents humaines. Cependant, les Bouzérous sont anthropophages, nul doute ne peut exister à cet égard. Les crânes qui ornent leurs cases sortent de la marmite et, d'ailleurs, il n'est pas besoin d'insister beaucoup pour leur faire avouer leur goût pour la chair humaine.

Tout le monde a encore présente à la mémoire la fin tragique de l'infortuné chef de poste Musy qui, s'étant imprudemment aventuré avec une escorte insuffisante, fut tué et mangé dans le village de Salanga, peu éloigné du poste de Bangui.

Les renseignements que j'obtins sur le compte de la rivière Kémo devaient me déterminer plus tard à accepter ce cours d'eau pour m'avancer vers le Nord, malgré l'obliquité de son cours dont la direction générale était Nord-Nord-Est; mais du moins étant plus large et plus profonde que l'Ombella, ayant, sur ses rives une population dense, je devais trouver là le moyen de nourrir toute ma colonne pendant un temps prolongé et obtenir même des vivres pour m'avancer plus avant lorsque je serais forcé d'abandonner la voie d'eau pour prendre une ligne de terre.

Fixé désormais sur le chemin à suivre plus tard, je hâtai le plus possible les préparatifs de départ. Il me tardait de prendre la voie suivie par Crampel et d'obtenir sur son compte des renseignements précis.

Mes forces étaient faibles et il pouvait se faire que je rencontrasse des ennemis nombreux et armés, peut-être même de fusils à répé-

tition ayant appartenu à la mission. Je ne me le dissimulai pas; c'était là tenter une aventure dont ne nous pouvions sortir victorieux que si le sort nous favorisait. Cependant d'hésitation je n'en pouvais avoir. J'étais parti de France avec le programme d'aller secourir Crampel. Son personnel était massacré, disait-on. Il me fallait en acquérir la certitude et, s'il était possible, chercher à en rapporter des preuves matérielles; à ce compte seulement, j'étais en droit de considérer ma tâche comme terminée. Mais si tout me poussait à marcher de l'avant, je ne devais pas oublier qu'à tout prix il me fallait le succès et si, par mon imprudence, je subissais un échec, je devais en supporter la lourde responsabilité. Une nouvelle défaite atteindrait gravement en France l'idée qui présidait à ces explorations. Peut-être alors se lasserait-on; peut-être, comme on a eu le tort de le faire après le massacre de la mission Flatters, si j'échouais, l'opinion publique réclamerait-elle impérieusement la fin de toutes ces explorations.

Préoccupé des conséquences graves que pouvait amener l'insuccès, je souhaitais ardemment d'avoir une réponse à la dépêche que j'avais envoyée de Brazzaville à M. le sous-secrétaire d'État aux colonies. J'eus la joie de voir arriver un vapeur belge avant mon départ de Bangui; il m'apportait un courrier, contenant une lettre de M. de Brazza, dont voici le texte :

« Loango, 11 août 1891.

Le Commissaire général du Gouvernement à Monsieur Jean Dybowski, chef de mission.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que, conformément à votre demande, j'ai expédié, à la date du 4 août, votre télégramme, ainsi conçu, au Ministère : « Désastre Crampel certain, vais continuer sauf instructions contraires ».

« A ce télégramme j'ai ajouté que je demandais la réponse pour le 6 août au plus tard.

« Or, lorsque, le 7, j'ai quitté Libreville, aucune réponse n'était

arrivée, et, dans l'intervalle, j'ai reçu une réponse à des télégrammes ordinaires de service, du département.

« Vous allez donc continuer la marche de M. Crampel. Je vous envoie mes souhaits de succès.

« Je regrette que l'annonce des pertes subies par M. Fourneau et la nouvelle du désastre de M. Crampel soient venues augmenter encore les difficultés que je vous avais signalées, à votre passage à Libreville, au sujet des moyens de transport au delà de Bangui.

« Recevez, etc.

« P. S. de Brazza. »

Je pouvais donc désormais marcher en avant, comme j'en avais le vif désir, et cela sans qu'on puisse plus tard me blâmer de m'être ainsi lancé dans une aventure, dont les conséquences étaient hasardeuses et le succès problématique, puisque j'obtenais, par le silence que l'on gardait, une sorte d'approbation tacite, bien faite pour m'enlever toute hésitation.

Le vapeur *l'Alima*, qui avait conduit la mission Crampel jusqu'au village de Bembé au coude nord de l'Oubangui et que j'aurais désiré garder, n'avait pu être mis à ma disposition par l'administration, lors de son voyage à Bangui. Le capitaine avait reçu l'ordre formel de ne pas dépasser le poste et d'avoir à revenir immédiatement à Brazzaville.

Je dus donc envoyer un des membres de ma mission recruter des pirogues au-dessus des rapides, chez les Banziris. Tout une petite flottille fut bientôt à ma disposition et le 25 octobre, de grand matin, après avoir fait procéder au chargement, nous partîmes enfin. Chaque pirogue ne portait, en plus des pagayeurs banziris, que dix de mes hommes et quelques charges.

CHAPITRE X

Départ de Bangui. — La marche en pirogues. — Les villages bouzérous. — Les rapides de Belly et de Mokouangay. — Le poste des Ouaddas. — Population ouadda. — Les Banziris.

On ne peut embarquer devant le poste, car en amont, à une centaine de mètres, se trouve le premier rapide formé par cette sorte de seuil rocheux par-dessus lequel les eaux se déversent. Les pagayeurs banziris, qui sont venus jusqu'au poste pour y camper, attendant notre départ, vont faire repasser les brisants à leurs pirogues. Une liane longue et forte est amarrée en avant, et tous unissent leurs efforts pour forcer la passe difficile. Une à une, les embarcations sont poussées jusque dans le torrent, puis toute cette foule, d'une cinquantaine de pagayeurs, se jetant à l'eau et saisissant la liane, moitié nageant, moitié s'arc-boutant aux pointes des roches qui font mugir les eaux écumantes, finit par forcer le passage. La pirogue est pleine d'eau, et faite d'un bois pesant, elle coulerait, si, rapidement l'eau n'était rejetée au dehors. L'opération renouvelée amène bientôt toutes les pirogues le long de la rive de cette sorte de grand lac aux eaux calmes que l'on a appelé la baie des Crocodiles. Les colis ont été transportés par terre jusque sur le rivage. Des hommes partis sous bois ont été couper des brassées de rondins, que l'on dispose sur le fond des piroques pour éviter que nos colis ne viennent à se mouiller, si par accident l'eau embarque encore. Dans chaque pirogue, on place 30 à 40 charges au milieu, et, entre tout cet amoncellement, on réserve une petite place, où, sur une caisse, le plus bas possible, pour ne pas donner de bailant à la pirogue, un Européen va s'installer. Un seul par pirogue, c'est tout ce qu'il en peut tenir avec quelques-uns de nos noirs.

Tout est prêt, et soudain tous ensemble, abattant les perches dans l'eau, ébranlent les frêles esquifs, qui se mettent en route.

C'est un spectacle saisissant que celui de voir toutes ces pirogues chargées d'indigènes, pagayant d'un mouvement rapide et cadencé sur cette rivière immense, bordée de montagnes aux flancs noirs, tout couverts qu'ils sont des arbres de la grande forêt, et par un vif contraste, se détachant sur ce paysage grandiose et d'une sauvagerie étrange, les gaies couleurs de notre pavillon, flottant au-dessus de chaque pirogue, jettent leur note claire. Ah! comme il fait bien ici encore, le cher drapeau!

Les Banziris, qui sont venus avec leurs pirogues me chercher à Bangui, et en compagnie desquels je vais vivre pendant quelque temps, constituent une race véritablement remarquable : leur aspect robuste et sain, leur physionomie ouverte, le regard franc et clair de leurs beaux yeux, séduisent dès le prime abord. Quand je les vis pour la première fois au poste que je venais de quitter, ils contrastaient si violemment avec cette détestable population locale des Bouzérous, que je me sentis tout de suite pris d'enthousiasme pour eux. Je puis dire que maintenant, les connaissant mieux, ayant eu avec eux de nombreuses et longues relations, je leur ai conservé mes sympathies du premier moment.

Habitués, dès le plus jeune âge, à l'exercice violent de la manœuvre de la pagaie et de la perche, leur corps se développe sain, vigoureux et bien musclé. Rien n'est amusant comme de voir des bambins ayant tout au plus cinq ans, assis dans une toute petite pirogue et armés d'une minuscule pagaie, s'en aller promener à l'aventure sur la grande rivière, manœuvrant de droite et de gauche, écartant les obstacles, remontant même le courant comme si c'était chose la plus simple. Et dès le jeune âge, entraîné à ces exercices sains, leur corps acquiert une souplesse et une vigueur extraordinaire. Les Banziris, presque tous au-dessus de la moyenne, ont les muscles bien accusés, saillants, sans l'exubérance athlétique des Bonjos, cependant. La taille est souple, bien prise et cambrée. Le seul reproche que l'on puisse faire à l'ensemble de ce corps est l'état un peu grêle des membres inférieurs. La raison en est peut-être dans ce que c'est un peuple exclusivement de pagayeurs qui travaillent plus des bras que des jambes.

L'harmonie de la figure est telle que, s'ils étaient blancs, cha-

cun dirait de ces adolescents : Ah! les beaux garçons! Mais l'on s'habitue vite à la couleur noire, et autant, au début, tous ceux qui apparaissent semblent uniformes, autant peu à peu on reconnaît

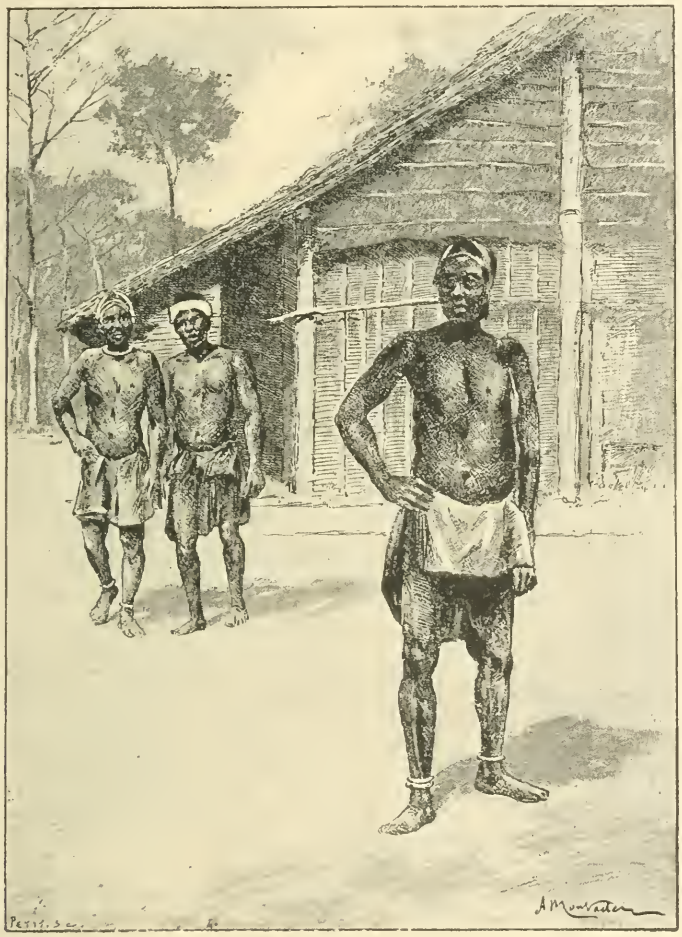


Fig. 37. — Pagayeurs banziris au poste de Bangui, d'après une photographie.

la physionomie et le caractère propre de chacun d'eux. Cette sensation est réciproque, d'ailleurs, et les noirs qui sont peu habitués à voir les blancs, les distinguent difficilement les uns des autres, à moins que ceux-ci ne présentent des caractères très saillants, qui leur permettent de les reconnaître à première vue, tels que

par exemple une taille exceptionnellement élevée ou réduite, l'absence ou la présence de la barbe, la calvitie, etc.

Les Banziris n'ont nullement ces caractères que l'on est habitué à trouver chez les nègres. Leur nez est droit et les ailes seules en sont un peu élargies. Les lèvres, moyennement épaisses, légèrement relevées aux coins, laissent, dans le rire qui les anime souvent, découvrir de belles dents qui, malheureusement chez certains individus, sont taillées en pivots, prenant l'aspect de dents de carnassiers.

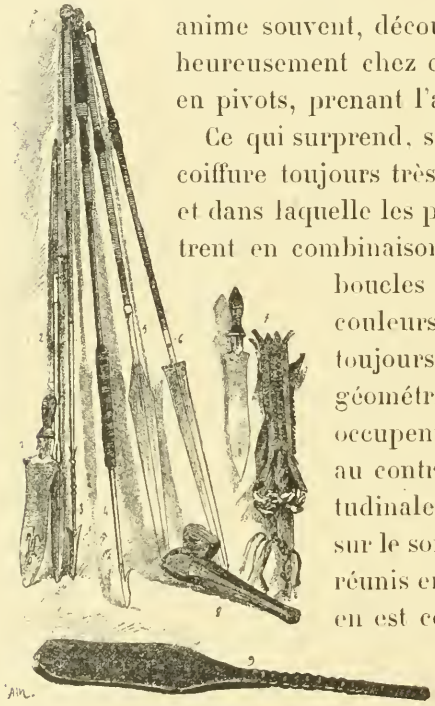


Fig. 38. — Objets banziris : 1, couteau. — 2 à 6, sagaies. — 7, couteau avec gaine. — 8, marteau-pilon en ivoire. — 6, pagaie. D'après nature.

Ce qui surprend, sans choquer cependant, c'est la coiffure toujours très compliquée qui orne leur tête, et dans laquelle les perles de couleurs diverses rentrent en combinaisons habiles. Et ce sont alors des boucles ou des plaques en damier, aux couleurs symétriquement répétées et toujours disposées avec une régularité géométrique absolue. Tantôt ces plaques occupent les deux côtés de la tête, tantôt, au contraire, ce sont des lignes longitudinales, formant des sortes de crêtes sur le sommet. Lorsque les cheveux sont réunis en boucles perlées, la tête entière en est couverte.

Cette coiffure est en même temps leur plus bel ornement et leur richesse. Aussi lorsque l'épouse, travaillant à belles journées, a terminé un de ces chefs-d'œuvre de patience, l'heureux possesseur de cet ornement, tant envié et admiré, recouvre-t-il, pour les heures de travail, ce petit édifice d'une sorte de bonnet fait d'écorce martelée, que ceux, qui sont épris de modernité, remplacent par des étoffes européennes. Il y a dans cette coiffure un véritable trésor pour un Banziri, qui, à un moment donné, le retranche pour servir à quelque achat ou au paiement d'une dette de jeu; car, ici, en quelques heures d'entraînement, les fils de famille perdent leur

fortune. J'ai pu acheter quelques-unes de ces plaques et les rapporter tout entières, avec les cheveux qui y étaient adhérents. Le jeu favori auquel se livrent les Banziris, pendant des heures, sans jamais se lasser, consiste à prendre en main un certain nombre de coquilles ou de cailloux et à les jeter en l'air, en faisant claquer les doigts. Les fragments tombent pile ou face, et l'enjeu passe à l'un ou à l'autre des joueurs. Autour de ces petits Monaco, il y a toujours galerie nombreuse, pariant pour tel ou tel partenaire.

Les perles qui ornent les cheveux constituent la principale pièce du costume; le reste n'est que l'accessoire. C'est un pagne, souvent en écorce martelée, parfois aussi en étoffe, guinée ou coton blanc, passé entre les jambes et retenu à l'aide d'une ceinture, faite de peau de buffle corroyée, et ornée de bagues de fer ou de cuivre. La mode veut que les élégants portent un pagne très grand, flottant entre les jambes et descendant parfois jusqu'au-dessous des genoux. Les avant-bras sont presque toujours ornés de bracelets; ceux-ci sont parfois en ivoire tourné, mais le plus souvent ils sont en métal, fer indigène forgé avec de petits grelots; mais le bracelet le plus caractéristique est celui qui consiste en une petite bande de fer, plate, large seulement de quelques millimètres, et s'enroulant en un nombre variable de tours, vingt ou trente parfois, pour former comme une sorte de ressort qui entoure tout l'avant-bras. Assez généralement, les Banziris portent, suspendu au côté, à l'aide d'une lanière en baudrier, un couteau, passé dans une gaine de cuir, ajourée et artistement façonnée.

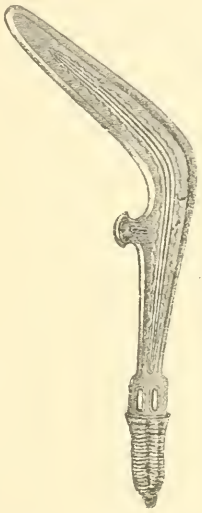


Fig. 39. — Couteau-serpe des Banziris, d'après nature.

Toujours gais, les Banziris s'abordent le matin, le sourire aux lèvres, le regard droit, la main tendue, et répétant *Biti, kama?* (Ça va bien, ami?) Entre eux, jamais de querelles. On les entend rire plaisanter, jamais se fâcher. Et lorsqu'ils se revoient après une absence, c'est une joie vive, qui se manifeste par des éclats de

voix et des serrements de mains. Ils ne s'embrassent jamais.

Très aimables et de relations faciles, ils sont d'une fierté qui leur inspire parfois des boutades qui surprennent. Ils comprennent très bien la plaisanterie et rient de bon cœur, même si elle s'exerce à leurs dépens; mais si par curiosité on vient à toucher à leur coiffure, ou à soulever leur bonnet, par exemple, ils ne se gêneront nullement pour user de réciprocité et soulever notre casque, moins pour se rendre compte de l'arrangement de nos cheveux, que pour nous montrer qu'ils peuvent bien faire ce qu'on leur fait.

Les femmes, qui accompagnent souvent d'ailleurs leurs époux dans leurs voyages nautiques, sont généralement belles. Le regard de leurs grands yeux, que bordent de longs cils retroussés, a une expression d'infinie douceur; elles sont aimables, avenantes et viennent, elles aussi, nous tendre la main.

Dès le plus jeune âge, habitué à la pirogue, le Banziri est le plus habile pagayeur que l'on puisse trouver. Dans une pirogue conduite par lui, il n'y a qu'à s'abandonner avec confiance. C'est ce que je fis, passant mon temps à admirer la souplesse des mouvements de mes hommes et l'habileté de leur manœuvre.

Les pirogues des Banziris sont spéciales à toute la navigation du haut Oubangui. Les Yakomas, les Bourakas, les Sangos, peuplades qui toutes occupent les bords de l'Oubangui et ont une très grande analogie avec les Banziris, les emploient également. Elles ont depuis 10, jusqu'à 15 et 18 mètres de long, sur une largeur variant de $0^{m},50$ à $0^{m},90$ et une profondeur à peu près égale. Elles sont faites d'un seul tronc de bois, creusé à l'aide d'instruments tranchants; les parois sont solides, les arbres choisis étant de bois très dur, et leur épaisseur, ordinairement de 5 centimètres au moins. L'avant se prolonge en une plate-forme, que surmonte, vers son extrémité, une sorte de tabouret sculpté à plein bois, souvent orné de dessins divers. Puis, lui faisant suite, est un plan incliné en pente douce, sur une longueur de 2 à 3 mètres jusqu'au fond de la pirogue. Cette première partie, limitée dans le fond par un seuil en bois, est réservée à trois ou quatre solides gaillards, qui, armés de longues perches, qu'ils enfoncent dans l'eau pour aller chercher le

fond de la rivière, forcent les passages même les plus difficiles. A l'arrière, assis sur deux rangs, sont les pagayeurs, au nombre de huit à douze, armés de toutes petites pagaies, élégamment sculptées et ornées de bagues en métal. Quant à l'entre-deux, il est entièrement réservé aux charges et aux passagers.

Partis de cette sorte de lac, aux eaux calmes, qui règne au-dessus du premier rapide, après quelques minutes de marche, nous abordons la seconde série de brisants, qui mugissent si fort que

Fig. 40. — Objets banziris : 1, arc et flèches. — 2, pilon en ivoire. — 3, plat en bois. — 4, grand tambour des pagayeurs. — 5, grandes cloches en fer forgé des pagayeurs. D'après nature.

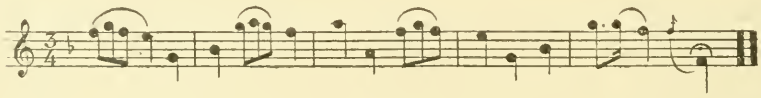
l'on entend à peine la voix des pagayeurs, qui s'appellent d'une pirogue à l'autre, se consultant sur la passe à prendre. Le choix est fait et les mains se sont tendues, indiquant le point où le courant semble le plus aisé à vaincre. Cependant, nous prenons une direction qui ne paraît pas être la bonne, mais soudain, un contre-courant, sur l'action duquel les pagayeurs avaient compté, nous a saisi. La pirogue tournoie, nous semblons perdre toute notre avance, car nous reculons avec une vitesse vertigineuse, mais nous sommes dans la bonne passe. Les perches, abattues toutes ensemble, solidement arc-boutées contre les roches, vibrent, frappant les flancs de la pirogue de coups secs et cadencés. Les

hommes d'arrière, penchés sur leurs pagaies, les enfoncent jusqu'au manche et frappent les flots de coups redoublés. L'eau a envahi tout l'avant de la pirogue, vite on écope. C'est un spectacle véritablement admirable que celui de toute cette manœuvre, conduite avec tant d'énergie et de force, tant d'habileté et de précision aussi.

Bientôt, les efforts combinés des pagayeurs et des hommes de l'avant qui manient le *tombo* (perche) ont fait franchir le pas difficile. Ce sont alors des cris d'allégresse, par chaque pirogue répétés, à mesure qu'elles franchissent l'obstacle. Et dans leur joie, les hommes de l'avant laissent tomber leurs perches à plat sur l'eau, qui rejaillit en gerbe. Nous voilà de nouveau dans des eaux calmes.

Alors, pour se distraire et d'un commun accord, les pirogues commencent une course, luttant de vitesse. C'est à qui prendra la tête du convoi. Des cris de défi sont poussés. Les hommes du tombo laissent glisser rapidement, les unes après les autres, leurs perches, longues de 10 et 12 mètres et qui souvent trop courtes cependant, tant les eaux sont hautes, les obligent à se pencher et à enfoncer le bras dans l'eau, pour aller chercher le fond.

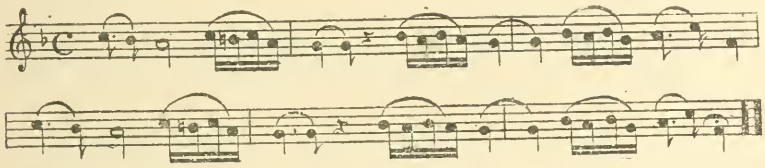
Rapidement, méthodiquement, le mouvement se continue et les perches s'abattent, puis vibrent, battant les flancs de la pirogue, et l'embarcation file, puissamment poussée par les pagayeurs, qui s'exaltent par des cris : *Kama kaï! Kama kaï!* (Ami, pagaie!) ou par des chants harmonieux :



Enfin, la pirogue que je monte, barrant par un mouvement habile le chemin aux autres, les a dépassées et a pris la tête. Ce sont alors des cris de joie. Tous les pagayeurs de l'arrière se lèvent et debout, se penchant tous ensemble, par un mouvement régulier, ils jettent en l'air, à l'aide de leurs petites rames, des gerbes d'eau, qui empanachent tout l'arrière de la pirogue.

Pendant longtemps encore, la pirogue qui a remporté la vic-

toire tiendra la tête, sans que nul songe à la dépasser. Et tous ensemble, les pagayeurs entonnent, en tierce, un refrain mélodieux et doux, que les échos répètent :



Nous gagnons la rive, que nous suivrons sans cesse maitenant, évitant ainsi, d'une part le trop fort courant, de l'autre, les grandes profondeurs qui empêchent de se servir de la perche. Mais la crue est considérable et les rives sont partout inondées, si bien que les pirogues passent sans cesse entre les arbres, souvent même entre les branches des gros arbres et là encore il y a, 5 ou 6 mètres d'eau. Les hommes se servent alors de perches terminées par une fourche, à l'aide de laquelle ils s'appuient contre les arbres et poussent la pirogue. Souvent nous passons sous des branches tellement basses que tout le monde est obligé de se coucher dans la pirogue. Soudain un cri se fait entendre, c'est un homme qui ne s'étant pas baissé à temps a été précipité à l'eau, mais nous ne nous arrêtons pas pour si peu et l'homme a bientôt fait de nous rattraper à la nage. Que de fois un des hommes de l'avant, ayant coincé sa perche entre deux roches plutôt que de la perdre, saute à l'eau, plonge, la dégage et regagne sa place à la nage, ramenant l'outil!

Au voisinage des rapides de Belly et de Mokouangay, sur la rive droite, en dessous comme en dessus d'eux, se trouvent de nombreux villages de peuplades très semblables aux Bouzérous, et que l'on peut, comme ces derniers, rattacher aux Bonjos. On leur donne parfois les noms de Baboyas, Bouakas, etc.

Tout ce que j'ai dit des Bouzérous, configuration cranienne, mœurs, parures, peut se rapporter à ces populations qui, cependant, se caractérisent par le fait d'être encore plus barbares que toutes celles situées plus bas. Crampel, lors de son passage dans ces rapides, fut attaqué par ces indigènes.

L'aspect seul de ces villages est bien peu fait pour éveiller la confiance. Palissadés de pieux solides, de 3 mètres de haut, ils ne présentent, du côté de la rive, qu'une seule ouverture. C'est une sorte de couloir, long de plusieurs mètres, et fermé au dehors par trois grosses poutres, traversées dans le milieu de leur hauteur, double de celle de la palissade, par une solide cheville, autour de laquelle elles se meuvent à la façon d'une bascule de souricière. Derrière ces barricades, les indigènes, à l'œil farouche, guettent, et profitant des chavirages, décochent parfois quelques flèches en fer barbelé, qui font des blessures dangereuses, comme j'ai pu le constater sur deux de mes hommes, blessés dans ces passes.

Tout est méfiance chez eux. Leurs pirogues, petites et mal faites, qui ne leur servent qu'à aller à la pêche, filant entre les branches et se dérobant toujours aux regards, sont amarrées près de la porte en souricière. Par un trou percé à l'avant, une longue perche passe et se fixe dans le sol; et là-haut, à son extrémité flexible, sont suspendus de gros grelots de fer, qui avertiront les habitants du village, dès que l'on touchera à la pirogue.

Ayant pénétré dans un de ces villages, je constatai qu'il était formé de cases rectangulaires, aux toits à deux pentes, tout à fait semblables à celles des Bouzérous. Les plantations, consistant surtout en bananiers et en maïs, sont faites en dehors de la palissade, sur des déboisements, où un rideau d'arbres est toujours ménagé, pour les cacher aux regards de ceux qui passent sur l'eau.

Un seuil encore se présente : c'est le dernier, disent les Banziris, mais le plus difficile. Une première pirogue tente le passage, mais recule bientôt, à demi remplie d'eau. A ce moment, la mienne vient donner dans le courant. En un clin d'œil, tous les hommes sautent à l'eau, peu profonde en cet endroit, et la tête seule émergeant au-dessus des flots qui bouillonnent et se creusent en tourbillons furieux, ils soulèvent au-dessus de l'eau la pirogue sur les épaules. A un moment, portant sur la roche par son milieu, son avant émerge de plus d'un mètre, puis bascule et se trouve dans le courant supérieur. Bien vite, l'eau embarquée

est rejetée au dehors, les hommes reprennent qui leur perche, qui leur pagaie, et nous voguons de nouveau.

Après trois jours entiers de cette navigation, j'arrivai enfin à mon poste des Ouaddas, où une partie de mes hommes et de mon matériel m'avaient précédé. Une douzaine de grandes cases, soigneusement construites, servaient de magasin et de casernement.

Fig. 41. — Les indigènes, à l'œil farouche, guettent... D'après un dessin.

Situé entre l'embouchure des deux rivières Ombella et Kémo, l'emplacement choisi était en tous points excellent, et je me félicitai d'avoir confié cette tâche à M. Briquez, qui s'en était si bien acquitté. Le terrain, surélevé au-dessus du cours de l'Oubangui, est à l'abri même des plus hautes crues.

Sur la rive, pas de villages, si ce n'est quelques abris provisoires, servant aux pêcheurs banziris qui viennent s'y établir pendant les quelques mois des eaux hautes. Mais à un kilomètre dans l'intérieur commencent les Ouaddas, population qui occupe une bonne partie du territoire compris entre l'Ombella et la Kémo.

Mon établissement en ce point constitua un événement, tant pour les Ouaddas que pour les Banziris. Les uns et les autres, voyant notre attitude très pacifique, voulurent tirer parti de la circonstance : les premiers, en se rapprochant de la rive et venant chaque jour vendre au poste des denrées de toute nature; les seconds, en éta-

blissant un village à demeure à quelque cent mètres de celui-ci. Les Banziris, en effet, se disent les seuls maîtres de la rivière, et leur tendance est de gagner chaque jour davantage, à droite et à gauche, afin de conserver le monopole de la navigation et, par suite, du commerce et de la pêche. En cet endroit, ils trouvaient une résistance effective de la part des Ouaddas qui, peu nombreux en somme, mais très guerriers, les repoussaient sans cesse, voulant conserver un contact avec la grande rivière. Ce fut pour les uns et les autres une déception cruelle, lorsqu'ils nous virent lever le camp et abandonner ce poste, pour une période qu'ils craignaient devoir se prolonger indéfiniment. Ajoutons que les Ouaddas ne tardèrent pas à venir faire la guerre aux Banziris, qui furent contraints d'abandonner, jusqu'à mon retour, leur village naissant.

A tous égards, j'avais lieu de me féliciter du choix de l'emplacement de ce poste, qui devait être la tête d'étape entre Bangui et l'installation que j'avais le projet de faire plus tard, lors de ma pénétration vers le Nord. Pour le moment, j'y trouvais un abri utile et grâce à la richesse du pays, il m'était facile de m'approvisionner abondamment. Chaque matin, les Ouaddas, hommes et femmes, venaient m'offrir les produits divers de leurs cultures et de leur élevage.

En moins d'un mois, onze cases avaient été construites, et les habitants, rassurés par notre attitude pacifique, avaient pris l'habitude de venir vendre; si bien que c'était, le matin, un véritable marché très animé. Un Ouadda ne marche jamais sans ses lances; mais lorsqu'il veut faire montre de son attitude pacifique et de sa confiance, il prend le soin de les déposer avant d'entrer dans les cases, ou d'aborder le lieu où se tient le marché. C'est ainsi qu'un gros arbre recevait chaque matin, appuyées contre son tronc majestueux, une centaines de javelines, qui, bien que faites toutes sur le même modèle, étaient ensuite reconnues, chacune par son propriétaire respectif. Légères, munies d'un fer allongé et mince et d'un manche très flexible ayant ordinairement plus de 2 mètres de long, ces lances sont maniées par les indigènes avec une extrême habileté. A 50 mètres, un but présentant la surface d'un homme est rarement manqué, et, s'il est atteint, la blessure est cruelle.

Le lendemain de mon arrivée à mon poste, le 28 octobre, M'Paka, le chef des Ouaddas, vint me rendre visite. C'est un vieillard aux cheveux et à la barbe entièrement blancs, à l'air intelligent. Il est accompagné de son fils, qui doit à l'habitude qu'il a de s'enivrer d'avoir une physionomie où se lit l'abrutissement le plus complet. Il est suivi de quelques serviteurs qui sont armés de fusils à piston (d'où peuvent venir ces fusils alors qu'il n'y en a nulle part plus bas dans l'Oubangui ?) et vêtus d'une sorte de blouse brodée, ressemblant aux boubous que portent les Sénégalais. Leur tête est rasée, et ils ne conservent au sommet qu'une sorte de toupet. Ce sont, paraît-il, des esclaves, qui viennent de l'intérieur, des N'Dris, peuplades qui sont en rapport avec les musulmans. M'Paka me donne deux chèvres et des poules, dont il arrache les plumes, par poignées, pour me les jeter sur la tête, ce qui est signe de paix et d'amitié. Je lui offre des cadeaux, consistant surtout en étoffes et perles blanches, lesquelles sont très en faveur ici.

Je dus rester trois jours à mon poste, attendant le retour de M. Briquez, que j'avais envoyé demander au chef Bembé, quelques pirogues supplémentaires, afin de nous permettre d'emporter les charges qui étaient au poste, et le 31, dès le matin, nous pûmes repartir.

Dès qu'il avait appris par la bouche de M. Briquez ma venue prochaine, le chef banziri Bembé avait envoyé au-devant de moi la plus grande pirogue qu'il avait pu trouver dans le village, et que son fils Gogo conduisait lui-même. Je m'y installai confortablement car elle ne mesurait pas moins de $0^{m},90$ de large. C'est la plus grande que j'aie jamais vue dans ces régions.

Au lendemain du départ de mon poste, nous longions la rive française et j'examinais le ciel tout embruni depuis quelque temps, lorsque soudain, je distinguai, dans le lointain, deux pirogues descendant le cours et qui me semblaient ornées d'un pavillon tricolore. Je pris ma jumelle et je constatai que je ne me trompais pas. Elles se dirigeaient vers moi; bientôt nous voilà en contact, un tirailleur sénégalais se trouve dans l'une d'elles. Il me remet un courrier, dont il est porteur et qui me vient de M. Léon de Poumeyrac.

Lors de mon séjour à Bangui, M. de Poumeyrac y était arrivé, venant du haut, envoyé par l'administration locale, pour se rétablir des atteintes d'une fièvre bilieuse hématurique. Il était reparti de Bangui avant moi. C'était un homme aimable, à la physionomie franche, et chez lequel on devinait l'énergie et la décision. J'avais entretenu avec lui les relations les plus cordiales.

La lettre qu'il m'écrivait me disait que deux de ses pirogues avaient chaviré, et qu'il avait perdu toutes les marchandises d'échange qu'il possédait, en même temps que tout son matériel, son linge et ses médicaments. Il me demandait de lui venir en aide, en lui donnant six caisses de perles et quelques médicaments. Je ne demandais pas mieux; mais il était nécessaire pour cela que les deux pirogues descendissent jusqu'à Bangui, où la plupart de nos marchandises étaient restées. J'écrivis donc un pli que je remis au tirailleur, en lui prescrivant de se hâter; il repartit aussitôt.

Je venais à peine de clore cette lettre que, levant la tête, je m'aperçus que les nuages, qui s'amoncelaient peu à peu, étaient devenus plus menaçants et qu'une tornade étant imminente, il était indispensable de gagner immédiatement la terre pour y abriter les bagages. Malheureusement, trois de mes pirogues avaient déjà pris l'avance, et il m'était difficile de les rattraper. Je tirai deux coups de fusil en signal d'arrêt; deux autres me répondirent bientôt, me montrant qu'on avait compris. Toutes les pirogues rallièrent la terre.

Brusquement, le vent s'élève et se met à souffler en tempête. Les eaux de l'Oubangui sont soulevées en flots, qui paraissent tout noirs maintenant. D'énormes branches feuillues, arrachées aux arbres, volent de toutes parts; encore un moment, et il sera impossible d'aborder, car le vent vient de terre et nous pousse au large. Sans plus tarder, je fais pousser à terre et je saute à l'eau, tenant en mains mon appareil photographique et mes carnets, que je veux sauver avant toute chose. Je dis à mes hommes de pousser les pirogues dans les branches et de retirer mes bagages de l'eau, qui envahit l'embarcation. Je suis à terre, mais j'ai toutes les peines à me tenir debout, tant le vent est violent. Deux pirogues m'ont rejoint: on se hâte de porter les colis et de les recouvrir d'une

bâche. Mais il est trop tard, le tonnerre éclate, brisant tout autour de nous des arbres énormes qui tombent en un chaos indescriptible; le vent souffle furieusement, enlevant tout, et la pluie nous inonde. Des hommes couchés par terre se cramponnent après la bâche qui couvre quelques-uns de mes colis et qu'ils ont toutes les peines du monde à maintenir. A ce moment, les dernières pirogues arrivent et s'engagent dans les branches pour gagner la terre ferme, mais les vagues soulevées embarquent et emplissent les pirogues, qui coulent; quelques caisses surnagent. Malgré tous ces éléments déchaînés, le repêchage commence au milieu de cris d'épouvante.

Il y avait des femmes et des enfants banziris dans une des pirogues. Un des enfants est perdu; mon sergent plonge et le retrouve; mes tirailleurs sont superbes de dévouement. Ils sauvent tout ce qui nage, plongent pour chercher ce qui est au fond, au risque de se faire contusionner par les pirogues, que le vent jette toutes les unes contre les autres. Mais en deux minutes toutes sont submergées et ont disparu. Ce sont alors des cris et des lamentations chez les Banziris; et la foudre qui tombe tout autour de nous en maint endroit, couvre tous ces gémissements de ses terribles éclats. Je vois deux Banziris dont la tête seule passe hors de l'eau; je leur tends la main, mais ils ne veulent pas la prendre; ils sont cramponnés à leur pirogue qui a coulé bas et qu'ils ne veulent pas lâcher, car le courant l'emporterait. Amat vient à leur secours, plonge et fixe une corde après la pirogue.

Toute cette épouvantable mêlée n'a duré qu'un quart d'heure; le vent tombe, le temps se calme, nous allons pouvoir compter nos pertes. Elles sont relativement faibles, grâce au dévouement de nos tirailleurs. Il faut avoir vu une semblable tornade pour arriver à s'en faire une idée, car tout ce que l'on peut dire est faible et sans couleur à côté de la réalité.

Dans l'après-midi de la troisième journée de marche, le chef des pagayeurs de ma pirogue me dit que, vers quatre heures, nous serons au village de Bembé, son père. Les Banziris ont un procédé aussi simple qu'ingénieux pour indiquer l'heure. Dans toute la région qu'ils habitent, en toute saison, les jours sont égaux aux nuits, ce qui simplifie beaucoup la façon de compter. Pour indiquer

six heures du matin, ils montrent l'horizon du côté de l'Est; six heures du soir, l'Occident; midi, la main en l'air; et les autres heures sont indiquées en inclinant plus ou moins le bras vers l'horizon. Passé le coucher du soleil, on n'indique plus d'heures; on dit : *na lolo coui* (mot à mot : quand le jour est mort).

Bien que l'on m'ait dit que nous approchions du village, je ne découvrais rien cependant. C'est que, comme la plupart des villages banziris, celui du chef se trouve, non au bord immédiat de la rivière, mais derrière ce rideau d'arbres qui s'étend sur les rives et masque ainsi complètement la vue des cases. Seul un petit sentier, souvent peu apparent, indique à qui le connaît le chemin du village. Parfois une ou deux pirogues amarrées donne une indication plus précise; la plupart du temps, dès que celles-ci sont déchargées, on les amarre solidement au moyen d'une liane, et on les coule bas, manœuvre des plus faciles, car elles sont construites en bois très dense.

CHAPITRE XI

Le chef Bembé. — Villages banziris. — L'emplacement du camp de Crampel. — Préparatifs de départ. — Organisation de la caravane. — Départ pour l'intérieur. — Les Langouassis. — Accueil peu favorable. — Maladie. — Tout s'arrange. — Marche rapide.

Le chef Bembé avait demandé à M. Briquez, lorsque celui-ci était venu chercher les pirogues destinées à nous transporter, de lui signaler notre venue en faisant tirer deux coups de fusil. Je m'étais conformé à son désir. Aussi, comme je remontais l'escarpement boisé qui protège la vue du village du côté de l'eau, je le vis se présenter à moi, vêtu d'un pantalon de coutil et d'une chemise blanche, présents que lui avait faits Crampel lors de son passage. Bembé est un homme grand et fort, d'un type un peu moins élégant peut-être que la généralité des Banziris, mais son regard vif et clair indique l'intelligence.

Il me fit l'accueil le plus empressé et me dit que, sachant ma venue, il avait fait préparer un emplacement, pour que nous puissions y dresser notre campement.

J'avais eu le soin de faire envoyer préalablement, chez le chef Bembé, deux de mes tirailleurs, afin qu'ils pussent apprendre la langue et nous servir d'interprètes. Il y avait un mois à peine qu'ils habitaient le village banziri, et déjà ils s'expliquaient aisément dans cette langue simple et facile.

Conduit par le chef, je me rendis à l'emplacement qu'il destinait à notre camp. C'était celui qui avait déjà servi à Crampel, lors de son départ pour l'intérieur, au 1er janvier de cette même année. Crampel, ayant résidé là quelque temps, avait fait construire des cases provisoires. Moins d'une année s'était écoulée et déjà l'abon-

dante végétation de cette région avait repris ses droits : une herbe haute, abattue par les soins du chef, couvre le sol d'une couche épaisse, et au milieu d'elle se dégagent les restes des cases maintenant effondrées et dont elle cache les débris.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que je constatai toute cette ruine de ce qui avait été, il y a si peu de temps encore, le camp si animé où Crampel avait écrit ses dernières lettres pour la France, et d'où, si plein de confiance, il était parti pour l'intérieur. Et de tout cela, il ne restait plus rien que le triste et poignant souvenir !

Bembé m'avait reçu de son mieux, et sa sollicitude à mon égard allait jusqu'à me donner le conseil de ne pas pénétrer dans l'intérieur. Il craignait pour nous, me disait-il, car les informations qui lui étaient venues des régions voisines lui faisaient croire que les musulmans, enhardis par le succès, s'étaient beaucoup rapprochés des bords de l'Oubangui. Il ne me cacha même pas l'inquiétude très réelle qu'il avait au sujet de la sécurité de son peuple. Il craignait que les musulmans ne vinssent jusque chez lui exercer leurs déprédations et désoler ses villages. Son intérêt était donc plutôt de nous voir marcher, mais il redoutait pour nous la rencontre avec ces *Tourgous,* et son amitié lui faisait nous conseiller vivement de ne pas aller plus loin. Je le rassurai, lui disant de ne pas avoir à notre égard de semblables inquiétudes, car nous étions en nombre suffisant pour pouvoir résister.

Je lui demandai de m'aider plutôt dans l'accomplissement de ma tâche, en me donnant un guide qui pourrait me conduire dans l'intérieur. J'avais bien, en effet, comme je l'ai indiqué en son temps, pu réengager six hommes, qui avaient déjà fait partie de l'expédition de Crampel. Mais, bien que tout noir ait au suprême degré l'instinct de l'orientation, il pourrait se faire qu'ils ne retrouvassent pas aisément les traces de leur marche précédente. C'est qu'à vrai dire l'aspect du pays change d'une façon surprenante, suivant qu'on se présente à un moment ou à un autre de l'année. Ici encore, les indigènes ont pour coutume de brûler, tout au moins une fois l'an, les hautes herbes qui couvrent les plaines et suivant qu'on passe, alors que celles-ci venant d'être détruites, laissent découvrir

de vastes horizons, ou qu'en pleine croissance, elles obstruent les chemins et limitent la vue, il est presque impossible de s'y reconnaître. Or, précisément Crampel était parti en janvier, c'est-à-dire alors que les herbes venaient d'être brûlées. Actuellement elles étaient hautes; dans un mois, on commencerait à allumer les incendies, mais pour le moment la marche serait terriblement difficile,

Fig. 42. — Village banziri du chef Bembé, d'après une photographie.

et nous aurions bien de la peine à retrouver les sentiers une première fois parcourus. Bembé, voyant que toutes ses insistances pour nous retenir étaient vaines, me promit de me donner un guide : c'était un homme venant de l'intérieur et connaissant par conséquent les chemins qui conduisaient chez les peuplades voisines. Un Banziri, en effet, n'aurait pu me servir de guide, car les hommes de cette tribu se cantonnent sur les bords de la rivière et ne pénètrent jamais dans l'intérieur.

Je poussai activement mes préparatifs, refaisant les charges, les réduisant au minimum et les distribuant à chaque porteur; car je

désirais ne pas perdre de temps et partir dès que tout serait prêt.

Comme, le lendemain de mon arrivée, je passais la visite médicale du matin, je constatai que deux de mes porteurs présentaient les symptômes, non douteux, de la variole. Dans la journée, je constate chez un troisième porteur les mêmes prodromes. J'étais véritablement attéré. — Toutes mes charges avaient été calculées par rapport au nombre exact de mes porteurs, et ces trois hommes qui allaient me manquer jetaient une perturbation dans mes prévisions; puis, j'avais la crainte que la contagion ne gagnât et qu'une partie de mon personnel de portage ne fût réduit à l'impuissance. Immédiatement, je fis isoler les malades dans une case spécialement construite et les sentinelles, postées en garde, en interdirent l'approche aux autres porteurs. Je n'avais, en effet, rien à craindre pour mes tirailleurs, car, comme on s'en souvient, ils avaient été vaccinés à bord. Grâce à cet isolement, de nouveaux cas ne se produisirent pas, mais je dus, lors de mon départ, laisser ces malades à la garde du chef.

J'allai reconnaître le chemin que nous devions suivre. Les herbes étaient immenses et l'on n'y voyait pas de sentiers, les Banziris n'ayant que fort peu de rapports avec les Langouassis, population qui les limite du côté du Nord. Quelques bouquets d'arbres, au milieu desquels croissaient de superbes palmiers borassus, alternaient avec les steppes herbeuses. La route serait bien difficile à suivre.

La bonne opinion que j'avais prise des Banziris, par les relations que j'avais eues avec eux depuis Bangui, ne fit que se confirmer, maintenant que j'habitais au milieu de leurs villages. Ceux qui m'avaient servi de pagayeurs venaient sans cesse à notre campement s'entretenir avec nos tirailleurs, les aider à construire de petites huttes provisoires et leur porter des provisions d'eau. Les femmes étaient émerveillées de voir que ces fameuses perles, objet de toute leurs convoitises, car elles constituent à leurs yeux la plus belle des parures, se trouvaient en si grande quantité entre nos mains. Aussi venaient-elles, gracieuses et aimables, causer avec nous, puis, enhardies, nous demander un peu de *krisi* (perles blanches). Parfois c'étaient des mères qui nous amenaient leurs bambins, ornés déjà

de tout ce que l'on possédait de plus joli, et qui nous disaient : « Donne-moi un peu de perles pour le petit, » — et un nouveau collier venait surcharger le cou, déjà encombré, du jeune enfant.

Les villages banziris sont tenus avec une extrême propreté. Chaque matin, la place est balayée et les débris ménagers sont jetés à la rivière. Les Banziris sont d'ailleurs très propres. Ils se baignent tous les jours et, tous les matins, les mères descendent à la rivière avec les enfants même en très bas âge et, à plusieurs reprises, les immergent complètement dans l'eau.

Les cases des Banziris sont construites sur un modèle tout différent de celui qui est adopté par les populations du moyen Oubangui. L'emplacement qu'elles occupent est circulaire : on creuse le sol d'environ $0^m,60$ à $0^m,80$, puis on construit tout autour un petit mur en mortier de terre, émergeant d'une hauteur à peu près égale. Par-dessus ce mur, on dispose une coupole dont la carcasse est faite de longs brins flexibles, tous rattachés les uns aux autres. Puis on recouvre le tout d'un chaume très égal, fait d'une herbe spéciale (*Imperata cylindrica*), que l'on relie par la base pour en former des sortes de paillassons. Le chaume ainsi établi est donc absolument solide, chaque brin étant attaché. Cette toiture recouvre complètement le petit mur et descend jusqu'à terre. On pénètre dans la case par une très petite porte, seule ouverture donnant de l'air à l'intérieur. Là, sur des morceaux de bois en fourches, enfoncés dans le sol et à plus d'un mètre au-dessus de sa surface, est une sorte de claie, faite de brins flexibles qui sert de lit. Ce lit, avec quelques sièges très bien faits, soit d'un bloc de bois, soit d'une sorte de cannage obtenu avec des pétioles de feuilles de palmier, constituent le seul ameublement. Ces cases sont presque toujours grandes, et leur diamètre a ordinairement de 4 à 6 mètres.

La veille de mon départ, le 6 novembre, le chef Bembé vint encore me voir et insister derechef auprès de moi sur les dangers que présentait la marche en avant. Si j'en jugeais par ses paroles, je pouvais aisément deviner que les Banziris, eux, ne sauraient jamais opposer de résistance à l'envahissement de ces musulmans qu'ils redoutaient si fort. Il s'installa près de ma tente, assistant aux préparatifs et, en guise de passe-temps, il façonnait, à l'aide d'un

couteau, un morceau de bois, qu'il avait apporté avec lui et dont il confectionnait une pagaie. Je m'étais souvent demandé où tous ces objets divers, si ouvragés et exigeant un véritable talent, pouvaient être fabriqués; où étaient les ouvriers qui sculptaient ces pirogues, forgeaient ces lames et les ciselaient, tressaient ces nattes et ces paniers. Ces ouvriers, ce sont eux tous, aussi bien le chef que le dernier des hommes de son village. Mais tout cela, ils le font à leur temps, par petites journées, sans fatigue et lorsque cela leur plaît.

Il y a chez eux une grande nonchalance, un grand laisser-aller dont on a toutes les peines du monde à triompher, car ils ont un sentiment très net de liberté et d'indépendance. Ainsi pour la marche en pirogues, il faut se laisser conduire; ils iront vite si la pirogue est bien montée et s'ils se croient assez nombreux pour pouvoir lutter et être en tête du convoi; sans quoi, tout effort leur semble inutile et, sans s'émouvoir le moins du monde, ils resteront à une journée en arrière.

Dès mon arrivée, Bembé m'avait apporté deux belles chèvres noires, et avant que j'aie pu me douter de ce qu'il allait faire, rapidement, il avait tranché le cou à chacune d'elles, laissant couler le sang à mes pieds. Puis il s'en était allé, pour bien me faire voir qu'il n'attendait pas de cadeau en retour.

Maintenant que j'allais me séparer de lui, je tenais à lui montrer combien j'étais satisfait des bons rapports qui s'étaient établis entre nous, et je lui donnai en cadeau une foule d'objets de toutes sortes, parmi lesquels de vieux costumes européens et des perles blanches, qui ont un si haut cours chez les Banziris, le charmèrent tout particulièrement. Mais il est de la dignité d'un chef de ne manifester ni sa joie ni son étonnement; aussi est-ce sur les figures de toute sa suite, hommes et femmes, qu'il faut regarder l'effet qu'a produit le cadeau : ils étaient étonnés et éblouis par tant de richesses.

Je prends mes dispositions pour partir le lendemain matin. Chaque homme aura dans cette marche une place assignée, qu'il devra conserver sans cesse. Il y aura une avant-garde, composée de douze hommes et d'un sergent : je la confiai à M. Nebout. L'arrière-garde, composée de dix hommes et du deuxième sergent, sera com-

mandée par M. Briquez. Au centre, marcheront les porteurs, escortés par ce qu'il reste de tirailleurs, et accompagnés par MM. Brunache et Bobichon. Je me réserve ainsi toute liberté d'allures, de façon à pouvoir marcher avec mes guides et mes tirailleurs en pointe d'avant-garde. Mon personnel noir se composait exactement de 38 tirailleurs (un d'eux avait été congédié dès Loango et trois étaient morts de maladie), de 6 hommes qui avaient fait partie de

Fig. 43. — Ils fument le poisson sur des claies en bois. D'après un dessin.

la mission Crampel, que j'avais réengagés et assimilés à mes tirailleurs, de 33 hommes engagés à Brazzaville et qui servaient de porteurs, et de 18 Pahouins ayant fait partie de la mission Fourneau et que l'administration de la colonie avait bien voulu me céder. La colonne, qui devrait forcément, à cause des difficultés du chemin, s'avancer à la file indienne, devrait cependant rester compacte, sans que ni l'avant-garde ni l'arrière-garde en soient sensiblement séparées.

Étant donné le nombre extrêmement faible de porteurs dont je disposais, j'avais dû simplifier mes charges au maximum. J'avais laissé à Bangui même ma tente et jusqu'à mes pliants; une seule

bâche devait nous donner abri à tous en même temps. Chaque blanc n'avait été autorisé à emporter qu'une malle, contenant les effets indispensables de rechange. Je tenais à emporter, avant toute chose, des marchandises qui pussent nous assurer l'achat de nourriture indigène, pendant tout le cours de notre marche.

Le lendemain matin, avant le jour, on sonne le réveil et, dès six heures et demie, nous partons. Mais je me sens pris d'un accès de fièvre violent, qui accompagne de vives douleurs au foie. J'ai toutes les peines du monde à marcher. Je ne veux cependant pas consentir à écouter les exhortations de mes compagnons et revenir chez Bembé. Les grandes herbes, non frayées, trempées par la pluie qui n'a cessé de tomber, rendent le chemin affreusement difficile. A tous moments, je suis obligé de m'étendre dans cette herbe mouillée, pris de vomissements bilieux. Onze heures venues, nous faisons halte pour que mes compagnons puissent déjeuner. Je prends, pendant ce temps, une heure d'un sommeil lourd, mais réparateur cependant, qui succède aux forts accès. Après quoi, je donne l'ordre du départ, et nous nous remettons en route, car il ne faut pas que la journée soit perdue. Nous sommes à moitié chemin de Makobou, l'endroit où Crampel avait établi son premier camp. J'espère y arriver ce soir.

Nous avons à peine quitté les villages des Banziris que nous passons, sans transition, sur le territoire des Langouassis. Leurs villages ne se composent que de deux ou trois cases, qu'environnent de grands champs de culture. Dans le premier de ces villages, j'avais essayé de recruter des guides, pour nous conduire jusqu'à Makobou, mais aucun d'eux ne voulut consentir à nous montrer le chemin. C'est qu'en effet, la population de tous ces villages langouassis est peu bienveillante à notre égard. L'année précédente, lorsque Biscarrat avait établi son camp, il y avait été attaqué, et il avait dû exercer des représailles, dont les indigènes se souvenaient encore.

Je suis donc réduit à écouter les avis de ceux qui ont déjà fait ce chemin, et du guide que m'a donné Bembé, mais ils ne sont pas bien sûrs que nous soyons dans la bonne voie, et les grandes herbes sont si hautes qu'on ne voit rien à l'horizon. Enfin, nous distinguons dans l'herbe une sorte de petit sentier, nous le suivons et

nous arrivons ainsi à un village, composé d'une douzaine de cases. Nous nous informons ; il paraît que nous ne sommes pas du tout dans la bonne voie, et que nous avons laissé le vrai chemin complètement à l'Est. Mais, nous avons déjà fourni une longue marche et le jour va baisser bientôt. Nous camperons donc près de ce village, où j'espère trouver quelque nourriture pour mes hommes.

Je fais établir le camp sur l'emplacement d'un champ autrefois occupé par des cultures. Ceux de mes hommes qui sont armés de haches, s'en vont, dans la brousse, couper deux morceaux de bois terminés en fourche, hauts de 3 mètres, et une longue perche de 6 mètres. Les deux montants étant fixés dans le sol, et la longue perche posée dans les fourches de leur extrémité supérieure, une bâche est passée sur ce faîte et les côtés en sont écartés à l'aide de cordes et de piquets. Cela constitue ainsi une sorte de tente, ouverte des deux bouts, sous laquelle on pourra établir les petits lits en X dont chaque Européen est muni.

A peine arrivé, brisé par la fièvre qui ne me quitte pas, je me couche ; mais bientôt une pluie torrentielle se met à tomber, ravinant le sol et formant de longs ruisseaux qui coulent sous notre tente. Les piquets ne tiennent plus dans le sol détrempé. Il faut essayer de consolider le tout et nous passons une nuit déplorable. Enfin le jour vient et nous montre tous nos effets et toutes nos malles mouillés, souillés de boue. Vite nous partons, mais les herbes sont tout imprégnées d'eau et achèvent de tremper sur nous tout ce que nous avions pu conserver encore de sec.

Il faut me raidir pour marcher quand même, souffrant d'une congestion au foie, et claquant des dents sous les accès de fièvre.

Les hommes que j'ai réengagés cherchent dans les hautes herbes et nous finissons par trouver enfin l'emplacement qui avait été occupé par la mission Crampel. Il n'y a plus là que quelques piquets encore debout et par terre des débris de marmites brisées. C'est là l'emplacement du camp de Makobou. A quelques centaines de mètres plus loin, coule un torrent, qui avait été guéable au moment du passage de Crampel, mais qui, par suite de la grande quantité d'eau, tombée tous ces jours derniers, devient impossible à franchir, même à la nage.

Il faut donc établir notre campement sur les bords de ce torrent, et les quelques heures de jour qui restent encore vont être utilisées à abattre deux gros arbres, qui se trouvent sur la rive et dont les troncs nous serviront de ponceau. Le soir venu, malgré l'énorme quantité de quinine que j'ai absorbée, la fièvre me reprend plus violente encore et ne me quitte plus, si bien que, le lendemain matin, je suis dans l'impossibilité absolue de me lever. Malgré une médication très énergique, mon état devient tellement alarmant que mes compagnons, alors que j'ai repris mes sens, viennent me supplier de revenir en arrière, pour me reposer dans les villages banziris. Mais je ne veux pas céder à leurs exhortations, car je comprends trop bien que les réduire ainsi à l'inaction, alors que tout est prêt pour la marche, pourrait éveiller des sentiments de découragement que je tiens à tout prix à éviter.

Tous mes porteurs sont pris, et il est impossible de songer à former seulement un hamac pour me porter. Nous partirons donc le lendemain matin et je marcherai.

Nous partîmes en effet; mais au prix de quelles fatigues j'arrivai à fournir une journée de marche!

L'accueil que nous recevions dans les villages était peu bienveillant. Les femmes et les enfants avaient fui, et, seuls, les hommes étaient réunis en armes sur la place formée par la réunion des cases. Ils portaient à la main un bouclier de vannerie et quelques longues javelines, dont les fers, parfois très élégants, étaient ornés souvent de longues barbelures.

J'avais quelque peine à me procurer des vivres, les indigènes ne consentaient pas à nous en vendre. Cependant, nous traversions des plantations de mil, dont les grains étaient à peu près formés. Les indigènes avaient placé, à l'entrée de ces champs, une petite botte d'épis maintenue en l'air sur un piquet, afin d'être plus visible, dans laquelle étaient fichées quelques flèches et suspendu à côté un morceau de l'euphorbe qui sert à les empoisonner, ce qui voulait dire clairement :

— Si tu touches à nos champs, tu auras la guerre.

Enfin, après six heures d'une marche épuisante, nous arrivons à une accumulation de petits villages placés sous l'autorité du chef

Madungo, et situés au milieu d'une grande steppe herbeuse, toute semée de superbes palmiers borassus. C'est au milieu de leur large feuillage en éventail, qui nous abrite contre les ardeurs d'un soleil de plomb, que je fais établir notre campement, formé de nos bâches, soutenues par des perches que l'on est aller couper dans quelque bosquet.

Ici, les indigènes semblent animés de meilleures intentions. Notre

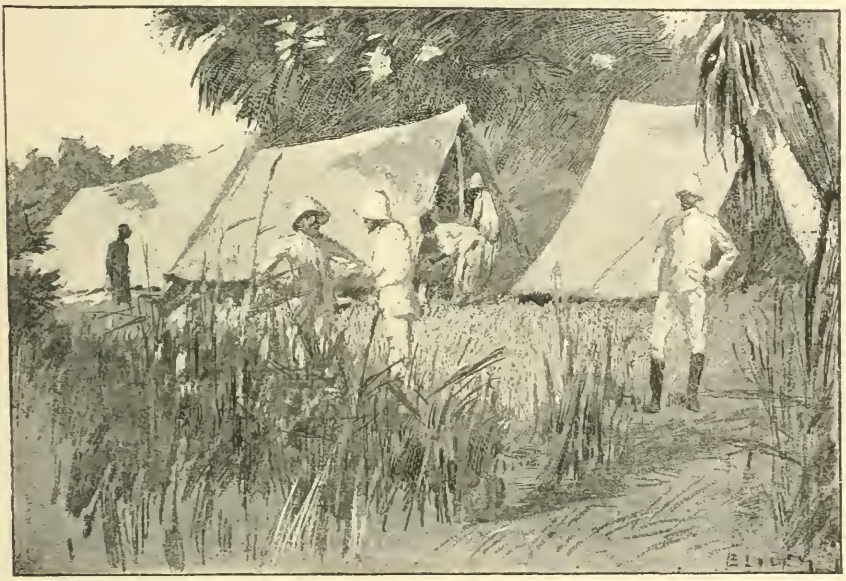


Fig. 44. — Campement sous les palmiers. D'après une photographie.

attitude pacifique les rassure et ils comprennent qu'ils ont tout intérêt à nous fournir les provisions que je réclame en échange des marchandises qui éveillent leurs convoitises.

Le chef m'apporte cinq poules. Je lui donne en perles blanches l'équivalent de leur prix et j'y ajoute des brasses d'étoffe, de petits miroirs et autres menus objets. Il prend tous ces présents sans manifester, ainsi qu'il convient, ni la joie, ni l'admiration que tout son entourage ne cherche pas à cacher. Après avoir enveloppé le tout dans un morceau d'étoffe et l'avoir remis à un des hommes de sa suite, il me dit que ces poules qu'il vient de m'offrir, il les a prises à ses hommes et qu'il faut les payer.

— Mais, mon ami, lui dis-je, paye-les avec les perles que je viens de te donner.

Voyant qu'il est inutile d'insister, il les paye, mais en marchandant si bien qu'il lui reste encore un très honnête bénéfice. Mais les hommes du village sont mis en goût par la vue de ces perles tant recherchées, et ils viennent maintenant me vendre quelques poules, du manioc et des patates.

Profitant de ces bonnes intentions, je demande au chef de me fournir des guides, que je promets de payer cher, en perles, la mon-

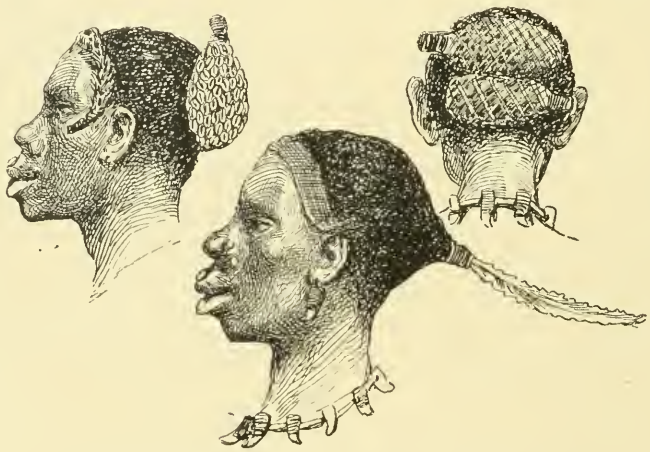


Fig. 15. — Coiffure des Langouassis. D'après des dessins.

naie la plus estimée. Il y consent, mais il me dit qu'il ne pourra me les donner que dans un jour ou deux, espérant ainsi me forcer à rester plus longtemps et obtenir un peu plus de perles; — finalement, tout s'arrange et j'aurai des guides pour le lendemain.

La confiance en nous est complète maintenant et j'en ai la preuve par la présence des femmes, qui viennent, elles-mêmes, vendre au camp des produits de la culture. Hommes et femmes forment un attroupement nombreux autour du camp.

Lorsque, le lendemain (13 novembre), je me disposai à partir, malgré la pluie qui n'avait cessé de tomber toute la nuit et avait trempé les hautes herbes au milieu desquelles il fallait nous frayer un passage, le chef vint m'engager vivement à ne pas dépasser le

territoire des Langouassis, car, me disait-il, les Dakouas, ses voisins, seraient devenus les alliés des Tourgous (musulmans) et auraient partagé avec eux le butin provenant de la mission Crampel. Mais je n'attache que peu de crédit à ces paroles, qui doivent être dictées par l'inimitié qui règne entre les deux peuplades, et qui ne peuvent avoir d'autre but que de me pousser à attaquer les Dakouas.

Escortés de guides, nous avançons avec une assurance plus grande d'être dans la bonne voie, et il ne faut par moins que leurs affirmations réitérées pour me faire croire que nous sommes dans le vrai chemin, car c'est maintenant une suite ininterrompue de marais, dans la vase noire et putride desquels nous pataugeons toute la matinée.

Et ces jeunes noirs, avec lesquels je marchais en tête de ma petite colonne, s'arrêtaient parfois, pour se laisser rejoindre par ceux qui venaient à l'arrière et échanger avec eux quelques paroles, puis tenant leurs sagaies, la main haute, tendue au-dessus de la tête, ils couraient, enjambant les hautes herbes qui couvraient la plaine faisant suite au marais. Et ces javelines minces et grêles, élégantes, profilaient, plus mince et plus élégante encore, leur apollonnienne silhouette. Je me plaisais à admirer la souplesse de leurs mouvements agiles qui faisaient leur attitude toute pleine de galbe, parfois d'une réelle et esthétique beauté.

Le 14 novembre, j'arrivai aux villages dépendant du chef Balao. Nous avions franchi 40 kilomètres depuis Makobou.

Nous venons de traverser les derniers villages langouassis, et j'espère arriver demain au bord de la Zanvouza, chez les Dakouas, où une partie du personnel de la mission Crampel avait longtemps séjourné.

CHAPITRE XII

La rivière débordée. — Arrivée chez le chef dakoua. — Cultures. — Bruits alarmants. — Villages déserts. — Chez les N'Gapous. — Un tirailleur de la mission Crampel. — Défaite des musulmans. — La mort de Crampel vengée. — Le jeune Ai. — Musulmans et fétichistes.

A la limite des territoires langouassis et dakouas, les chemins s'effacent peu à peu, indiquant ainsi, d'eux-mêmes, combien les relations entre les deux tribus sont peu suivies. Les Langouassis vont parfois chez les Dakouas; ceux-ci ne s'aventurent jamais sur le territoire de leurs belliqueux voisins et, bien que la distance des limites de leur état à l'Oubangui soit faible, ils n'ont jamais vu la grande rivière, comme j'ai pu m'en convaincre plus tard; aussi, en résulte-t-il que ces populations n'ont encore reçu aucune influence de la civilisation européenne. Chez les Banziris, et plus rarement chez les Langouassis, on trouve parfois divers menus objets, tels que des perles par exemple, de provenance européenne, lesquels leur sont parvenus par les courants de trafic qui suivent les grandes rivières. Rien de semblable ne se voit chez les Dakouas.

En quittant, le 16 novembre, le territoire langouassi, nous nous engageâmes dans les hautes herbes et bientôt nos guides s'égarèrent. Il fallut revenir, chercher quelque piste qui nous conduisît vers le Nord. Nous finîmes par retrouver la bonne direction. Un troupeau d'éléphants, qui avait passé par là, avait causé notre erreur, en battant, sous ses immenses foulées, un sentier que nous avions pris pour la vraie voie. Il n'existait pas de chemin et nous dûmes lutter contre les feuilles coupantes des roseaux pour avancer péniblement.

Partis, comme chaque jour, à six heures du matin, nous atteignî-

mes, vers onze heures, les premiers villages dakouas. Nous avions fait 13 kilomètres.

Nous fîmes halte, très fatigués par tant d'efforts. Nous avions pour coutume de déjeuner avec quelques provisions, préparées dès la veille au soir. Afin de perdre moins de temps, nous évitions de faire de la cuisine. Nos repas, d'ailleurs, étaient sommaires, par la simple raison que les aliments fournis par les habitants se réduisaient à peu de chose et, marchant à journées pleines, il nous était impossible de nous livrer à la chasse. En tête de la colonne, avec deux de mes tirailleurs, il m'arrivait parfois de surprendre quelques bêtes, mais c'était chose rare, car notre marche faisait trop de bruit pour que le gibier ne prît pas la fuite avant notre venue.

A peine avions-nous pris une heure de repos, que nous nous remîmes en route. Des marécages se présentaient devant nous, occupant une vaste région qu'il était impossible d'éviter. Nous avancions péniblement, mais du moins j'apercevais de l'autre côté les grandes herbes qui m'indiquaient, à bref délai, la fin des marais. Combien grande fut ma surprise, lorsqu'en y arrivant, je vis que la couche liquide qui couvrait le sol ne diminuait pas d'épaisseur. Au contraire, l'eau devenait, à tout moment, plus haute et nous en avions maintenant par-dessus la ceinture. C'était une petite rivière, dont nous devinions le cours au loin, car il était bordé de grands arbres, qui, grossie par les pluies, était sortie de son lit. Mes guides disaient qu'il y avait un petit pont de branches sur ce cours d'eau; aucune trace de passage n'était visible dans les hautes herbes qui pût nous indiquer que nous nous dirigions vers ce pont. Les hommes avançaient péniblement, et moi-même, malgré ma haute taille, j'avais de l'eau parfois jusque sous les bras.

Enfin, nous voilà parvenus au bord de la rivière, mais comment la franchir? Les branches encombrent ses rives, il n'est même pas possible de nager; on s'accroche aux rameaux, on se débat contre des roseaux épineux et, au prix d'une lutte épuisante, nous parvenons enfin à gagner l'autre rive; mais toute la caravane est débandée : quelques hommes de l'avant-garde seulement ont pu passer avec M. Nebout et moi, qui marchons en tête.

Que faire des charges? Il n'est même pas possible, à ceux qui sont déjà passés, de se débarrasser de leurs bagages pour aller aider les autres, car il n'y a pas d'endroit où les déposer. En essayant de passer sur les branches, trois porteurs laissent tomber leurs charges, qu'on ne peut plus retrouver; un des tirailleurs tombe au milieu des roseaux, on arrive à le repêcher, mais son fusil est perdu. De l'autre côté, les grandes herbes, sans piste apparente, et que l'eau a envahies sur plus d'un mètre de hauteur.

Accompagné des hommes d'avant-garde, je prends la tête avec M. Nebout, espérant bientôt sortir de l'eau, déposer les bagages et revenir en aide à ceux qui n'ont pu traverser, mais nous marchons et nous sommes toujours dans l'eau. Le jour baisse et la nuit vient d'un seul coup; dans quelques instants, nous ne pourrons plus nous diriger. Nous pressons le pas, bien qu'épuisés et grelottants; nous sommes transis et toujours de l'eau devant nous. Enfin, le terrain semble se rehausser un peu, nous n'avons plus de l'eau que jusqu'à la ceinture, puis jusqu'aux genoux, et notre supplice va prendre fin. Mes guides m'affirment qu'il s'y reconnaissent maintenant et qu'un village est proche. Il est temps, car il est presque nuit. Nous atteignons enfin des plantations, au milieu desquelles il y a trois cases. Mes hommes d'avant-garde, ainsi que le sergent, déposent leurs bagages et vont au secours des porteurs. Il est nuit close lorsque ceux-ci commencent à arriver.

Vite nous avions allumé un feu pour nous réchauffer et nous sécher un peu, car nous n'avions pas de vêtements de rechange, et lorsque enfin M. Briquez, avec l'arrière-garde, arriva, ramenant les derniers porteurs, nous pouvons retirer des malles étanches quelques vêtements pour nous changer. Préventivement je fais prendre à chaque Européen une forte dose de quinine.

Nous nous informons du fait de savoir si le village du chef Zouli est encore éloigné. Les Dakouas nous disent que non seulement ses villages sont proches, mais que Zouli lui-même se trouve dans un endroit situé à côté de celui où nous établissons le campement, et qu'on va le prévenir.

Bientôt, je vois venir à nous un homme de moyenne taille, svelte, élancé, très vif d'allures, qui s'avance rapidement : c'est Zouli. Il a

reconnu M. Nebout et les quelques hommes de la mission Crampel que j'ai réengagés. Il est tout en joie, nous presse les mains, et nous prend les épaules. Il est heureux de revoir les Européens et me dit qu'il espère bien que nous resterons quelque temps dans son village.

Zouli, avec force démonstrations, ne cesse de nous témoigner son amitié. Il me dit que, le lendemain matin, il me servira lui-même de guide pour me conduire à son village.

Dès l'aube, nous partons, traversant de grands champs de culture. M. Nebout et les réengagés ne reconnaissent pas le chemin. C'est qu'en effet, Zouli nous déclare que son village a changé d'emplacement. Il est d'usage chez toutes ces peuplades, lorsqu'un des membres de la famille du chef vient à mourir, de l'enterrer au milieu de la case principale et d'abandonner le village et ses cultures. On va s'installer tout près et on viendra chercher encore les récoltes des champs abandonnés, mais les nouvelles plantations se font sur de nouveaux débroussements.

Dans les villages du chef Zouli, les indigènes savent notre venue, dont ils ont été informés par quelques noirs, partis, dès hier soir, pour leur annoncer la grande nouvelle : l'arrivée des blancs! Ils sont groupés sur les places des petits villages, hommes, femmes, enfants, autour de feux qui brûlent lentement. C'est le matin, il fait 26°, ils ont froid. Ils prennent alors une attitude assez singulière : accroupis par terre, les cuisses accolées contre le corps et les genoux à la hauteur du menton, ils croisent les bras, posant les mains sur les épaules et rentrant la tête.

Les enfants ont le corps tout gris : c'est qu'ils n'ont pas encore été faire leurs ablutions et qu'ils ont couché sur l'aire de la case, dans les cendres produites par le feu entretenu toute la nuit.

Zouli m'explique que la rivière débordée que nous avons traversée hier est la Zanvouza, qui fait en cet endroit un crochet très accentué et qu'il me faudra tout à l'heure la traverser à nouveau si, comme je lui en manifeste l'intention, je veux établir mon camp sur l'emplacement de celui qu'avait occupé l'expédition de Crampel. Mais là où nous aurons à franchir la rivière, elle n'est pas débordée, car son cours est encaissé.

Nous arrivons bientôt, guidés par lui, sur le bord de la Zanvouza. C'est un superbe torrent, qui roule des eaux impétueuses entre de

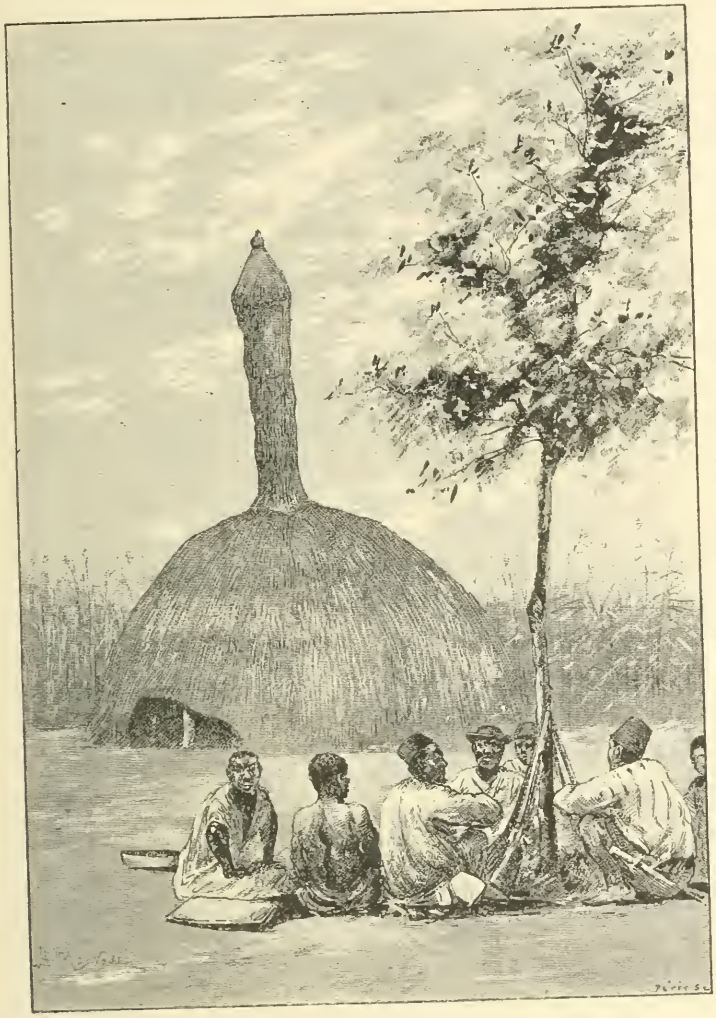


Fig. 46. — La case du chef Zouli. D'après une photographie.

gros blocs sombres de gneiss, que l'écume des flots qu'ils brisent vient empanacher de blanc.

Le courant est tellement violent qu'il est impossible aux porteurs de le franchir avec leurs charges. Je fais déshabiller mes tirailleurs,

et, se tenant par la main, ils forment une longue chaîne contre laquelle les porteurs peuvent se retenir, sans risquer de se laisser entraîner par le courant.

Nous voici enfin de l'autre côté et, sur les bords du torrent, existe un emplacement, sous les grands arbres qui ombragent les rives, où fut installé le camp d'où M. Biscarrat, inquiet de ne pas recevoir de nouvelles de Crampel, partit résolument en avant. Là, pendant près de trois mois, les bagages de la mission furent déposés à la garde de M. Nebout et des tirailleurs formant l'arrière-garde. L'herbe y avait poussé, et au milieu d'elle quelques grains de mil, de maïs et de piment s'étaient semés; les plantes montraient déjà leurs fruits.

Je donnai à mes hommes une journée de repos, car ils étaient tous fatigués par les marches pénibles des jours précédents; et puis ils profiteraient de cette halte pour laver leurs bourgerons et leurs pantalons, tout souillés par la vase des marais.

La maladie continuait à exercer ces ravages parmi mes porteurs. Les cas de dysenterie étaient nombreux : je les soignai et arrivai généralement à enrayer la maladie. Cependant deux hommes en étaient si cruellement atteints, qu'il me fallut renoncer à les mener plus loin. Un nouveau cas de variole s'était produit également et puis mon excellent sergent noir Samuel, celui que j'avais soigné à Loudima, se trouvait maintenant dans l'impossibilité de marcher : un flegmon s'était déclaré à la cuisse et il n'avait pu se traîner jusque-là qu'au prix des plus cruelles souffrances. Zouli voulut bien consentir à garder tous ces malades. Je lui donnai pour eux des perles et des étoffes, représentant deux mois de vivres, et je lui confiai deux charges que je ne pouvais plus faire porter, faute d'hommes. Je le récompensai largement de sa bienveillance à notre égard en lui faisant d'importants cadeaux.

Au moment de se séparer de nous, Samuel pleurait; il me disait : « Vous allez vous battre, vous aurez besoin de moi et je ne serai pas là. Je suis bien malheureux, voilà deux fois que je vous manque au moment où j'aurais pu être utile. » Je lui remis un pli que je le chargeai de garder jusqu'à mon retour, ajoutant que si, d'ici à deux mois, il était sans nouvelles de nous, qu'il s'en aille regagner Bangui et fasse parvenir ma lettre en France.

Le lendemain matin (19 novembre), Zouli nous accompagne. Suivant la promesse qu'il nous a faite, il va nous conduire jusqu'à un groupe de villages voisins, placés sous sa dépendance, où il désignera les guides qui devront nous montrer le chemin.

Nous repartons, mais à travers un chemin qui n'est plus débroussé, car il nous faut abandonner le premier, qui nous aurait conduit hors de la direction que nous devions suivre; et des herbes énormes nous barrent le chemin; presque mûres, elles sont lourdes, infléchies vers le sol, enchevêtrées. Comme je marche en avant, j'ai bien de la peine à m'y frayer un passage. Peu à peu, sous le pas de mes hommes, le sillon s'ouvre et les herbes s'abattent.

Perdue au milieu de ces grandes herbes, je retrouve une case au toit à deux pentes : c'était un hangar contruit par la mission Crampel, et où avait eu lieu le dépôt provisoire des marchandises. Dans un village où nous nous arrêtons à l'heure du déjeuner, un vieux chef, qui reconnaît les hommes ayant fait partie de la mission Crampel, vient nous dire que les musulmans ne sont pas loin et que certainement nous les retrouverons chez le chef des N'Gapous, Yabanda. Il nous dit que ces hommes sont redoutables, qu'ils sont armés de fusils et il nous exhorte à ne pas continuer plus avant. Il nous prévient, d'ailleurs, que nous serons forcés de fournir une très longue étape avant de retrouver des villages pour nous approvisionner.

Nous partons sur-le-champ, et bientôt, au milieu de la brousse, je trouve encore l'emplacement des cases abandonnées.

La marche est pénible à travers les grandes herbes, et, contrairement à ce qui a lieu presque constamment, nous ne rencontrons pas de ruisseaux. La chaleur est accablante et les hommes ont soif. Ce n'est que le soir, sur le coup de six heures, que nous arrivons au bord d'un petit ruisseau aux eaux claires, où je fis établir le campement. Mes guides me prévinrent qu'ils ne pouvaient pas m'accompagner plus loin, parce que nous allions entrer dans le territoire des N'Gapous avec lesquels les Dakouas n'entretiennent pas de relations cordiales; du moins, ils passeraient la nuit avec moi et m'indiqueraient le chemin à prendre.

Le lendemain, en effet, après avoir montré la direction à suivre,

par un petit chemin dont les indigènes ont abattu les herbes à coups de gaule, à droite et à gauche, les guides se séparent de nous. Au milieu des grandes herbes, des arbres émergent nombreux, mais ils sont lamentablement tristes; le feu qu'une ou deux fois par an, les indigènes mettent à la steppe, a brûlé leurs écorces et leurs ramilles, et ils sont tout noirs; tout le paysage a un aspect de deuil; bon nombre de ces grands arbres ne sont plus que des squelettes; d'autres, au contraire, portent des touffes de feuilles, mais çà et là, en des points où les bourgeons n'ont pas été détruits par les flammes. Nous marchons toute la matinée et, ayant atteint vers midi un petit village, qui est encore dakoua, nous y faisons halte. Il y avait peu de temps que nous y étions installés lorsque je vois venir à moi, haletant et tout couvert de sueur, le chef des guides que nous avait donnés Zouli et qui nous avait quittés le matin. Il me dit que des hommes qu'il a rencontrés dans un village, et qui revenaient de chez les N'Gapous, lui ont affirmé y avoir vu les Tourgous (musulmans); que ceux-ci étaient armés de fusils pris à Crampel et que, sachant notre venue, dont la nouvelle s'était propagée malgré la rapidité de notre marche, ils essayaient de soulever les N'Gapous contre nous et leur offraient des fusils, s'ils voulaient faire cause commune avec eux.

— D'ailleurs, me dit le guide, tu vas bien voir que ce que je te dis est vrai, car les N'Gapous ont fui de leurs villages, que tu trouveras déserts. C'est là signe de guerre.

Je poursuis ma route et j'arrive bientôt à un petit village. On me répète encore que les Tourgous sont proches et on les dit très nombreux. Comme, après un repos de quelques minutes, je me dispose à reprendre le sentier, le vieux chef dont la barbe est toute blanche, se met en travers du chemin et, étendant les bras me dit :

— Ne va pas plus loin! Le commandant (Crampel) ne m'a pas écouté et il a été tué. Biscarrat ne m'a pas écouté non plus, et il n'est pas revenu. Ne va pas plus loin, car tu trouveras la mort là-bas!

Mais je l'écartai doucement et je passai. Il se croisa les mains, d'un geste désespéré.

Le soir, nous campons près d'un petit bois. Un grand nombre

de Dakouas viennent nous rejoindre et tiennent les propos les plus alarmants. La nuit venue, je donne l'ordre aux sentinelles de ne pas les laisser dans le bivouac.

Mais ils restèrent campés près de nous et lorsque, le lendemain dès six heures, nous nous mîmes en route, leur nombre s'était accru encore : ils étaient plus de cent qui nous suivaient. Ils pensaient que nous aurions un engagement et, sans doute, ils espéraient en tirer leur profit, en pillant les villages de leurs voisins. Et le nombre en augmentait sans cesse.

Fig. 47. — « Ne va pas plus loin! » me dit le chef.

On me prévient maintenant que les musulmans doivent m'attendre dans une embuscade, sans doute au passage des marais que nous allons rencontrer bientôt. De fait, les surprises sont faciles, nous sommes plongés dans les hautes herbes et ne verrions pas un ennemi qui serait à quatre ou cinq pas de nous. Je fais serrer la colonne, nous marchons compacts et bientôt les marais se présentent devant nous. Les indigènes se tiennent prudemment à une bonne distance derrière nous. Nous traversons avec l'avant-garde, tandis que les autres tirailleurs surveillent l'arrière. Nous voici de l'autre côté; il y a là effectivement les traces d'un campement et quelques feux brûlent encore, mais le camp semble être abandonné depuis le matin.

Nous sommes maintenant sur le territoire N'Gapou. Un village se

présente à nous : il est désert et les portes basses des cases sont barricadées. De grands champs de culture s'étendent tout autour, couvrant des territoires immenses. Le mil est presque mûr. Aux arbres pendent d'énormes calebasses soutenues par les filets ou des paniers, afin d'en favoriser le développement. Les Dakouas, qui nous ont accompagnés, veulent prendre ces produits; je le leur défends sévèrement. Aussi bon nombre d'entre eux, voyant qu'il n'y a rien à faire, s'en retournent bientôt, suivis par le reste. Je ne les retiens pas, car ils ignorent le chemin et ne peuvent m'être utiles.

Ce sont les réengagés d'escorte, qui vont servir de guides; mais ils ne reconnaissent pas le pays. Nous nous égarons, revenons sur nos pas, puis prenant un sentier qui se présente à nous, nous arrivons dans un village désert. Les indigènes ont dû fuir avec précipitation, car sur le sol soigneusement balayé, sèchent des racines de manioc, des feuilles de tabac, des boutons de cette mauve qui sert d'oseille. Le jour baisse, nous allons camper là. Je fais garder les sentiers pour prévenir toute surprise. Bientôt, l'on vient me dire que l'on a aperçu dans les cultures quelques indigènes. Je les fais appeler, en les assurant de nos intentions pacifiques (la langue N'Gapou est sensiblement la même que celle des Dakouas). Ils viennent. Parmi eux, est un borgne, que M. Nebout croit reconnaître pour être celui qui s'était présenté à lui avec les musulmans envoyés par Crampel, et qui avait fait cause commune avec eux.

Un de mes tirailleurs vient me prévenir qu'un des indigènes est venu lui dire quelques mots en arabe. Ces hommes sont-ils donc vraiment les alliés des musulmans?

La nuit se passe et, le lendemain matin, je demande à quelques indigènes de me montrer la route jusqu'au village du chef Yabanda; ils y consentent. Nous traversons d'abord de grands champs de culture : maïs, sorgho, sésame, où il n'y a pas une mauvaise herbe et qui sont pleins de promesses de belles récoltes; puis une futaie commence avec de grands arbres distancés les uns des autres, et en dessous une herbe courte, qui en rend le parcours aisé.

Enfin, nos guides disent que nous allons arriver à des villages où nous trouverons de l'eau et des vivres. Il est deux heures, et nous marchons depuis six heures du matin. Bientôt, quelques indi-

gènes se présentent à nous, et parmi eux les réengagés reconnaissent quelques jeunes garçons qu'ils avaient vus au village du chef Yabanda. Ils nous disent que les musulmans sont chez ce chef et qu'un Sénégalais, qu'ils désignent sous le nom de Samba, est dans le village de Yabanda. Cette nouvelle me surprend tellement que j'ose à peine y croire, mais d'autres indigènes que nous rencontrons bientôt me la confirment.

Quel est ce Sénégalais? Est-ce un des hommes échappés aux musulmans? ou bien fait-il cause commune avec eux et leur sert-il de guide? Je ne puis le savoir de ces indigènes, dont l'attitude est douteuse; visiblement, ils attendent la suite des événements pour décider s'ils doivent être avec ou contre nous. L'idée me vient de pousser rapidement jusqu'au village du chef Yabanda, qui n'est distant que de quelques heures. Mais j'abandonne bientôt ce projet, car, ou bien les musulmans fuiraient, ou, prévenus, ils auraient le temps de s'organiser contre nous. Je décide donc de camper là, près d'un petit ruisseau, et je fais porter quelques cadeaux au chef Yabanda, promettant une bonne récompense aux émissaires s'ils arrivent à décider le Sénégalais à venir jusqu'à mon camp.

Les heures s'écoulent, et mes envoyés ne reviennent pas. Enfin, vers 5 heures, je vois s'avancer tout un groupe d'indigènes : c'est le chef Yabanda avec des gens de son village, et au milieu d'eux un homme amaigri, fatigué, enveloppé dans une couverture de campement, son seul vêtement. C'est un Sénégalais de la mission Crampel. C'était donc vrai ce que l'on me disait! Quelle émotion j'éprouvai alors! Je l'interroge.

Il n'y a pas de doute, les Tourgous étaient réellement à l'entrée du pays N'Gapous et ne se sont retirés qu'à notre approche. Ils sont maintenant campés non loin du village du chef Yabanda.

Répondant à mes questions, le Sénégalais, qui se nomme Mamadou-Sibi, me dit qu'il n'était pas là lorsque Biscarrat a été tué, pour la raison que, lorsque ce dernier apprit la mort de Crampel, il lui dit de partir, en même temps qu'Amadi-Diavoro, pour aller jusqu'à El Kouti et voir si Crampel était mort. Après huit jours de marche, il atteignit ce point; mais Crampel était tué, ainsi que M. Saïd et le Sénégalais Sadio, qui voulait le défendre.

A ma question sur ce qu'était devenue la petite Pahouine Niarhindzeu, il dit qu'elle avait été emmenée en esclavage.

Il me donna alors les noms des autres hommes d'escorte qui furent emmenés dans l'intérieur. Un d'eux, Demba-ba, était particulièrement bien traité par les musulmans, et lorsqu'un jour les tirailleurs voulurent s'enfuir, Demba-ba prévint les musulmans, ce qui leur valut à tous d'être enchaînés; puis on les relâcha à la condition qu'ils ne fuiraient pas. Mais un jour, avec Amadi-Diavoro, il avait pris la fuite. Ils furent repris et ramenés de nouveau à El Kouti; il réussit bientôt à s'enfuir de nouveau, seul cette fois, Amadi ayant refusé de le suivre. En trois jours il était revenu à Makorou; là, il apprit des indigènes que M. Biscarrat avait été tué, et comme je lui demandais ce qu'on avait fait de son corps, il me dit qu'il ne le savait pas au juste, car il se cachait, mais que très probablement il avait subi le même sort que ceux de Crampel et de Saïd, qui avaient été dépouillés de leurs vêtements et jetés dans les grandes herbes. Les musulmans, me disait-il, avaient en leur possession toutes les marchandises et munitions de la mission, et Demba-ba leur enseignait le maniement du fusil. Je lui demandai s'il pensait que les N'Gapous étaient de connivence avec les musulmans. Il ne le croyait pas, car il n'avait rien vu entre leurs mains qui ait appartenu à la mission.

Partant de Makorou, il était venu regagner le village de Yabanda. Ce chef s'était montré très bon pour lui, ainsi que pour Assenio, femme noire qui accompagnait la mission depuis les Ouaddas, et qui avait réussi à s'échapper des mains des musulmans. Ceux-ci avaient dit au chef Yabanda qu'il fallait leur livrer cet homme et cette femme qui leur appartenaient, et Yabanda aurait dû certainement s'y résoudre si nous n'étions venus, car il n'était pas de force à résister aux musulmans, qui étaient nombreux et armés de fusils, tandis que les N'Gapous n'ont que des sagaies.

Il n'y avait donc pas de doute, la mission Crampel tout entière avait été anéantie. J'interrogeai encore longuement Mamadou-Sibi, et je sus de lui avec détails comment s'étaient passés les événements. Les musulmans avaient dit à Crampel : « Viens plus loin avec nous et tu trouveras des ânes qui serviront à transporter tes bagages ».

Ils étaient partis de grand matin; vers midi, pendant une halte, Crampel écrivait son journal; les musulmans s'approchèrent de lui, l'entourant et le serrant de très près, avec des protestations d'amitié sous prétexte de s'informer de ce qu'il faisait. Et comme il insistait pour qu'on le laissât tranquille, il reçut par derrière un violent coup de hache, qui lui fendit le crâne. En même temps, Saïd était poignardé, et le Sénégalais Sadio, qui avait saisi son fusil, fut criblé de coups de sagaie avant d'avoir pu s'en servir. Ces détails, il les tenait de ses compagnons, qui avaient été pris et emmenés en esclavage. De plus, il savait par eux que le targui Ichekiad avait été traité par les musulmans avec toute espèce d'égards. Il fut laissé libre, et partagea le butin avec eux.

Les musulmans retardèrent tant qu'ils purent l'assassinat de Biscarrat, qui était déjà décidé dans leur esprit; mais ils espéraient le faire avancer jusqu'à El Kouti, le tuer là et revenir ensuite en arrière vers Makorou, pour s'emparer de l'arrière-garde et de toutes les marchandises. La présence du *boy* dans la tente de Biscarrat leur avait fait comprendre que celui-ci était informé et les avait déterminés à hâter le dénouement des événements.

Mamadou-Sidi m'affirmait que les musulmans qui étaient chez Yabanda étaient les mêmes que ceux qui avaient pris part aux meurtres. Leur participation d'ailleurs ne faisait pas de doute, puisqu'ils venaient le réclamer, ainsi qu'Assenio, comme étant leur propriété.

Yabanda, que j'interrogeai ensuite, confirma en tous points l'opinion du Sénégalais : ces musulmans qui étaient près de son village, il les avait déjà vus, alors qu'ils étaient venus au-devant de la mission Crampel. Ma conviction était faite. Ces hommes étaient bien les assassins de Crampel et de ses compagnons, et ma résolution fut vite prise : il fallait les attaquer, sans leur donner le temps de fuir; car, bien qu'ils fussent nombreux et bien armés, ils se méfiaient de nous, dont ils ne connaissaient pas exactement les forces, et, craignant de justes représailles, peut-être s'enfuiraient-ils pour échapper au châtiment.

Je fis à Yabanda d'importants cadeaux, lui donnant tout ce qu'il désirait, à la condition qu'il viendrait nous chercher pendant la nuit vers deux heures, lorsque la lune serait levée, pour nous conduire vers

le camp musulman. Il se fit prier, peu rassuré par notre faible nombre; mais comme j'insistais et lui promettais une récompense plus forte encore, s'il consentait, il s'engagea à m'envoyer des guides qui me conduiraient au camp, lui-même restant neutre et ne prenant pas part à l'action. Ce fut donc chose convenue et je lui conseillai, s'il voyait quelques inquiétudes se manifester chez les musulmans, de les rassurer pour les empêcher de fuir.

La nuit se faisait. Il partit, et nous prîmes immédiatement nos dispositions : quelques hommes resteraient à la garde du camp, ainsi que les porteurs, tandis que tout le reste prendrait part à l'action. Je fis revêtir aux hommes des vêtements sombres, afin qu'ils fussent moins visibles dans la nuit; ils laisseraient au camp leurs sacs pour être plus légers, et partiraient, n'ayant que leur fusil, leur baïonnette et leur cartouchière.

Dès que tout est préparé, chacun se couche, afin d'être dispos quand, vers deux heures, les envoyés de Yabanda viendront nous éveiller. Cependant nous étions couchés à peine, que nous entendons des voix qui nous appellent. — Que se passe-t-il? C'est Yabanda qui envoie vers nous quelques jeunes garçons nous prévenir que les musulmans, qui se figurent que tous mes hommes sont des guerriers et non des porteurs, et inquiets de nous savoir si près, sont décidés à lever le camp dès que paraîtra la lune. Il n'y a donc pas à hésiter; il faut partir aussitôt, malgré les difficultés que présentera la marche par une nuit sombre, par des chemins non frayés et coupés de marais. En un instant, tout le monde est prêt.

La marche est pénible, car la nuit est extraordinairement sombre. Pas une parole ne sort de la bouche des soldats. Enfin, après le passage d'un ruisseau, un champ de mil se présente, et les guides disent : « C'est là ».

De l'autre côté du champ brillent, en effet, les lumières des feux. A tout moment elles deviennent plus visibles, plus claires. Les musulmans semblent inquiets du bruit que produit le froissement des feuilles; et à un moment les fusils de deux tirailleurs s'étant cognés, ce bruit attire leur attention.

Il n'y a plus à attendre. Au signal donné, les magasins de cartouches de chaque fusil sont vidés; puis à la baïonnette.

Bien que les hommes, très exercés, tirassent juste, bon nombre des musulmans ont trouvé leur salut dans la fuite. Des tués et des blessés jonchent le sol. De notre côté, un homme, un de ceux qui avaient fait partie de la mission de Crampel et s'étaient réengagés, a eu la tête traversée d'une balle.

Un jeune enfant de sept à huit ans, qui s'est enfui dans les herbes aux premiers coups de fusil, abandonné par les musulmans, vient en pleurant se réfugier près de nous. Je vais le garder avec moi et l'élever.

Au jour, nous procédons à l'inventaire de tout ce qui a été trouvé dans le camp musulman. Il y a là un grand nombre d'objets, ayant appartenu, soit à Crampel personnellement, soit aux membres de sa mission, et cependant sept ou huit mois se sont déjà écoulés depuis que nos infortunés compatriotes ont été assassinés. Tout cela a eu dix fois le temps d'être disséminé ou perdu.

Parmi ces objets se trouvent entre autres : une chemise blanche ayant appartenu à Crampel ; des bas noirs, que l'on a fendus puis recousus ensemble pour en faire une sorte de petit sac ; des carnets couverts de toile ; mais, hélas ! les feuillets écrits ont été arrachés. Puis ce sont : boussole, briquets, couteaux, petites scies à main, cuillères, gamelles de campement, pierre à aiguiser, couverture matriculée, etc. Tous ces objets faisaient partie de l'équipement de la mission.

Quelques-uns des vêtements des musulmans sont faits en étoffes ayant appartenu aux membres de la mission. Tout cela était enfermé dans des sacs en toile d'emballage huilée, formant l'enveloppe des ballots. Des cartouchières d'origine musulmane sont raccommodées avec des boucles et des courroies provenant des sacs des hommes d'escorte.

Aucun doute n'est permis. La punition a été sévère, mais méritée. Mamadou-Sibi et Yabanda m'avaient bien renseigné. Ces hommes étaient les coupables qu'il fallait châtier.

Ah ! certes, ce châtiment ne sera qu'une bien faible consolation, fournie à ces pauvres familles qui pleurent un époux, un frère, un fils, car la haine n'est pas en leur cœur. Mais elles sauront du moins, et c'est de là que leur viendra la suprême consolation, que l'œuvre

des héros qu'elles pleurent et dont le souvenir ne s'effacera jamais du cœur de tout Français, n'a pas été stérile, car la terre qu'ils ont arrosée de leur sang généreux est, et restera, conquise à l'influence de la civilisation française.

La fusillade de la nuit avait mis tout le pays en émoi, et, dès le matin, les indigènes, renseignés par ceux qui nous avaient servi de guides et qui s'en allaient par les villages colportant la nouvelle du succès de notre entreprise, venaient nombreux autour de nous. Je crois que les Dakouas avaient calomnié les N'Gapous en nous disant qu'ils céderaient aux sollicitations des musulmans et se joindraient à eux contre nous; mais il n'en est pas moins vrai que leur voisinage avec les pays musulmans leur faisaient une obligation d'être prudents et réservés à notre égard. Ils savaient que s'ils s'alliaient à nous et si, plus tard, nous n'étions pas les plus forts, ils seraient cruellement punis par leurs oppresseurs et verraient leurs champs saccagés et leurs villages détruits. Mais d'instinct ils étaient pour nous. Ils avaient gardé le souvenir de ces premiers blancs qui avaient traversé leur pays et ne leur avaient fait que du bien. Ils savaient que, partout où nous passions, nous ne prenions pas, nous ne pillions pas, mais que nous achetions ce qui nous était nécessaire à la vie, même en le payant fort cher; et comparant notre conduite à celles des musulmans, ils se sentaient naturellement portés vers nous. Maintenant, ils avaient l'impression que non seulement nous agissions avec équité et justice, mais aussi que nous étions les plus forts. Ce qui produisait chez eux un mouvement d'étonnement, c'est qu'à peine une première mission était venue et avait été massacrée par les musulmans, une seconde avait marché derrière et avait tiré vengeance de l'échec subi.

Les indigènes viennent au camp, me disent où se sont enfuis les musulmans et s'offrent à nous servir de guides pour s'emparer d'eux. J'envoie mes compagnons, escortés de tirailleurs, à leur recherche; puis nous levons le camp pour nous diriger vers les villages de Yabanda. Nous traversons un pays très semblable à celui que nous avons parcouru, avant d'arriver au campement que nous quittons. Ce sont encore les steppes herbeuses, dont les chaumes cachent des tiges nombreuses de bambous qui jonchent le sol.

Puis nous entrons dans une vallée immense et suivons les flancs d'un escarpement chaotique, tout couvert de blocs énormes, qui tantôt forment des croupes, s'avançant en surplomb, tantôt émergent du sol au milieu d'une superbe et puissante végétation. Dans le fond, un ruisseau aux eaux claires, et, tout le long, des cases entourées de plantations. Au loin, vers le nord, la vue s'étend sur des collines qui apparaissent toutes bleues par des échappées ménagées au milieu d'arbres sombres; c'est un paysage superbe.

Nous allons prendre enfin un moment de repos bien gagné. Mes hommes se sont admirablement comportés. Froidement, sans emballement, sans cette fantasia que l'on peut toujours s'attendre à voir chez les noirs, ils ont fait leur devoir. Lorsque j'avais à en désigner quelques-uns pour une corvée supplémentaire, c'était à qui irait. Musulmans eux-mêmes, j'avais craint un instant que leur attitude ne fût aussi franche à l'égard de ces autres musulmans noirs; mais ils ont compris que c'est là l'ennemi commun, puisqu'un grand nombre des leurs sont détenus prisonniers entre leurs mains. Madamou-Sibi, que, pour équiper à neuf, chacun de mes tirailleurs a généreusement gratifié d'une des pièces en double de son équipement, leur dit toutes les cruautés que lui et ses compagnons prisonniers ont dû subir, et tous ne rêvent qu'à une chose, c'est d'aller, si cela est possible, les délivrer.

CHAPITRE XIII

Marche vers El Kouti. — La ligne de partage des eaux. — Les affluents du Tchad. — Le Chari. — Les N'Gapous se joignent à nous. — Makorou. — Villages dévastés. — Exhumation des restes de M. Lauzière. — Le Pic Crampel. — Les vivres manquent. — Retour à travers la forêt déserte.

Au lendemain de tous ces événements, le 25 novembre, j'allais reprendre ma marche vers le Nord. Je ne voulais pas laisser à la nouvelle de notre succès le temps de s'ébruiter et j'espérais arriver à Makorou à l'improviste, et peut-être y retrouver d'autres musulmans. Je laissai à Yabanda tout ce qui avait été pris au camp et je lui confiai la garde de deux charges, de porteurs malades, ainsi que tout ce qui pouvait encombrer inutilement mes hommes et les gêner dans une marche rapide. Entre autres choses, mes tirailleurs laissèrent tous leur moustiquaire qui devenait inutile, les moustiques ayant presque complètement disparu.

Je demandai au chef de me donner pour le moins deux guides, qui resteraient avec nous pendant toute notre marche. Il demanda des volontaires : dix-sept hommes se présentèrent. Cet empressement montrait quelle confiance les indigènes avaient maintenant en nous. En me les confiant, Yabanda me dit :

— J'ai pris soin de Samba (Mamadou-Sibi); veille sur le sort de mes enfants.

Je l'assurai qu'ils seraient bien traités. Le concours de ces jeunes N'Gapous pouvait m'être éminemment précieux; ils connaissaient à fond la grande brousse inhabitée, dans laquelle nous allions pénétrer, et nous aideraient à dépister l'ennemi.

Au départ du village, encore des hautes herbes cachant une quantité énorme de tiges mortes de bambous, lesquelles entravent

la marche et la rendent excessivement pénible. Bientôt quatre marais successifs se présentent, et il nous faut patauger dans une boue noire, infecte, que recouvre un eau croupissante, rougie par les sels de fer qui font à la surface une pellicule métallique. Enfin le terrain s'assèche, et nous escaladons des pentes rocheuses, qui nous conduisent à une série de plateaux, d'où la vue s'étend, superbe et infinie, vers le Nord-Ouest, sur des vallées immenses, toutes boisées et toutes sombres, partant du pied de cinq rangées de collines qui apparaissent, toutes bleues, dans le lointain; leur direction générale est Nord-Ouest.

Il faut incendier les hautes herbes, afin de déblayer une place pour le campement. Mais l'incendie ne s'arrête plus: il s'élance au milieu de ces herbes sèches, qu'il détruit en un clin d'œil. Il disparaît bientôt et on le croit éteint, mais soudain il se rallume et ses clartés illuminent à nouveau l'horizon et luttent contre les sombres voiles de la nuit qui descend.

Ces plateaux ferrugineux, d'un parcours facile, et où nous pouvions fournir une marche de plus de 3 kilomètres à l'heure, alternent avec des vallées marécageuses, où nous nous embourbons jusqu'à mi-jambe. Nous ne les traversons qu'au prix d'une extrême fatigue, car les éléphants, très abondants dans cette région, en ont pétri la vase, dans laquelle leurs pieds gigantesques ont ouvert d'énormes fondrières remplies d'une eau ne laissant rien deviner de l'état du sol. Souvent nous entendons ces énormes pachydermes fuir devant nous, brisant ou déracinant avec leur trompe, pour se frayer un passage plus commode, des arbres de la grosseur de la cuisse. Mais bien que nos vivres fussent sur le point de s'épuiser, car en partant de chez Yabanda nous n'avions pu emporter qu'une assez faible quantité de denrées, la maladie réduisant sans cesse le nombre de mes porteurs, nous n'essayons même pas de chasser ces animaux. Je savais, par expérience, combien il est difficile de tuer une de ces bêtes, qui parfois, criblée de balles, s'en va mourir au loin dans les marais, sans que l'on puisse la rejoindre.

La marche pénible dans les marais, l'impossibilité absolue de changer même de vêtement alors que l'on sort tout souillé de

cette bourbe infecte, car tout à l'heure d'autres marais se présenteront encore où il faudra se plonger à nouveau; le manque de repos et le travail incessant auquel il fallait me livrer, car, malgré tout, je poursuivais, chemin faisant, mes récoltes de documents d'histoire naturelle que, le soir venu, et souvent fort avant dans la nuit, il fallait classer et noter, tout cela avait réveillé en moi de nouveaux accès de fièvre, qui me prenaient chaque soir, et que des doses très fortes de quinine n'arrivaient pas à faire diminuer. Nous partions cependant chaque matin à six heures, pour ne nous arrêter que le soir, vers la même heure.

Le matin du 28 novembre, au moment de lever le camp, j'étais plus souffrant encore, plus épuisé que les autres jours. Cependant je donnai l'ordre du départ. Mais nous avions à peine fourni une marche de deux heures que les forces m'abandonnèrent complètement. Il fallu s'arrêter. On me dressa ma couche sous de grands arbres, qui m'abritaient contre l'ardeur du soleil, déjà brûlant à cette heure matinale. Je m'administrai une médication énergique, consistant en ipéca à la brésilienne et injections sous-cutanées de bromhydrate de quinine.

J'étais dans une très cruelle situation. J'avais hâte de marcher et j'étais réduit à l'impuissance par la maladie, qui me terrassait. Les vivres commençaient à s'épuiser et chaque jour, chaque heure, que nous perdions, rendait la situation plus difficile et plus périlleuse. Il fallait atteindre Makorou, en toute hâte, car je comptais bien refaire là d'abondantes provisions pour pousser ensuite jusqu'à El Kouti. La chasse ne nous fournissait que de bien faibles ressources, notre marche en colonne faisant fuir le gibier.

Le tourment que me causait mon état de santé ne faisait que l'aggraver. Mes compagnons étaient heureusement tous bien portants; seul, j'étais la cause de ces retards. Les N'Gapous que j'avais emmenés avec moi étaient désolés de me voir malade. Ils venaient s'accroupir près de ma couche et me regardaient avec des regards attristés. J'étais surpris de trouver chez ces primitifs, encore quelque peu anthropophages, puisqu'ils mangent l'ennemi tué à la guerre, la manifestation de tant de bons sentiments. Ils

ne me quittaient pas. Un d'eux, voyant qu'un rayon de soleil perçait à travers la feuillée et m'importunait, s'en alla couper une grande branche qu'il planta dans le sol pour m'abriter. Un autre prit mes chaussures toutes souillées de la boue des marais, et les nettoya avec soin.

J'envoyai des hommes à la chasse. Ils nous rapportèrent deux pintades, mais ils ne trouvèrent ni antilopes ni buffles qui eussent fourni de la nourriture pour tout mon monde. Le lendemain matin, la médication que j'avais suivie ayant produit de l'amélioration dans l'état de ma santé, je donnai l'ordre du départ. Il faisait un froid tel, que nous n'en avions encore éprouvé de semblable. Chacun de nous mettait sur lui tout ce qu'il avait de vêtements. Les tirailleurs s'enveloppaient dans leurs couvertures. C'est que le matin, à six heures, le thermomètre ne marquait que 8°7 au-dessus de zéro. Bientôt après notre départ, nous traversions une petite rivière; elle roulait ses eaux vers le Nord-Ouest. La série de plateaux que nous venions de franchir formait donc la ligne de partage des eaux entre les affluents de l'Oubangui et du Congo, coulant vers le Sud, et ceux qui déversent leurs eaux vers le Nord et qui sont tributaires du Tchad.

Pendant l'après-midi de la veille, alors que, pris d'accès de fièvre, j'avais dû rester étendu, M. Nebout avait pu s'entretenir longuement avec Mamadou-Sibi et vint me rapporter les résultats de cette conversation.

Mamadou, sans avoir assisté lui-même à l'assassinat ni de Crampel ni de Biscarrat, savait cependant par ses compagnons, dont il avait partagé la captivité, comment s'étaient passés les événements. A son sens, la participation du targui Ichekiad au crime ne faisait aucun doute. Les blancs jouissent auprès des noirs d'un tel prestige, que peut-être les musulmans seuls n'auraient pas osé commettre l'assassinat; mais il les avait rassurés sur les conséquences, disant que le pays des blancs était loin et que jamais ils ne viendraient tirer vengeance du meurtre. Il les encourageait en leur disant qu'il y avait dans les caisses des richesses considérables.

Le meurtre eut lieu. On s'empara des Sénégalais et l'on garda

la lettre qu'un courrier devait porter à l'arrière-garde, de façon à laisser aux autres Européens le temps d'avancer et de tomber dans de nouveaux guets-apens, et cela en dehors des villages de fétichistes, qui peut-être eussent averti les blancs du danger qu'ils couraient. Ichekiad serait revenu même jusque près de Makorou, au moment de l'assassinat de Biscarrat que l'on renonça d'attirer jusqu'à El Kouti, et dont il fallut précipiter le meurtre pour éviter qu'il ne fût rejoint par M. Nebout, qui avait avec lui, on le savait, un certain nombre d'hommes armés.

Ichekiad fut payé de sa trahison. On lui donna une large part du butin et on le laissa librement partir vers le Nord (1).

Je n'avais aucune raison de douter de la bonne foi de Mamadou, qui tenait tous ces renseignements de ses compagnons, lesquels avaient assisté à tous ces événements. Le raisonnement me conduisait, au contraire, à considérer la trahison du targui comme non douteuse.

Il savait, en effet, que parmi les marchandises formant les bagages de la mission, il s'en trouvait un certain nombre qui avaient grand cours dans son pays et qui avaient été achetées sur ses propres indications. Certes, on lui avait promis de grosses récompenses, — mais n'avait-il pas là, sous la main, plus encore qu'on ne pouvait lui donner? Tant que l'on était chez les fétichistes, la trahison n'était pas possible, mais les Tourgous n'étaient-ils pas musulmans comme lui? Et puis Ichekiad avait séjourné longtemps chez les blancs, et l'esprit d'intransigeance des gens de sa race eût fait que, s'il était revenu chez lui dans des conditions normales, il n'eût plus été accepté ; — peut-être même l'aurait-on mis à mort. Mais par la trahison, il revenait riche, et sa participation au meurtre d'Européens lui constituait un titre de gloire, qui devait ne plus laisser planer sur lui aucun sentiment de doute; il aurait bien mérité des siens.

J'interrogeai à mon tour Mamadou-Sibi, et il me répéta tout ce qu'il avait dit à M. Nebout.

Sur un plateau, je trouve l'emplacement d'un grand campement.

(1) Des avis venus à Tripoli ont annoncé (janvier 1893) qu'Ichekiad aurait regagné sa tribu dans le Sahara.

Il y a encore une quinzaine de sortes de grandes huttes, faites en abattant un arbre, découpant en dessous les ramilles, pour ne conserver que les grosses branches qui forment pilier de soutien, et projetant sur le tout quelques bottes de grandes herbes. Les musulmans ont dû camper là, car il y a sur le sol des débris de caisses et de tonnelets en zinc, ayant appartenu à la mission Crampel.

J'ai emboîté le pas si étroitement sur les traces du passage de mon prédécesseur, qu'à un moment, un des réengagés vient me dire qu'il y a là une grosse roche que Lauzière, l'ingénieur de la mission, a frappée pour en détacher une parcelle. J'en prends, au même point, un échantillon (*microgranulite schisteuse*).

Le 29, dans la matinée, nous arrivons à l'endroit où le Bassa Thomas est venu annoncer à M. Nebout le meurtre de Biscarrat.

Encore deux jours de bonne marche et nous serons à Makorou; il est temps, car les vivres sont épuisés et nous vivons de ce que l'on peut trouver.

La chasse ne nous fournit toujours que peu de chose; mes hommes trouvent dans la brousse quelques racines d'ignames sauvages, qu'ils déterrent avec un grand soin. Elles sont longues, minces et très difficiles à arracher. Les tamariniers deviennent plus fréquents; nous nous arrêtons quand nous en rencontrons, car mes hommes mangent la pulpe acide que renferment leurs fruits. J'ai bien encore avec moi quatre caisses de riz, de 25 kilos chacune, mais je n'y toucherai qu'à la dernière extrémité. Je compte sur cette faible ressource pour ma marche sur El Kouti, car Mamadou me dit que la région est déserte et que nous n'y trouverons pas de vivres.

Le soir, les éléphants viennent tout près de notre campement, et lorsqu'ils nous aperçoivent, ils fuient, brisant les arbres sur leur passage et poussant de formidables coups de trompette.

Mon camp était toujours organisé suivant un ordre dont on ne se départait jamais. Le choix de l'emplacement ayant été fait par les soins du chef d'escorte, M. Briquez, une équique procédait au débroussement sommaire, tandis qu'une autre s'en allait à la recherche de perches destinées à installer une tente unique à l'aide

de deux bâches, sous lesquelles nous tous Européens, nous trouvions abri. Les tirailleurs étaient disposés par groupes, suivant un ordre prévu, abritant en cas d'attaque les porteurs, qui couchaient près de la tente à côté de leurs bagages.

Ce jour-là, le camp était disposé comme de coutume. Ma besogne terminée, je m'étais couché, lorsque soudain je suis réveillé au milieu de la nuit par deux coups de feu. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je saute à bas de ma couche, je saisis ma carabine et me voilà hors de la tente. Si prompt qu'avait été mon mouvement, il avait suffi néanmoins pour donner le temps à mes tirailleurs de se ranger en cercle, genoux en terre, protégeant la tente et les porteurs groupés autour d'elle.

Que s'est-il passé? D'où sont partis les coups de feu? Les sentinelles du camp interrogées n'en savent rien; celles de grand'garde ne sont pas mieux renseignées. Il leur semble, aux unes et aux autres, que les coups de feu ont été tirés dans le camp même. Après enquête, nous découvrons, en effet, que c'est un tirailleur qui, couché trop près du feu, a laissé s'enflammer sa musette, et deux cartouches ont éclaté.

Nous parcourons une nouvelle série de plateaux ferrugineux peu élevés. Par places, une herbe courte et fine couvre le sol; mais souvent aussi celui-ci est rocheux et complètement dénudé. De gros blocs, de forme régulière, presque cubique, émergent au-dessus de sa surface. Des touffes d'aloès poussent entre ces blocs. Sur un de ces plateaux, où nous arrivons avec une petite escalade, le terrain est garni d'une sorte de champignons gigantesques ayant $0^{m},80$ de hauteur : ce sont d'énormes fourmilières. Le sol en est recouvert.

Une futaie, aux arbres élancés, fait suite à ce plateau, et en sous-bois des pieds nombreux de maranthacées (*Curcuma*). Puis la plaine herbeuse recommence. Nous allons arriver, me disent mes guides, à une grande rivière que, m'assurent-ils, nous pourrons franchir à l'aide d'un pont, établi sur un point qu'ils connaissent, et vers lequel ils me conduisent.

Je décide quatre de mes guides à partir en éclaireurs rassurer les N'Gapous, habitants de Makorou, ou bien constater la présence

des musulmans et nous en aviser. Je les chargeai de revenir le plus tôt possible et de nous rapporter quelques vivres.

Nous arrivons, dans la journée, sur les bords de la grande rivière que les N'Gapous nomment Bangoula; elle coule vers le Nord-Ouest.

Où est le pont?

Les N'Gapous grimpent alors sur un arbre de forte taille, qui penche sa puissante ramure au-dessus de l'eau, en suivent les branches et arrivent à des ramilles flexibles, reliées, à l'aide de quelques perches, à celles d'un arbre semblable, situé sur la rive opposée. Ce passage scrobatique est tellement périlleux, que, pour le franchir, ils ne conservent même pas leurs sagaies à la main. Passer sur ce pont de singes ce serait folie, et puis comment transporter les bagages? Il n'est d'autre moyen que de construire un pont, car, comme je viens de m'en assurer en la faisant plonger, l'eau a près de 3 mètres de profondeur. Je fais reconnaître la rive en amont et en aval. Pas de passage.

On commence donc à abattre des arbres sur notre rive, et des hommes, qui ont franchi le courant à la nage, se mettent en devoir d'en faire autant sur l'autre bord. J'ai chargé M. Bobichon de veiller à l'exécution de ce travail.

Pendant ce temps, je m'en vais reconnaître les bords de la rivière. Ceux-ci sont constamment boisés, et les arbres penchés sur l'eau abritent son cours, qui a près de 50 mètres de large. Nous sommes à la saison des basses eaux. Il est facile de s'en convaincre, car, il y a peu de temps encore, les arbres plongeaient dans l'eau, comme l'atteste clairement la vase dont leurs troncs sont couverts. Aux eaux hautes, le cours est cependant endigué par deux fausses berges, éloignées d'une trentaine de mètres du bord actuel de la rivière. Sur la vase qui recouvrait ce lit des eaux hautes, un lion, qui sans doute était venu s'abreuver, avait laissé des empreintes, toutes fraîches.

Dans une de ses dernières lettres, Crampel racontait une chasse qu'il avait faite en ce lieu et dans laquelle il avait blessé un lion. Je n'ai pas eu la bonne chance d'en rencontrer, et d'ailleurs, ce fauve semble rare dans la contrée, car on n'en voit pas de dépouilles

chez les chefs, qui ne manqueraient pas de les conserver comme ils le font pour la peau des autres félins qu'ils arrivent à tuer. Cependant, bien que n'étant armés que de sagaies et de flèches, ils n'hésitent pas à attaquer le lion, comme ils me l'ont affirmé et j'ai pu contrôler la véracité de leur dire, car je rencontrai plus d'une fois des griffes de cet animal placées au cou en façon d'ornement, et suspendues à un petit lien.

Les lions, quoique rares, se rencontrent néanmoins même dans des régions qui semblent leur être moins favorables, telles que celles de la forêt équatoriale, et des chefs batékés, des environs de Brazzaville, possèdent des peaux de lions tués par eux.

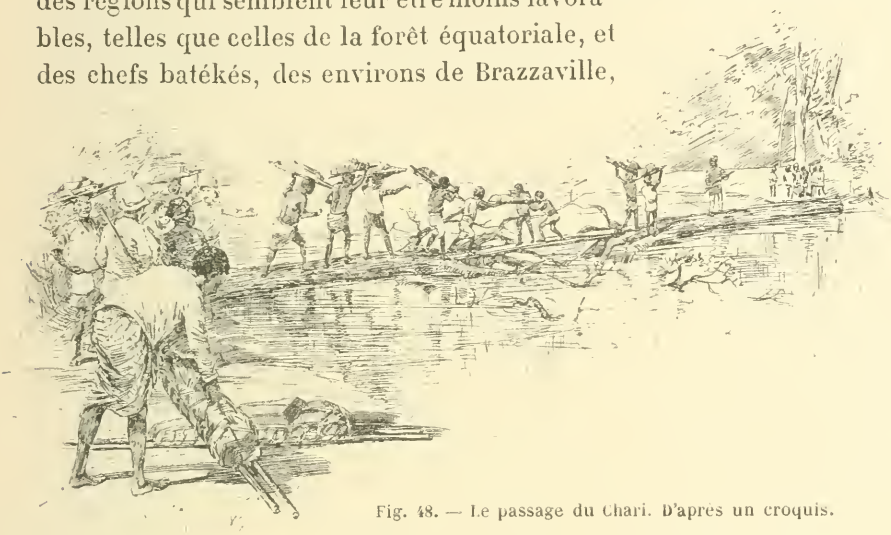


Fig. 48. — Le passage du Chari. D'après un croquis.

Si j'avais eu des porteurs et que j'eusse pu conserver avec moi mes canots démontables, j'aurais suivi le cours de cette rivière; mais dans l'état actuel des choses, il fallait renoncer à ce désir. Les renseignements que je pus recueillir sur le parcours de cette importante rivière m'ont appris que son cours allait en s'élargissant; el passerait au nord du pays des Sarras. Je devinai que j'étais au bord du Chari, le grand affluent du Tchad (1).

(1) Quand, lors de mon retour, je me rencontrai à Brazzaville avec M. le lieutenant de vaisseau Mizon, je demandai à l'hadji khartoumien qui l'accompagnait, s'il connaissait la rivière Bangoula. Il me répondit : « C'est la même qui prend plus bas le nom de Chari ». Je ne m'étais donc pas trompé dans ma conjecture.

Écrivant à ceux de ses compagnons qui dirigeaient l'arrière-garde, Crampel, qui était précisément à ce point de voyage, leur disait qu'il venait d'avoir une de ces joies comme on n'en éprouve que rarement en exploration. C'est qu'il avait compris que cette rivière, qu'il venait de traverser, était le grand affluent du Tchad, et il venait de le franchir en un endroit que nul explorateur n'avait jamais atteint encore.

Le lendemain matin 1er décembre, le ponceau étant construit, le passage commença assez lent, car notre pont consistait seulement en deux arbres, dont les troncs se croisant sont maintenus en l'air par de grosses branches, qui posent sur le lit de la rivière. Le barrage qu'elles forment gêne les poissons que l'on voit venir faire des sauts au-dessus de la surface ; il y en a de très gros. De l'autre côté du Chari, la steppe herbeuse recommence. Mes guides qui reviennent me disent qu'il n'y a pas de musulmans; et que les indigènes eux-mêmes ont fui.

Soudain, une superbe antilope Kob débouche des hautes herbes et s'arrête dans une petite clairière, à 30 mètres devant nous. Un de mes hommes d'avant-garde abaisse son fusil et veut tirer. Je l'arrête. Il me regarde stupéfait; il y a si longtemps que nous n'avons mangé un bon morceau de viande! Mais le coup de fusil se serait entendu du village et les habitants, déjà effrayés, ne se seraient plus montrés du tout.

Toutes les herbes sont sèches maintenant. On en a commencé le brûlage et notre marche s'effectue plus facilement. Bientôt, une croupe rocheuse très haute se présente à l'horizon; nous nous dirigeons vers ce point, car, me disent mes guides, le village se trouve au pied de ce pic.

Entre les blocs énormes qui se sont détachés du pic, quelques cases, très petites, très pauvres, sont installées, adossées du côté ouest de la muraille, presque droite de ce côté-là. A l'Est, la masse rocheuse se prolonge, au contraire, en une pente qui semble pouvoir être gravie. Les cases sont toutes placées entre les blocs rocheux qui les abritent, les cachent même parfois aux regards; et plus on examine avec attention, plus on en découvre. Au Nord, est un petit pic secondaire et, entre les deux, un plateau rocheux, où les eaux

qui s'écoulent des pentes viennent s'accumuler dans une grande poche naturelle et forment réservoir d'eau. Sur ce plateau, encore quelques cases. Mais les unes comme les autres sont vides ; tous les habitants ont fui. Lors du passage de Crampel en ce lieu, il existait un village plus important, occupant la plaine qui s'étend à l'ouest du pic, et que limite une petite rivière aux eaux claires, affluent de droite du Chari. Mais depuis, les musulmans ont tout pillé, brûlé les cases dont les montants tout noirs sont encore là, debout, et les indigènes qui ont survécu ont reconstruit de pauvres cases sur le rocher où ils pourront se mieux protéger.

Tout est vide, désert, abandonné. J'envoie les N'Gapous à la recherche des indigènes, qui appartiennent, me disent-ils, à leur race, et qui étaient placés autrefois sous l'autorité de Yabanda, mais ce chef lui-même a fui la région dévastée par des hordes musulmanes, jugeant prudent de mettre cette grande brousse d'un parcours si pénible, que nous venons de traverser, entre lui et l'envahisseur. Je leur ai dit qu'ils annoncent à chacun que nous voulons la paix, que nous leur achèterons des vivres en les payant très cher, car nous n'avons plus rien à manger, et s'ils ne se pressent pas, je serais forcé de prendre dans les plantations.

Les plantations? Ah! ils n'ont que faire de venir les protéger! Elles n'existent plus. Les musulmans, alors qu'ils descendaient vers le Sud, ont tout pillé ; les champs de patates et de manioc ont été fouillés, et il ne reste plus que quelques vieilles racines à demi gâtées.

Enfin, avant le soir, les guides reviennent avec quelques indigènes. Ils sont armés d'arcs, d'énormes carquois bourrés de flèches à la pointe acérée et de javelines. Ils semblent fort peu rassurés. Je leur dis qu'ils n'ont rien à craindre, mais qu'ils m'amènent le chef ; que je veux le voir, et qu'ils me fournissent des vivres dont j'ai un besoin absolu. Ils me répondent que le chef ne peut venir, car il est si pauvre qu'il ne peut pas faire de cadeaux ; les musulmans ont tout pris et leurs cultures sont bien réduites, les femmes qui s'en occupaient ayant été emmenées en esclavage. Je leur dis que je n'exige pas de cadeaux et, s'ils ont du mil, qu'ils l'apportent, je le leur payerai.

Le lendemain, la matinée se passe et pas un indigène ne vient. Enfin, dans l'après-midi, je vois se présenter le chef, accompagné d'un certain nombre d'indigènes. Il m'apporte une poule, trois morceaux de viande d'éléphant, fumée, et un petit panier de mil. « C'est tout ce qu'il possède, » me dit-il. Je le crois assez volontiers, car je viens de parcourir leurs cultures. Quelle misère! Comme on sent que ce premier élément de succès, la sécurité, ne règne pas ici. Tout ce travail du sol est fait à la hâte, n'importe comment.. On sent que ceux qui le font semblent être guettés sans cesse par un ennemi. Vite ils égratignent le sol, y jettent quelques graines qu'ils ont dérobées à la maigre pitance de chaque jour et se sauvent pour ne pas être saisis. Ce sont de petits lambeaux de champs épars çà et là, comme pour pouvoir toujours emporter quelque chose dans la fuite, quelque direction qu'on lui donne.

Du mil, presque pas; ce qu'il y en a ne formerait pas un demi-hectare, et encore tout cela est rabougri, chétif, les épis se montrent à peine. Ni arachide ni sésame; quelques petits champs de patates et de manioc, mais la récolte est faite. Et çà et là, au milieu des grandes herbes poussant sans soins, quelques pieds de tabac et des cotonniers, laissant échapper des capsules mûres, des flocons d'une soie très blanche. Ce sont les témoins d'une prospérité disparue.

Que devenir? Que donner à mes hommes qui ont faim? J'ai fait chasser, mais l'on ne m'a rapporté que quelque menu gibier, tourterelles et touracos. Il en faudrait beaucoup pour nourrir 90 hommes! J'ai bien encore mes caisses de riz — 100 kilos; — à petite ration, cela fera trois jours au moins, mais, c'est ma dernière ressource, pour aller vers El Kouti, dont cinq ou six jours de marche nous séparent encore. Et d'ici là-bas le pays est désert. El Kouti lui-même n'est qu'un lieu de campement, car il y a là de l'eau, qui devient plus rare dans le pays; mais aucune plantation n'y existe, et si, comme cela est probable, les musulmans ont fui, nous n'y trouverons rien.

Malgré tout le désir de garder cette maigre provision de riz pour plus tard, il faut bien l'entamer, mes hommes ayant faim. Soit, on ouvrira une caisse. On décloue le bois, on dessoude le zinc. — Désolation! Dans toutes les tribulations de la route, le zinc s'est

crevé, l'eau s'y est infiltrée et le riz est pourri. Cela est brun, pris en masse, et répand une épouvantable odeur. Il en faut ouvrir une seconde : elle est dans le même état. La troisième est bonne. — Dans la quatrième, une faible partie seulement est en bon état. Voilà tout ce qu'il me reste de vivres : 30 kilogrammes de riz, et j'ai 90 hommes à nourrir!

Que faire? Partir tous ensemble pour El Kouti? C'est impossible, car ce serait exposer tous mes gens à mourir de faim. S'il y avait au moins un peu de vivres indigènes, je partirais avec vingt tirailleurs et deux Européens, laissant le reste ici. Mais ce n'est pas une solution, puisqu'il n'y a pas plus de vivres ici qu'il n'y en aura là-bas. Renoncer à El Kouti, alors? Je ne puis me décider à prendre cette détermination. J'envoie de toutes parts à la chasse. Si nous pouvions tuer un éléphant, nous serions sauvés.

Le pays ne peut rien me fournir, et, cependant, quelle situation privilégiée que celle de ces villages! Avec bien peu d'organisation, avec un peu d'entente entre eux et seulement quelques fusils, ils seraient au milieu de ces rochers en état de résister à toute attaque. Cet énorme bloc qui émerge là du sol, avec toutes ses cavernes, ses anfractuosités, ses retraites, constitue une formidable citadelle. J'en entreprends l'ascension. Mes guides me font aborder le pic par l'Ouest, côté par lequel il domine le pays de toute sa masse imposante, coupée brusquement par une muraille à pic de 200 mètres de haut, flanquée au pied de gros blocs détachés, entre lesquels croissent quelques arbres rabougris et de hautes herbes; puis nous longeons le côté sud. Là, des failles énormes et les lignes de stratification concordante vont s'abaissant jusqu'au sol pour y disparaître bientôt une à une. Nous voilà à l'Est. Une pente s'offre à nous. Le sol est fait des blocs unis de la roche qui le pave de dalles immenses et s'élève en une pente douce, jusqu'à une façon de plate-forme, où l'on a établi une case, en plantant les piquets entre les fentes des rochers, et en les consolidant au moyen de grosses pierres. Au bord de cette plate-forme, regardant la pente glissante que je viens de gravir, des amas de pierres disposées en rangées. Un de mes guides me montre qu'elles sont destinées à être lancées contre les assiégeants. Mais la case est vide, les habitants l'ont abandonnée.

Puis encore une montée plus raide, plus difficile à franchir, et de nouveau des cases avec des rangées de pierres de défense. De là pour arriver au sommet, l'escalade est pénible : il faut sauter de roche en roche, sur le bord de crevasses énormes. Enfin, nous voilà sur le bloc terminal, arrondi en forme d'une immense coupole. D'énormes blocs détachés de la masse ont glissé sur la déclivité, et on se demande par quel miracle d'équilibre ils se soutiennent encore, au sommet de la grande muraille droite, du côté ouest.

Une vue superbe, et que seule la brume bleutée des lointains limite à l'infini, s'étend de là sur toute la région qui nous entoure. Vers le Sud, je retrouve les deux ruisseaux traversés, il y a quelques jours; puis, plus près, le cours important du Chari, qui fait un crochet vers le Nord pour reprendre ensuite sa direction Nord-Ouest. Le cours en est facile à suivre de l'œil, à cause de la masse verte des grands arbres qui en bordent les rives, et qui se détache longtemps encore sur la plaine des grandes herbes jaunies.

Tous ces cours d'eau s'infléchissent aussi vers le Nord, car un fort massif montagneux, que l'on découvre à l'Ouest et dont nous avons franchi les derniers contreforts dans la grande brousse, déjette leur cours.

Au Nord, la steppe herbeuse s'étendant à l'infini; à l'Est, la steppe encore, avec quelques émergences de blocs rocheux, sur le premier plan. Ils semblent appartenir au même banc, qui se termine à l'Ouest par l'énorme bloc sur lequel nous sommes, et du sommet duquel le regard s'étend sur toutes ces régions, théâtre du massacre de mes infortunés prédécesseurs.

Je donne à ce massif rocheux le nom qu'il conservera, je l'espère, de Pic Crampel. Hélas! il est le monument érigé au-dessus de sa tombe, alors qu'il aurait dû être le jalon de sa marche glorieuse!

Dès mon arrivée à Makorou, j'avais fait rechercher l'emplacement où avait été inhumé l'infortuné Lauzière. On eut quelque peine à le retrouver, car, comme je l'ai dit, l'ancien village avait été abandonné, et, depuis lors, les grandes herbes, qui ont tout envahi, avaient été brûlées, puis avaient repoussé de nouveau. Mais on savait que la tombe avait été creusée près d'un grand tamarinier, et on finit par en découvrir l'emplacement.

L'état de famine auquel nous étions réduits m'avait démontré l'impossibilité absolue de marcher en avant et me faisait un devoir de me hâter de revenir, car il faudrait encore traverser toute la grande brousse avant de retrouver des vivres. Je résolus donc d'exhumer les restes du malheureux

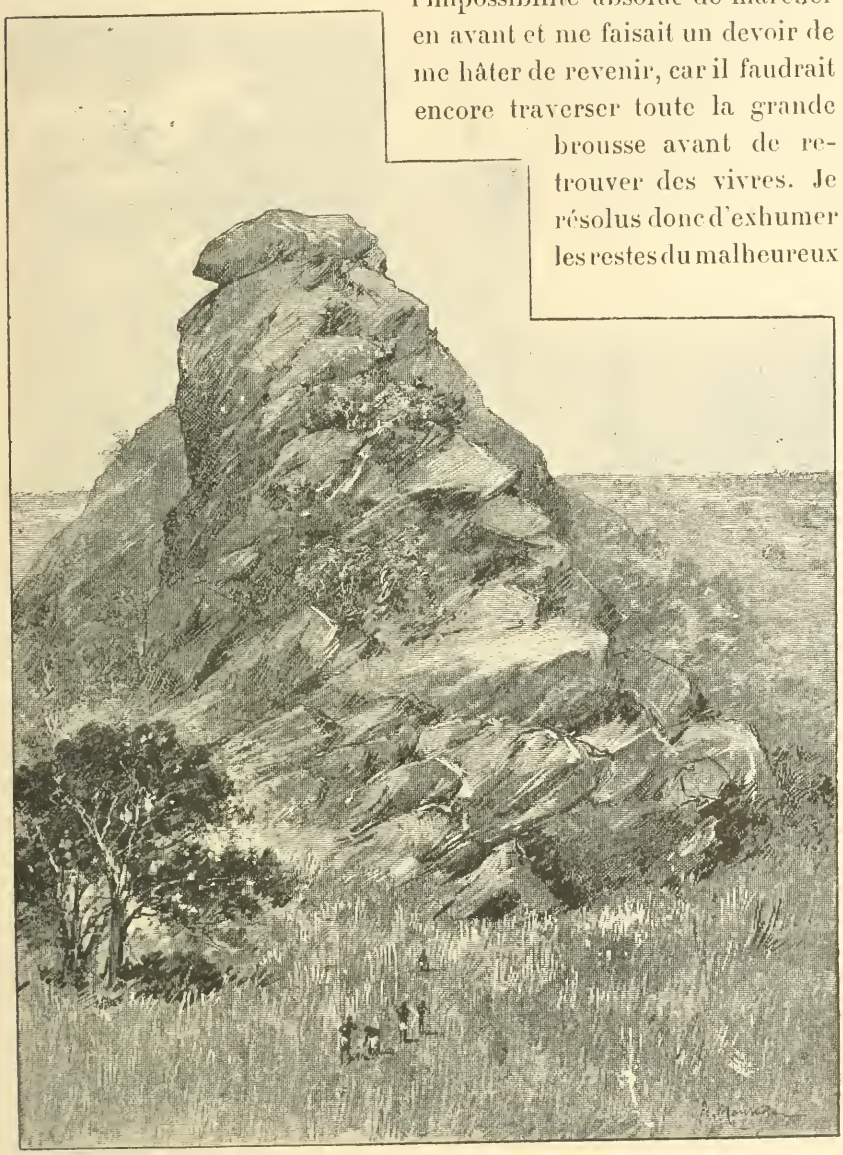


Fig. 49. — Le Pic Crampel. D'après des photographies.

Lauzière et de les rapporter pour les faire reposer en terre française.

Il est trois heures : c'est le moment fixé pour la triste cérémonie. L'avant et l'arrière-garde, 25 hommes, en tenue et sous les armes, vont nous accompagner. Les autres resteront à la garde du camp. Les réengagés de la mission Crampel nous guident. Après avoir serpenté dans les grandes herbes, nous arrivons à un endroit écarté des cases, que les musulmans ont brûlées. Près d'un gros tamarinier, le sol est moins envahi par les herbes, — c'est une sorte de petite place ronde — au centre, un tertre entouré d'une dizaine de piquets, que l'incendie des herbes a charbonnés — ils sont tout noirs, comme en deuil. — C'est là.

Les hommes d'escortes, silencieux, se rangent en cercle, et quatre d'entre eux, commandés par le sergent Bou-Bakar, après avoir arraché les piquets noircis, commencent à entamer le sol. Nous tous blancs, nous sommes là, tout près de cette terre, qui se creuse et qui prend bientôt la forme lugubre de la fosse mortuaire. Les indigènes, venus nombreux, paraissent surpris, passant leur tête entre les rangs des tirailleurs, l'arme au pied, la baïonnette au clair.

Les travailleurs agissent, rapides, silencieux. Que de tristes pensées envahissent notre esprit pendant ces cruels instants! Et si un souffle était sorti alors de nos cinq poitrines oppressées, c'eût été pour exprimer la même pensée, pour dire la même douleur!...

Près d'un mètre de terre est retiré. La terre superficielle entraînée au fond lors de l'inhumation, en même temps que des touffes d'herbes encore incomplètement détruites, nous disent que nous approchons. Bientôt, en effet, un lambeau d'étoffe blanche, bariolée de grandes chamarrures rouges, apparaît. Dès lors, les travailleurs agissent avec prudence. La silhouette humaine se dessine sous les plis écrasés d'une couverture de laine grise, puis le vêtement de flanelle blanche, rayée de noir, qu'il portait sans cesse...

Portez armes! Présentez armes! Et dans une caisse en fer doublée de toile blanche, tapissée d'un pavillon tricolore, les restes de ce soldat, mort pour la cause de la civilisation et de la patrie, sont pieusement déposés.

Plus d'un sanglot alors soulevait nos poitrines! Pauvre compagnon d'exil sur la terre lointaine et inhospitalière!... Sa tête était tournée vers le Nord, comme pour chercher encore de son dernier

regard, là-bas, si loin... le regard, la pensée d'une mère ou d'un père. Ah! s'il est une consolation à ces suprêmes douleurs, que ceux qui, faisant abnégation de leurs propres chagrins et de leurs tourments, n'ont pas hésité à lui dire : Pars et sers utilement la patrie, la trouvent du moins à la pensée que leur fils est mort au champ d'honneur, en faisant son devoir!

Nous revenons au camp. La bière est déposée et les soldats défilent devant, respectueux, fortement impressionnés. Mamadou-Sibi avait dû être emporté; l'émotion avait amené chez lui une syncope.

Je dis aux indigènes qu'il me fallait à tout prix retrouver les restes de Biscarrat, leur promettant telle récompense qu'ils voudraient s'ils m'aidaient à les découvrir. Mais ils me répondirent que certainement ils ne retrouveraient rien, car il n'avait pas été enterré, et que le brûlage des grandes herbes, qui avait déjà eu lieu par deux fois, depuis sa mort, amenait la destruction de tout ce qui se trouvait sur le sol. Ils se mirent cependant en campagne, mais ne me rapportèrent que des fragments d'os longs, humains, moitié carbonisés, entamés par la dent d'un rongeur qui mange l'os et l'ivoire. Je ne pus reconnaître en ces débris des os d'Européen. Je les fis enterrer et je renonçai à pousser plus loin mes recherches, que tout démontrait inutiles.

Cette constatation, que je venais de faire de la disparition des ossements humains, acheva de me déterminer à ne pas aller plus au Nord. Quand bien même, ce qui était peu probable, nous aurions pu, sans mourir de faim, attendre El Kouti et en revenir, qu'aurions-nous fait? Mamadou et les indigènes m'affirmaient déjà que les musulmans avaient abandonné ce point, qu'il n'y avait pas de cultures pour nous ravitailler, et je venais d'acquérir la preuve que je n'y retrouverais pas les restes de l'infortuné Crampel; quoi qu'il pût m'en coûter, il fallut donc renoncer à ce projet. Je ne le fis pas sans un profond regret.

Dès lors, ma résolution étant prise, il fallait se hâter, car nous avions à traverser toute la grande brousse, sans espoir de pouvoir trouver de quoi subvenir à nos besoins.

La triste cérémonie venait à peine de prendre fin, que j'entends, succédant à un coup de fusil, des appels désespérés. Avec quatre

hommes, je pars en courant dans la direction d'où ils proviennent. Et nous voyons alors le tirailleur Ibra-Ba, qui a blessé une superbe antilope Kob, de très grande dimension. Elle est terrassée, et pour l'empêcher de se relever, debout sur une de ses longues cornes portant par terre, il tient l'autre à deux mains. Elle se débat furieusement, mais Ibra, ne voulant pas la lâcher, nous a appelés à son secours. Nous l'achevons et, les pattes liées, on la transporte au camp.

C'est une bonne aubaine; elle fournit environ 100 kilos de viande, et chaque homme en a une bonne ration, mais il n'en restera plus rien demain; du moins ce peu de nourriture avait réconforté tout mon monde. Je donnai ordre de hâter les préparatifs de départ; je fis venir ensuite le chef M'Pokou et je lui dis :

— Puisque tu n'as pas de vivres à nous donner, nous sommes obligés de repartir; mais nous reviendrons. Sois rassuré; les musulmans n'oseront plus désormais venir te piller, car ils savent que nous te protégeons et ils se souviendront de la juste punition que nous leur avons infligée pour avoir osé porter une main sacrilège sur nos frères. Prends ce pli et garde-le. Prends aussi ce pavillon, et lorsque tu sauras que des blancs reviennent, fais-le flotter au-dessus de ta case et attends-les avec confiance; ils te seront secourables et te donneront des cadeaux comme je vais le faire moi-même.

Le lendemain matin, 5 décembre, nous reprenons le sentier qui doit nous conduire sur les bords du Chari.

A une de nos haltes, les N'Gapous qui nous accompagnent partent soudain en courant. Ils reviennent après une demi-heure, portant trois gros vautours (*Pseudogyps africanus*), qu'ils ont tués à coups de sagaie. Ils les avaient vus s'abattre sur quelque charogne et rampant dans les herbes, ils ont pu les approcher d'assez près pour ne pas les manquer. Ces oiseaux viennent d'être tués, et ils répandent déjà une épouvantable odeur de pourriture, qui leur est propre et ne peut provenir encore de leur état de décomposition. On en mangea cependant.

Dès que l'on aperçoit un terrier de rat, vite on le fouille. Parfois il est long et le travail est pénible, mais les indigènes ne se sont jamais trompés; ils ont bien reconnu que la bête était dedans. Nous prenons ainsi parfois un animal adulte, parfois des jeunes, tout

petits et tout rouges encore. Rien de tout cela n'est dédaigné. Les espèces de rats que nous prenons ainsi sont diverses, mais il en est une dont le corps est de la dimension d'un lapin de garenne et dont la chaire est de bonne qualité.

Nous ne passons jamais devant un tamarinier sans faire une halte, pour permettre aux hommes d'en récolter les fruits. Parfois on trouve quelques pieds d'igname sauvage, et il nous arrive de tuer quelques tourterelles ou quelques oiseaux de faible taille. Peu de singes. Je tue cependant un beau colobe, de l'espèce que j'ai déjà antérieurement trouvée dans les bois des bords de l'Oubangui, près des villages de Bembé.

Fig. 50. — Rats de la vallée du Chari. (Le plus petit est de la dimension de nos rats de France.) (*Mus. sp. n.*, *Mus. hypocenthus*, *Cricetomys Gambianus*). D'après nature.

Lorsque, le soir, nous campons sur les bords de petites rivières, mes hommes, se faisant une torche de bois résineux, s'en vont à la pêche. Ils promènent leurs feux sur le rivage, au-dessus de l'eau, et à l'aide du sabre d'abatis, tuent les poissons, attirés par les lueurs de leurs feux.

Mais tout cela ensemble ne donnait que bien peu de chose et était bien incapable de calmer les tortures de la faim. Mes compagnons venaient me dire que les hommes ne pouvaient plus suivre la colonne. Il fallait marcher cependant et se hâter même, pour retrouver enfin les villages fertiles des N'Gapous. Mais c'était pitié de voir ces pauvres soldats qui avaient si vaillamment fait leur devoir, se traîner maintenant maigres, décharnés. Il n'y avait que seize jours que nous avions quitté les villages, mais ce temps de misères, de privations et de fatigues avait suffi pour exercer sur mes hommes de cruels ravages. Le soir, après de grandes journées de marche fatigante, le camp était morne et triste. Ils ne se plaignaient pas cependant, ces braves tirailleurs, car ils savaient que nos dernières

provisions, que notre dernière caisse de riz avarié, moisi, mais que l'on mangeait tout de même, malgré l'odeur infecte qui s'en dégageait, nous avions tout partagé avec eux. Et s'il leur arrivait de tuer ou de récolter quelque chose qui pût se manger, ils venaient nous l'offrir encore.

Enfin, le 11 décembre, nous approchons des villages de Yabanda. Bientôt nous voyons des indigènes chargés de paniers de provisions venir au-devant de nous. C'est le chef qui, ayant appris par quelques-uns des N'Gapous qui nous accompagnaient et qui étaient partis en avant, l'état de détresse extrême dans lequel nous nous trouvions, a envoyé ces hommes avec les vivres au-devant de nous. Nous faisons halte. Jamais encore les bananes et les arachides ne nous avaient paru si bonnes. C'était pour la seconde fois de ma vie que je ressentais un tel plaisir à manger quelque nourriture. La première fois avait été après le siège de Paris.

Voilà les premières cases des villages. Tous les indigènes viennent au-devant de nous, et nous offrent tout ce qu'ils possèdent, Yabanda me demande de rester longtemps chez lui. Il a, me dit-il, beaucoup d'ivoire, et il voudrait me le vendre en échange de mes marchandises. Il est tout déconcerté d'apprendre que je n'ai pas de porteurs et que je ne puis le lui acheter.

Le lendemain, nous partions de bonne heure et une foule d'indigènes nous escortait. Le chemin était bien plus facile maintenant, car lors de ma marche en avant, nous avions trouvé partout des grandes herbes dont les indigènes opéraient en ce moment le brûlage et la vue s'étendait à présent à l'infini découvrant de vastes horizons, là où précédemment il était impossible de voir à quelques pas seulement devant soi.

Nous n'étions partis que depuis quelque temps, lorsque nous entendons devant nous un formidable crépitement. Ce sont les N'Gapous qui ont mis le feu aux hautes herbes qui cachaient des tiges de bambous, lesquelles éclatent avec des bruits de fusillade; et le ciel se rembrunit voilé par d'épaisses colonnes de fumée noire sous lesquelles disparaît la clarté du soleil. L'incendie se propage au loin et prend des proportions formidables. Des centaines d'aiglons (*Milvus ægyptius*) planent au-dessus du foyer, plongent

rapides, dans la fumée noire, pour réapparaître aussitôt tenant entre leurs serres quelques reptiles ou quelques petits rongeurs. Nous avançons, mais le feu, poussé par un vent violent, forme un grand cercle qui nous enserre de toutes parts. Il nous faut fuir pour tâcher de trouver un coin de terre dénudée où le feu ne pourra nous atteindre, mais des milliers de bambous ont couvert ce sol de leurs longues perches et nous empêchent d'avancer. La fumée nous suffoque et le souffle brûlant de l'incendie nous lèche le visage. Enfin nous voilà en dehors du foyer et nous cherchons à retrouver la piste que nous avons perdue.

Toutes les populations qui étaient émues de nous voir partir vers la région des Tourgous sont maintenant en joie de nous voir revenir avec le succès. Tous accourent et se pressent sur notre passage. Les hommes, les femmes, les enfants nous escortent, nous pressent les mains et donnent des vivres aux tirailleurs. Ces armes qu'ils nous montraient à l'aller, disposés peut-être à s'en servir contre nous, ils offrent de les échanger contre les marchandises qui me restent encore.

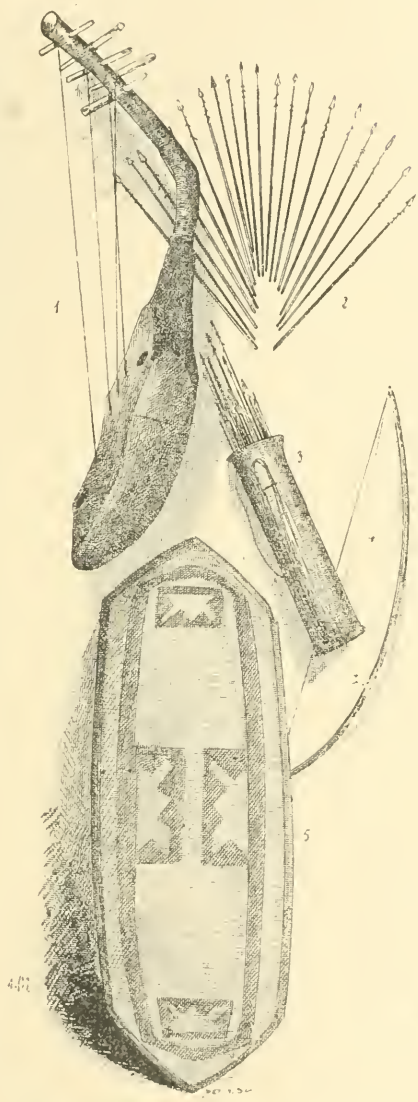


Fig. 51. — N'Gapous : 1, lyre. — 2, flèches à pointes de fer. — 3, carquois. — 4, arc. — 5, bouclier en vannerie. D'après nature.

Je repassai dans le village du vieux chef qui, bienveillant, avait voulu me dissuader d'aller plus loin. Il n'en croyait pas ses yeux,

levait les bras au ciel, mettait la main ouverte devant la bouche, manifestant ainsi sa joie et son étonnement de nous voir revenus sains et saufs.

Le 16 décembre, j'étais chez Zouli. Lui, plus encore que tout autre, manifesta sa joie. Il me ramena Samuel, mon sergent noir, complètement guéri maintenant, mais les varioleux que je lui avais confiés étaient morts. Il me dit que des indigènes venant du Nord avaient répandu le bruit que nous avions été tous massacrés. J'aurais désiré donner à tout mon monde un certain temps de repos, dont chacun avait si grand besoin, mais je craignais que la fausse nouvelle de notre massacre ne s'accréditât et ne se répandît, gagnant de proche en proche. Je demandai donc à mes compagnons de faire un nouvel effort, leur montrant tout l'intérêt qu'il pouvait y avoir d'arriver rapidement jusqu'à Bangui.

Nous repartirons donc dès le lendemain. Zouli me dit qu'il me servira lui-même de guide pour m'éviter le passage des marais. D'ailleurs les eaux avaient considérablement baissé et le parcours serait dès lors facile. Chez Zouli est un vieux chef à la barbe toute blanche, il vient des villages de l'Ouest situés au voisinage des Tokbos, populations qui occupent les bords de la Kémo et avec lesquelles il est en guerre. C'est la première fois qu'il voit des blancs, aussi reste-t-il stupéfait en nous voyant. Il nous regarde, nous examine, tout est pour lui sujet à surprise. On lui a dit notre succès, aussi vient-il nous demander de l'aider à repousser les Tokbos, lesquels constituent une peuplade puissante qui le menace sans cesse. J'ai de bonnes raisons pour ne pas épouser ses querelles; je lui dis que je suis empêché de lui accorder mon aide, car je dois regagner l'Oubangui au plus tôt.

Après nous avoir mis sur la bonne voie, alors que nous prenons un moment de repos, Zouli est parti pour regagner son village. Il est de règle de ne pas faire d'adieux. Toutes les manifestations de joie se font à l'arrivée, puis on se sépare sans rien dire, sans seulement se donner la main. C'est la façon de prouver le chagrin que l'on éprouve de se quitter.

A marche rapide, je regagnais l'Oubangui. Les Banziris qui venaient nombreux près de nous étaient dans une joie sincère. Les

bruits de notre mort s'étaient accrédités chez eux aussi, et ils en avaient pris un tel émoi qu'ils s'apprêtaient déjà à abandonner leurs villages et à traverser l'Oubangui pour aller s'établir sur l'autre rive, mettant ainsi la large rivière entre eux et les musulmans.

Bembé me dit qu'il allait mettre de suite des pirogues à ma disposition, et croyant que je revenais vers le pays des Blancs, il me demanda d'emmener avec moi un de ses fils. Je lui dis que je reviendrai dans la région et que je ne le prendrai que lorsque je devrai retourner en Europe.

Dès le lendemain, six pirogues étaient prêtes. Je m'embarquai avec MM. Brunache, Nebout et quelques tirailleurs, laissant à MM. Briquez et Bobichon le soin de ramener le restant des hommes à mon poste des Ouaddas.

Les eaux ont considérablement baissé et partout de longs bancs de sable apparaissent, couverts de légions d'oiseaux de toute sorte. J'ai une bonne équipe de pagayeurs, nous avançons rapidement, aidés par le courant, et dans la soirée du 27 décembre nous arrivons à Bangui.

CHAPITRE XIV

Nouvelles de France. — M. Nebout revient en France. — Arrivée de M. Chaussé. — Départ pour la Kémo. — Entrevue avec le chef des Tokbos. — Établissement du poste.

Dès que l'arrivée de mes pirogues est annoncée au poste par le chant des pagayeurs banziris, les Européens qui s'y trouvent sont venus au-devant de nous, sur le rocher qui forme le seuil, barrant la rivière, que nous avions laissé presque complètement submergé par l'eau écumante, et qui, maintenant, se dégage, rattaché à la rive par tout un banc de gros blocs rougis par le dépôt des eaux.

D'un mot je les rassure. Nous sommes tous vivants; mais ils sont stupéfaits de voir notre état de maigreur.

M. de Poumeyrac est là; il a dû revenir à Bangui, le chavirage qu'il avait subi l'ayant dénué de toute ressource. Il m'assure que la nouvelle de notre succès qui se répandra rapidement dans toute la région du Haut Oubangui, y aura un retentissement considérable et y produira un effet bien salutaire, car toutes les populations paisibles du bord de la rivière vivent dans la crainte continuelle de l'envahissement des hordes pillardes des musulmans. Il ne doit pas se tromper, en effet, car déjà, les jours précédents, partout où nous rencontrions des pirogues ou un campement de pêcheurs, mes pagayeurs se hâtaient de raconter les événements. Souvent, se faisant un porte-voix de leurs mains, ils criaient à pleins poumons la nouvelle à quelques pirogues passant au loin, d'où on leur répondait par des cris d'allégresse.

Un bateau de l'État indépendant du Congo avait apporté à Bangui un courrier de France venu à Brazzaville. J'y trouvai de nombreux

journaux qui me montraient combien avait été vive l'émotion produite par la nouvelle du désastre de la mission Crampel. On s'inquiétait de la situation difficile qui m'était créée, et de nombreux articles demandaient que l'on ne me permît pas d'affronter les mêmes dangers et de courir les mêmes risques. Une lettre émanant du Comité de l'Afrique Française me disait : « Vous êtes libre, et, ayant en main vos moyens d'action, en droit d'agir comme bon vous semblera » ; mais, me conseillait d'aller m'installer au coude nord de l'Oubangui, de m'y fortifier et d'y attendre des renforts que l'on espérait pouvoir m'envoyer bientôt. On m'annonçait, en effet, qu'une nouvelle mission était en formation, et la direction, jusqu'au jour où elle viendrait se placer sous mes ordres, en était confiée à M. C. Maistre. J'avais connu M. Maistre en France, quelque temps avant mon départ, lors de son retour de Madagascar, où il avait accompli un beau voyage en compagnie du Dr Catat. Je me félicitai grandement du choix heureux qui avait été fait, convaincu que j'étais de trouver en M. Maistre un auxiliaire utile et un aimable compagnon.

Fig. 52. — Type de Bassa. D'après une photographie.

L'inquiétude qui régnait en France à notre sujet, me faisait un devoir de ne pas perdre un seul instant pour rassurer chacun et dire les résultats de mon expédition. Le chef de poste de Bangui, M. Ponel, voulut bien faire armer une pirogue dans laquelle partirent, dès le lendemain matin, à destination de Lyranga, quatre pagayeurs et quatre tirailleurs. Ils emportaient une dépêche dans laquelle je disais comment les événements s'étaient passés et quels avaient été les résultats que j'avais pu obtenir (1).

(1) En descendant l'Oubangui, la pirogue fut attaquée par les Bonjos. Elle arriva à Lyranga ayant deux hommes blessés. Là se trouvait précisément un bateau de la

Le courrier venu de France avait apporté à M. Nebout des nouvelles alarmantes sur la santé des siens. Il vint donc me dire que, malgré le sincère regret qu'il en éprouvait, il se voyait obligé de me demander de revenir en France. Je l'engageai à agir suivant ce désir bien légitime et je souhaitai qu'un bateau vînt bientôt pour lui permettre de regagner la côte le plus promptement possible, et de profiter de ce que son état de santé qui s'était si peu ressenti des dures épreuves par lesquelles nous venions de passer, était bon encore.

Dès les premiers jours de janvier j'expédiai, à l'aide des pirogues qui nous avaient ramenés à Bangui, sous l'escorte de quelques tirailleurs, mes charges, à mon poste des Ouaddas où j'accumulai tous mes bagages pour aller le plus rapidement possible m'y établir moi-même. Cependant je ne pouvais partir avant d'avoir fait préparer et emballer les documents pris au camp musulman et toutes les collections récoltées en cours de route. Le courrier que j'avais reçu me disait que, dans le commencement de l'année, un vapeur de la Maison hollandaise viendrait à Bangui, m'amenant les porteurs bassas que M. Greshof avait promis de me procurer.

Le 12, un vapeur fut signalé sur l'Oubangui. Bientôt nous le vîmes approcher du poste. C'était l'*Antoinette*, superbe bateau à aubes de la Maison hollandaise. M. Greshof, le gérant en chef, était à bord ; il m'amenait deux agents commerciaux que je prendrai avec moi, et 60 Bassas. Il m'apportait également tout ce que j'avais laissé encore de bagages à Brazzaville.

Je reçus un courrier important, contenant entre autres les dépêches suivantes :

« Paris, 16 août.

« Comité Afrique Française renouvelle à Dybowski expression confiance et lui demande se porter immédiatement au coude nord Oubangui pour prendre solidement position, recueillir personnel et

colonie qui, le jour même, emporta ma dépêche pour Brazzaville. M. l'administrateur principal Dolisie voulut bien organiser un courrier exprès pour Loango où, par un heureux concours de circonstances, un navire se trouvait mouillé et devait partir le lendemain pour Libreville, d'où enfin la dépêche put être expédiée en France.

documents mission Crampel. Il devra attendre là nouvelles instructions en travaillant avec prudence à l'œuvre de pénétration dont opinion publique réclame continuation.

« Pour copie conforme,

« *Signé :* C. DE CHAVANNES.

« Pour copie conforme,

« A. DOLISIE. »

« Paris, 7 août, 10 h. 45.

Colonies à Commissaire général, Libreville.

« Prescrivez Dybowski attendre Brazzaville nouvelles instructions que vous transmettrons dans peu de jours après avoir conféré avec Société africaine. »

2e *télégramme.*

« Comité Afrique serait avis Dybowski prenne position sur Oubangui pour renouer, si possible, relations avec Nord, sans avancer imprudemment et attendre moment propice pour continuer. Si continuer impossible, rentrer en France.

« Pour copie conforme,

« *Signé :* CH. DE CHAVANNES.

« Pour copie conforme.

« A. DOLISIE. »

La crainte seule des difficultés avec lesquelles je serais aux prises avaient dû me faire prescrire de France de me cantonner sur les bords de l'Oubangui puisque l'on désirait que l'œuvre entreprise par Crampel fût continuée. Je devinai donc quelle joie devraient ressentir ceux qui voulaient bien m'envoyer ce télégramme de confiance, en apprenant que j'avais pu, malgré les faibles ressources dont je disposais et sans attendre l'envoi des renforts dont on m'annonçait la venue, châtier les meurtriers de mon infortuné prédécesseur et imposer le respect du pavillon français dans toutes les régions que nous avions parcourues.

Le 14, tout étant prêt, M. Nebout partait à bord de l'*Antoinette*. Je lui avais confié, pour les ramener en France, les restes mortuaires de M. Lauzière.

Le quatrième jour, j'arrivai au poste des Ouaddas. Par les soins de M. Briquez, tout avait été organisé à nouveau, et cette activité que nous avions laissée toute vivante, autour de nous trois mois auparavant, lors de notre départ vers El Kouti, régnait à nouveau. Les Banziris, heureux de notre retour, avaient établi un village tout à côté des dernières cases du poste et manifestaient ainsi leur désir de ne plus abandonner la région. C'était un résultat heureux que celui d'avoir favorisé l'établissement de ces Banziris, qui, grâce à leurs aptitudes, seront nos plus utiles auxiliaires pour le parcours de tout l'immense réseau de rivière qui arrose ces riches régions. Les Ouaddas, eux aussi, trouvaient leur compte à notre établissement en ce point, et l'extension qu'ils donnaient à leurs cultures allait sans cesse en augmentant, car ils savaient trouver auprès de nous l'écoulement facile de leurs produits. La quantité de poules et de chèvres, de manioc et de mil, que l'on nous apportait chaque jour, était telle, qu'à divers reprises je pus expédier des pirogues entières de ces utiles produits au poste de Bangui, où les Bouzérous apportent peu de chose en dehors des bananes.

M. Chalot, que dès mon arrivée à Bangui j'avais fait partir pour les Ouaddas, avait établi un important jardin de culture. Déjà certains légumes, tels que les radis, les salades, était venus à bien et apportaient une utile variante à notre alimentation quotidienne. Bon nombre d'autres plantes étaient pleines de promesses pour l'avenir. Des jeunes plants de divers fruits et légumes avaient été donnés aux indigènes qui les cultivaient avec soin.

Sur un immense banc de sable de plus de deux kilomètres de long, chaque jour les tirailleurs s'exerçaient au tir et aux mouvements d'assouplissement. Un agent de factorerie établi dans le nouveau poste et auquel je devais, lors de notre départ, en confier la garde, créait, au nom de la compagnie qu'il représentait, des relations commerciales avec les indigènes, et chaque jour ceux-ci venaient, plus nombreux, vendre de l'ivoire en échange de marchandises européennes.

Les perles blanches (baïaka) et de couleur constituaient la monnaie ayant le plus de valeur pour tous ces échanges. Cependant les cauris, et notamment ceux de la variété de plus forte taille, étaient généralement acceptés.

Le vieux chef M'Paka eût ardemment désiré avoir de mes fusils à piston. Un jour, ayant apporté une belle pointe et après me l'avoir fait longtemps admirer, il me dit :

— Donne-moi un de tes fusils en échange de cette pointe.

Je lui dis que cela n'était pas possible et que je ne me dessaisissais pas de mes fusils.

Il partit alors vers un buisson, situé à quelques centaines de mètres de là, et je l'en vis sortir une autre pointe qu'il y avait cachée.

Il m'offrait maintenant les deux contre un fusil.

Enfin, voyant qu'il n'arrivait pas à me tenter, il s'en alla vers M. Briquez et lui dit :

— Dis au chef blanc que, s'il veut me donner un fusil, il aura ces deux pointes et aussi la plus jolie de mes femmes. Et si tu le décides, je te donnerai aussi une femme pour toi.

Il ne comprit jamais comment nous avions pu ne pas succomber à des offres aussi séduisantes ; car, que devait nous importer un fusil de plus ou de moins ?

Tous s'apprêtaient, d'une part, pour une occupation définitive et durable du pays, de l'autre pour une marche utile et progressive en avant.

Après avoir terminé nos préparatifs de départ, nous pûmes partir du poste que je laissai à la garde d'un agent de commerce. Nous emportions avec nous 70 charges, dont la plupart comportaient tout ce qui pouvait nous être utile pour fonder un nouveau poste. M'Paka m'avait promis de m'envoyer des guides pour nous conduire vers les populations tokbos, ses voisins du Nord. Mais le matin, les guides n'étant pas là, je me décidai à partir ; nous devions passer par les villages du chef, dont nous connaissions le chemin, et je pourrai réclamer de celui-ci l'accomplissement de sa promesse.

Après avoir traversé un marais à demi-desséché en cette saison, mais qui, au moment de la crue, doit être extrêmement difficile à franchir, nous arrivons à de grands champs de culture qui avoisi-

nent les habitations. Bientôt, en effet, nous voici devant un groupe de cases construites comme celles des Langouassis. Elles sont vides, pas un habitant dans les villages, tous ont fui ; nous continuons, mais tout est désert. Les habitants ont dû prendre la fuite avec précipitation et ne doivent pas être bien loin, car ils ont laissé les poules et les chèvres qui courent de tous côtés ; quelques feux brûlent encore et sur la place du village, du manioc et des épis de mil sèchent, étalés au soleil ; les chiens aboient, furieux, après nous, se réfugiant à l'entrée des cases. Nos appels réitérés restent sans réponse. Je ne comprends rien à cette attitude, car la veille encore, le vieux chef, à la barbe blanche, était venu me voir, et il était bien entendu que ce seraient ses hommes qui nous conduiraient.

Nous continuons notre route et allons camper non loin de là, près d'un bouquet de bois. Visitant alors les environs, je finis par découvrir un petit village, où il y a quelques indigènes. Je leur demande ce que signifie leur attitude et leur dis d'aller me chercher M'Paka, que je vais attendre à mon campement, les assurant qu'il ne leur serait fait aucun mal. Ils nous connaissent d'ailleurs, car ils sont souvent venus au poste, aussi ne font-ils nulle difficulté pour remplir le message dont je les charge. Ils partent et reviennent bientôt avec le fils du chef, accompagné de quelques indigènes. Je demande à celui-ci la raison de leur changement d'attitude à notre égard. Il m'explique alors longuement que, pendant notre absence du poste, ils y avaient guerroyé avec les Banziris qui, n'étant pas les plus forts, avaient dû se retirer, mais non sans leur promettre une punition sévère que, disaient-ils, nous ne manquerions pas de leur infliger. Et la veille, les Banziris nous voyant partir à regret et voulant par tous les moyens nous empêcher d'avancer et de quitter la région du poste, avaient dit aux Ouaddas que si nous allions dans leurs villages, c'était pour exercer des représailles en châtiment de leur conduite envers eux, Banziris, qui étaient nos alliés.

Je les rassure, et leur demande d'exécuter leur promesse en me donnant les guides.

Le fils de M'Paka me dit alors qu'il nous conduira lui-même. Le soir, les indigènes, désormais tranquillisés, viennent, nombreux, nous vendre des denrées. Ils nous demandent pourquoi nous vou-

lons les quitter, puisque nous sommes bien chez eux, et nous assurent que les Tokbos, leurs voisins, nous recevront mal. Tous les moyens, toutes les assertions leur sont bonnes pourvu qu'ils arrivent à nous retenir. Ils sont désolés de voir que toutes leurs paroles sont sans effet.

Le lendemain, nous partons dès l'aube, et nous longeons de grands marais où des touffes de dattier sauvage étalent librement leur beau feuillage. L'air est embaumé par les suaves senteurs des fleurs de lianes à caouchouc qui ont suspendu leurs élégantes guirlandes aux branches des plus grands arbres. Sous bois croissent, abondants et robustes, des pieds de café couverts de fleurs.

Après avoir traversé des cultures attenant à un petit village, nous parcourons un pays de plaines basses, entrecoupées de marais où les eaux, qui ont baissé maintenant, doivent à certains moments de l'année être en communication avec les rivières, car de nombreux barrages où il y a encore des nasses placées entre les lignes convergentes, attestent combien ces marais doivent être poissonneux. Partout sur la vase de nombreuses empreintes laissées par les soles des buffles et des antilopes.

Nous campons près d'un marais dont il nous faut boire l'eau bourbeuse, après l'avoir passée au travers d'un linge pour enlever du moins les animalcules de toute sorte qui y grouillent. Et lorsque, le lendemain, nous reprenons notre route, ce sont encore des marais qui se présentent et dans la vase noire et putride desquels il faut péniblement patauger. Il doit être impossible de parcourir cette région au moment des hautes eaux.

Cependant, le terrain s'élève et s'assèche, mais pour revenir humide à nouveau et se limiter au loin par une bande verte d'un peuplement intense de palmiers. Ce sont de grands sagoutiers aux longues feuilles flexibles et d'une extrême élégance. Ils croissent dans un marais infecte, mais qu'ils rendent superbe. Il nous faut nous engager dans cette boue noire qui accompagne sur une grande étendue les bords d'une petite rivière, dont les eaux claires coulent rapides, formant un canal dont nous suivons le cours. Nous avons de l'eau jusqu'aux épaules, mais du moins elle est pure et nous lave de la boue infecte dont nous sommes souillés. Mais,

de l'autre côté, le marais commence. Cette boue est grouillante de petites sangsues noires qui s'attachent à nos jambes. Les indigènes donnent le nom de Outi à la petite rivière que nous venons de traverser et qui est un des affluents de la Kémo.

Enfin, nous arrivons à une grande plaine, où paissait tranquillement une harde d'antilopes, qui s'enfuit à notre approche, non sans cependant avoir laissé une victime entre nos mains.

Fig. 53. — Antilope des bords de la Kémo. (*Antilope leche*). D'après nature.

Pas de traces de sentier, il faut marcher un peu au hasard. Mon intention est de piquer vers le Nord, mais mon guide insiste pour que nous obliquions vers l'Est, nous affirmant que nous ne tarderons pas à apercevoir les premiers villages tokbos.

Après quelques heures de marche, nous entrons sous bois, mais bientôt le sol s'est effondré, creusant une profonde vallée et lorsque nous en avons franchi la pente toute couverte de grands arbres, nous nous trouvons soudain au bord d'une importante rivière. C'était la Kémo. A en juger par l'importance de son cours en ce point, nous ne devons pas être fort éloignés de son embouchure. De villages point. Cependant nous ne pouvons nous passer de faire des provisions, car nous n'avons pu emporter que peu de vivres avec nous. Je fais donc immédiatement gréer le canot démontable que j'ai emporté et pousser une reconnaissance dans le haut ; M. Brunache, que j'ai chargé de cette mission, revient après deux heures, me disant qu'il n'a rien rencontré, ni villages, ni pirogues, ni hommes.

J'envoyai de suite le sergent noir Samuel, avec deux hommes, suivre le courant de la rivière et la descendre jusqu'à ce qu'il puisse

rencontrer des villages où il lui serait possible d'acheter des vivres. Il revint le lendemain accompagné de deux pirogues. Il avait rencontré un campement de pêcheurs banziris dont le chef, Manguisou, nous était dévoué. Apprenant notre détresse, il était venu lui-même et nous apportait ce qu'il avait de vivres. Il me dit bien connaître la Kémo et m'affirme que nous ne trouverons pas de vivres d'ici plusieurs jours. Je prends donc la résolution d'envoyer de suite M. Briquez jusqu'à l'embouchure de la Kémo recruter quelques pirogues et acheter des provisions. Mon intention est, en effet, de reprendre le projet que j'avais primitivement conçu et de mener en même temps un convoi de pirogues qui remonterait la rivière sous les ordres de M. Brunache, tandis que je conduirais mes hommes par terre. J'avais été empêché de le mettre à exécution lors de mon départ de mon poste des Ouaddas, car les Banziris n'avaient pas voulu nous conduire dans la Kémo, sous le prétexte qu'ils redoutaient d'être mal reçus par les Tokbos, tandis qu'en réalité ils espéraient ainsi nous empêcher de partir, ou tout au moins nous retenir plus longtemps. Mais maintenant qu'ils voyaient que ma résolution était irrémédiablement prise, ils venaient nous apporter un peu de vivres et s'offraient de repartir vers l'Oubangui pour aller faire des provisions plus importantes et recruter les pirogues dont nous avions besoin. J'acceptai leur offre, car du moins de la sorte il me serait plus aisé, en allégeant mes porteurs d'une partie des charges qui seraient déposées dans les pirogues, de marcher plus rapidement.

Les bords de la rivière Kémo sont uniformément boisés. De grands arbres penchent leurs branches puissantes au-dessus de l'eau claire coulant sur un fond de sable fin micacé, reposant sur de l'argile verte.

Le surlendemain, M. Briquez revint, ramenant avec lui six pirogues chargées de vivres. Fort heureusement, depuis notre arrivée en cet endroit, nous avions pu tuer deux antilopes, lesquelles sont très abondantes dans cette région et dont la chair avait formé la ration de mes hommes.

Le fils du chef M'Paka, qui avait fait naître des difficultés de toute sorte pour me bien montrer combien il devait être plus avantageux

pour nous (ou pour eux), de rester dans leurs villages, était désolé maintenant qu'il voyait que nous nous passions de lui. Je le renvoyai à ses cases.

Deux des hommes des pirogues s'offrirent pour nous servir de guides à terre. Ils nous disaient qu'il fallait passer le courant, car il n'y avait que des marais sur la rive droite. Dès le lendemain matin (16 février), nous nous servîmes donc des embarcations pour

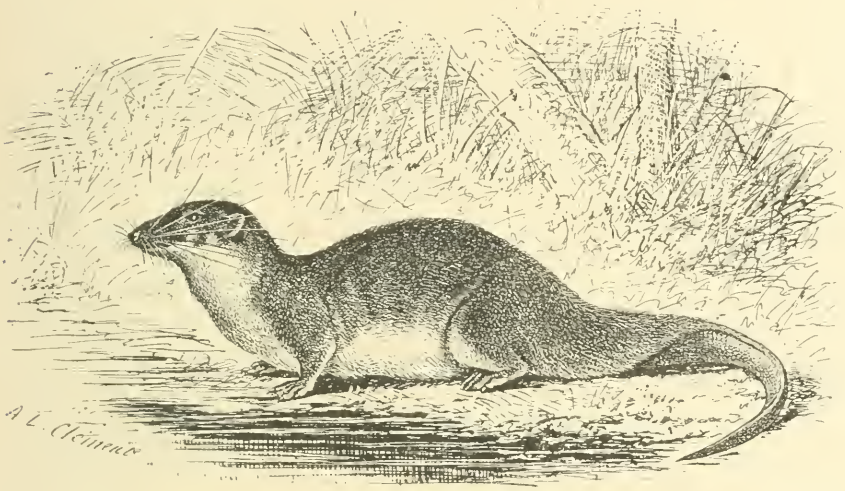


Fig. 54. — Potamogale des bords de la Kémo. D'après un dessin.

traverser la rivière, et pendant qu'ensuite le petit train de pirogues en remontait le cours, nous suivions par terre.

Après avoir traversé un petit bois très touffu et non frayé, qui accompagne en le longeant le cours de la rivière, nous prenons à travers la steppe dont les grandes herbes viennent d'être brûlées. De temps à autre, nous apercevons, à notre gauche, les arbres qui bordent le cours capricieux de la Kémo. La marche est facile, bien qu'il n'y ait nul sentier frayé, et nous espérons bien arriver, après journée faite, avant les pirogues, sur les bords de la rivière où nous camperons.

Dans l'après-midi nous arrivons, ayant fourni une forte étape de 22 kilomètres, sur les bords de la Kémo, en un point où les Banziris

ont coutume, chaque année, aux hautes eaux, de venir établir leur campement de pêche. Nous sommes sur le territoire langouassi, et lorsque dans la journée nous avons traversé des villages, notre venue a produit grand émoi et les populations se sont enfuies devant nous. Comme je tiens à conserver avec cette peuplade des rapports suivis, car nous aurons fréquemment besoin de traverser leur territoire pour relier mes postes par une ligne continue, je décide de ne pas aller plus loin, afin d'essayer de voir le chef que mes guides me disent être très influent, et nouer avec lui des relations amicales.

Peu de temps après notre venue, nous sommes rejoints par les pirogues et nous procédons à l'établissement de notre campement.

Mes guides banziris se sont rendus dans les villages des Langouassis, et bientôt je les vois revenir, accompagnant le chef qui est suivi d'une centaine d'hommes armés de longues sagaies.

Le chef qui se nomme Bouassa et qui voit des blancs pour la première fois, nous examine avec une surprise mêlée d'inquiétude. Cependant mes guides le rassurent. C'est un homme grand, élancé, avec cette pureté de lignes du corps qui est la caractéristique de la race langouassi. La lèvre supérieure et les ailes du nez sont ornées de plaques en métal. Sa barbe est longue et, suivant la coutume, tressée en une natte serrée qui occupe le côté gauche du menton.

Il s'approche de moi, tenant à la main une poule blanche dont il arrache les plumes, au mépris de ses cris, pour me les fourrer dans la barbe et les cheveux et en déposer une poignée à mes pieds. Puis, après m'avoir donné la pauvre volaille ainsi que deux boucs dont on a lié les pieds, il s'assied devant moi et tous les gens de sa suite l'imitent. La paix est faite. Je lui donne des présents de toute sorte qui l'émerveillent.

Puis il me fait dire combien il est satisfait de mes cadeaux et m'engage à ne pas continuer plus loin ma route. Les Ouaddas lui avaient dit que, lorsque nous viendrions, ce serait pour lui faire la guerre, mais il voit bien que cela n'est pas; aussi nous engage-t-il à venir nous établir dans son village et si j'ai le désir d'entrer en

relations avec les Tokbos, il s'engage à les faire venir, mais il me conseille de ne pas passer sur leur territoire, car j'y serais sans doute mal reçu. Les Banziris, très désireux, eux aussi, de ne pas nous voir trop nous éloigner de chez eux, insistent à leur tour dans le même sens. Mais je ne puis me rendre à leur désir et je demande au chef de prouver sa bonne volonté à mon égard en me fournissant plutôt des guides. Ce n'est pas sans peine qu'il y consent, car il aurait bien voulu nous voir leur laisser un peu de nos perles et de nos cauris qui ont ici grand cours et dont ils savent que nous sommes approvisionnés. Le soir, les indigènes viennent en nombre au camp pour nous vendre des vivres.

Dès l'aurore, le lendemain, nous prenons nos dispositions de départ, mais mes guides décident qu'il convient de passer de nouveau sur l'autre rive, afin d'arriver directement aux villages des Tokbos que je tiens à atteindre. La traversée de la rivière se fait à l'aide des pirogues; après quoi, nous convenons avec M. Brunache de nous retrouver au bord de la Kémo, soit à la halte de midi, soit au campement du soir.

Après avoir marché dans de très hautes herbes, au parcours pénible, nous tombons sur un sentier dont le sol battu indique des passages fréquents. Mais nous sommes bientôt obligés de l'abandonner, car il se dirige vers l'Ouest et nous éloigne des rives de la Kémo. Il aboutit, me disent mes guides, à d'importants villages, habités par des Tokbos sur le territoire desquels nous sommes maintenant. Le chemin que nous avons pris, nous conduit sur des plateaux couverts de grandes dalles de blocs ferrugineux (*itabirite*) qui appartiennent à la même formation, peut-être même, au même système de soulèvement que celui que nous avons traversé près de Yabanda.

Après avoir fourni une forte marche, je me rabats vers l'Est, par un crochet, afin de venir retrouver le cours de la Kémo où j'espère faire ma jonction avec les pirogues. Je ne veux consentir à tenir compte des exhortations de mes guides, qui m'affirment, que si nous voulions marcher encore une heure ou deux, nous arriverions à atteindre les premiers villages des Tokbos. Il est cinq heures lorsque nous arrivons au bord de la rivière. De suite, je délègue deux de mes

guides vers les villages, puisqu'ils m'assurent qu'ils ne sont pas éloignés, tandis que je charge le sergent de redescendre le long du rivage pour voir s'il n'aperçoit pas les pirogues sur lesquelles nous devons avoir de l'avance. Mon homme revient bientôt, me disant que la marche est impossible le long de la rivière. La nuit vient, et je reste sans nouvelles du train de pirogues.

Le lendemain matin, je vois venir une pirogue seule, sans bagages. Que s'est-il passé? J'en ai bientôt l'explication par un billet que m'envoie M. Brunache. Au passage d'un rapide, deux des pirogues ont chaviré et de nombreuses charges sont encore au fond de l'eau, malgré tous les efforts des hommes d'escorte qui ont plongé à maintes reprises. Il me demande de lui envoyer des hommes pour transporter les colis à terre, car les pagayeurs des pirogues chavirées se refusent à aller plus loin. Fort heureusement les embarcations dans lesquelles se trouvaient MM. Brunache et Chalot ont pu franchir les rapides sans encombre. C'est que, dans le recrutement précipité des pirogues, il s'en était trouvé qui étaient conduites par des Banziris et ces habiles pagayeurs avaient pu franchir le pas difficile, tandis que celles qui avaient chaviré appartenaient à des Gobous qui, moins habiles, n'avaient su triompher de cette difficulté. Ceux-ci ne voulaient plus continuer.

Immédiatement je priai M. Briquez de prendre avec lui quarante porteurs et quelques hommes d'escorte, et d'aller au secours de M. Brunache. Ils revinrent dans la journée.

Entre temps, les hommes que j'avais envoyés auprès de Krouma, le chef des Tokbos, revinrent, accompagnés de quelques indigènes et d'un homme coiffé d'un bonnet en peau de chat sauvage. Or, chez toutes les peuplades de cette région, la coiffure en fourrure indique, toujours, que celui qui la porte est élevé à la dignité de chef, quelle que puisse être d'ailleurs l'importance de son influence. Les indigènes me disent que cet homme est Krouma lui-même. Il vient près de moi, arrache des poignées de plumes à la poule blanche qu'il m'apporte en cadeau et me les sème sur la tête, puis me donne de la pâte faite de farine de mil, des œufs, du tabac. Je lui donne des cadeaux en échange.

Cette cérémonie venait de prendre fin, lorsque mes guides vin-

rent à moi et me dirent que cet homme, qui se donnait pour chef des Tokbos, n'était nullement Krouma, mais un de ses ministres, que le chef avait envoyé pour le renseigner sur la situation. Les indigènes n'avaient pas permis au chef de venir, ainsi imprudemment, exposer son auguste personne. J'avais de bonnes raisons pour croire que les renseignements de mes guides étaient exacts, car ils connaissaient

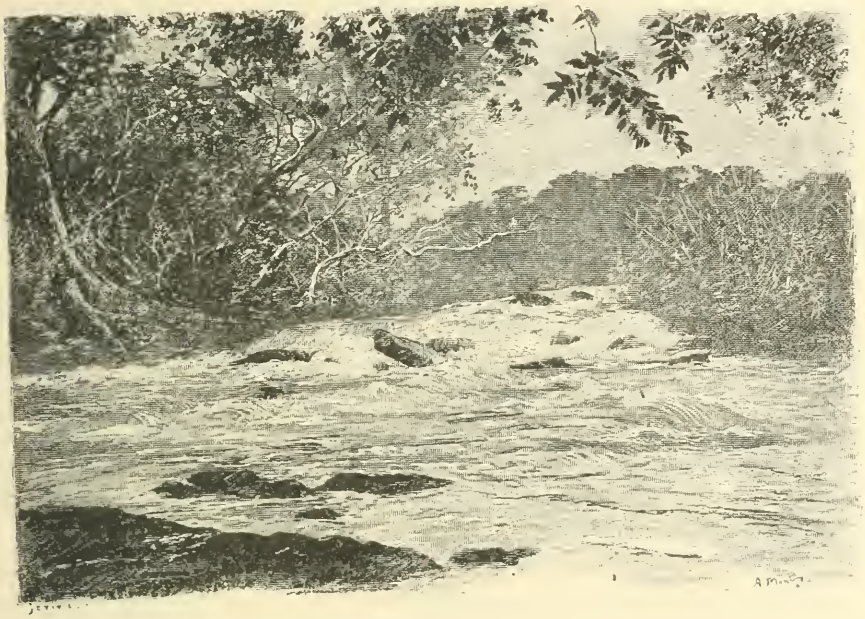


Fig. 55. — Les rapides de la rivière Kémo. D'après une photographie.

la région; aussi je dis au faux Krouma que j'étais renseigné sur son identité et que je savais fort bien qu'il n'était pas le chef. Voyant que j'en étais instruit, il ne fit nulle difficulté pour en convenir et me dit simplement que nous étions trop loin de la résidence de Krouma pour qu'il vînt lui-même jusqu'au campement. Il m'engagea donc à me rapprocher de ses villages. Je le ferai dès le lendemain.

Les pagayeurs me prévinrent qu'il ne serait pas possible de remonter longtemps encore la rivière avec les pirogues, car de nouveaux rapides, infranchissables ceux-là, se présenteraient bientôt.

Nous prîmes donc rendez-vous en ce point où nous devions arriver après une demi-journée de marche.

Nous repartons à travers les grandes herbes; puis, après avoir traversé des marais et un petit affluent de la Kémo nommé loungou, nous revenons vers la rivière dont de loin nous entendons les rapides, mugissants. De grands arbres abritent les rives en pente, et l'eau cascade, sur des roches, qui émergent au-dessus de sa surface toute blanche d'écume.

De là, nous prenons, tous ensemble maintenant, la voie de terre pour nous rendre jusqu'à proximité du village de Krouma.

Les berges sont, en ce point, surélevées au-dessus du lit de la rivière redevenue calme, mais n'ayant plus qu'une cinquantaine de mètres de large. Et la plaine qui s'étend au loin, limitée par des collines sur tout le côté nord, est semée de groupes de cases autour desquelles s'étendent des champs de culture où le mil est déjà récolté.

Notre venue a causé un vif émoi parmi les indigènes qui ont abandonné les cases les plus proches de la rivière. J'envoie de suite mes guides dire au chef qu'il vienne vers moi et qu'il n'ait rien à redouter, que nos intentions sont pacifiques. Le campement est établi sur le bord de la rivière, mais depuis deux jours la chaleur est telle qu'il est impossible de se tenir sous les tentes. Je constate 41° à l'ombre. Nous faisons construire un abri provisoire fait de montants et de perches, sur lesquelles on a jeté quelques bottes de chaume coupé dans les grandes herbes. Là, du moins, l'air circule et on peut respirer plus librement.

Mon intention est de ne pas aller plus loin et de fonder un poste à cet endroit, car la rivière n'est pas navigable plus haut et il peut être important d'établir des relations suivies avec une population aussi forte que celle des Tokbos. Cependant l'endroit où nous sommes campés ne peut convenir pour l'édification d'un poste d'occupation. En maints endroits émergent des roches ferrugineuses, qui entraveront tous les travaux, et, si on s'éloigne des bords de la rivière, on empiète sur les champs de culture des indigènes. Je fais donc monter le canot et visiter l'autre rive et les points environnants.

Soudain les villages que de loin nous voyons déserts, s'animent

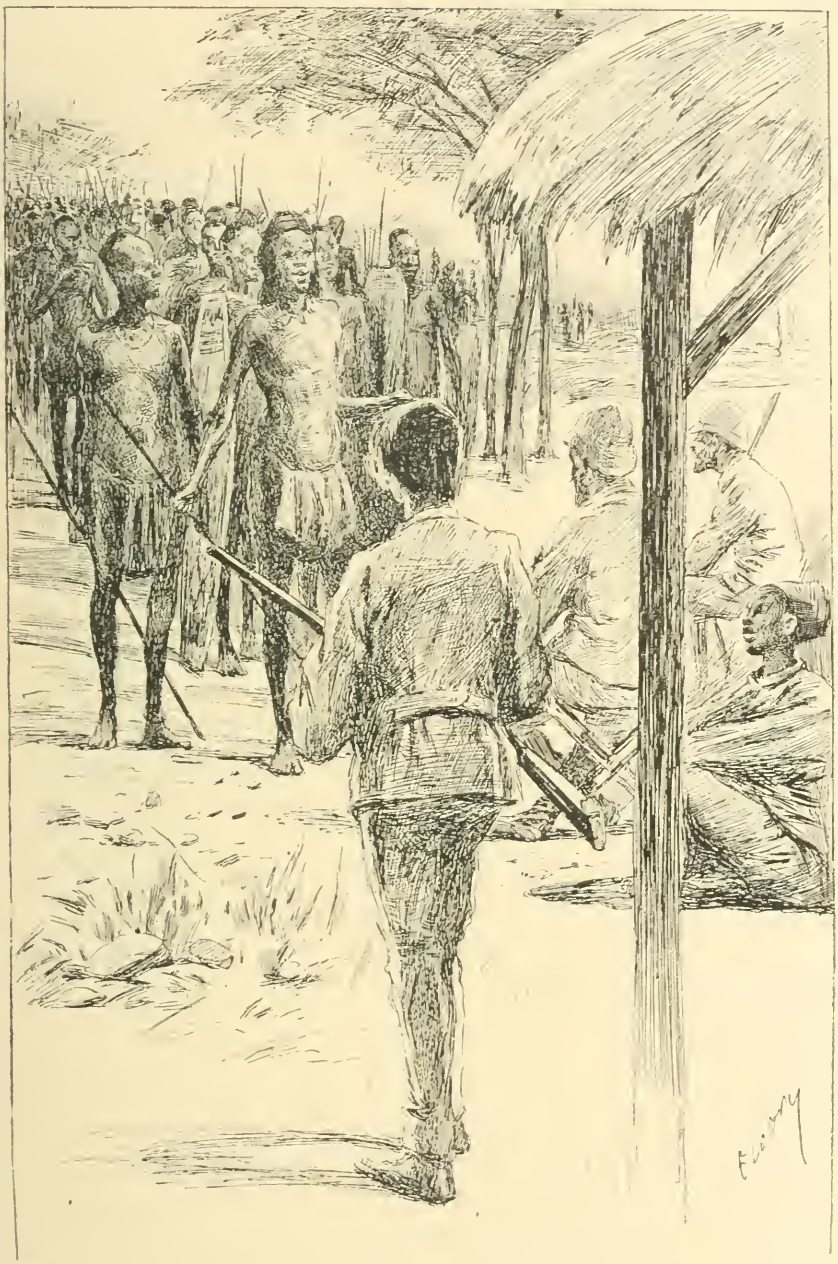


Fig. 56. — Entrevue avec Krouma, le chef des Tokbos. D'après une photographie instantanée.

et bientôt, de toutes parts, les indigènes arrivent, tous armés de leur bouclier et d'une poignée de sagaies; sur l'épaule ils portent un arc et un carquois rempli de flèches à pointes de fer. Un groupe plus important s'avance, escorté d'innombrables guerriers : c'est Krouma avec sa suite, qui vient vers nous. Maintenant la pleine est toute noire des indigènes de tous les villages, qui escortent leur chef.

Krouma s'avance. Il est entouré d'une suite nombreuse qui se sépare de toute la masse de ses hommes, se tenant à distance et se répandant sur les côtés. Parmi ceux qui l'entourent je reconnais le noir qui avait été hier envoyé vers moi et s'était donné pour le chef. Près de Krouma se tient un homme déjà d'âge, et qui semble jouir d'une grande considération. Il est de taille élevée, son regard est dur et sévère. Il est coiffé du bonnet de fourrure des chefs, porte une barbe peu fournie et sa lèvre supérieure est ornée de ce *tombo* (bloc en métal en forme d'U) que portent les N'Gapous. Sur l'épaule, il porte un arc et un carquois rempli de flèches à pointes de fer finement barbelées. Krouma, lui, a l'air doux; il ne porte qu'une longue javeline à la main droite, tandis que la gauche soutient un bouclier, bordé d'une fourrure à long poil noir. Il avance doucement, examinant tout ce qui l'entoure d'un regard lent, inquisiteur. Il vient jusque sous l'abri que j'ai fait construire, et sous lequel nous sommes assis. Une pointe de roche émerge au-dessus du sol; un des hommes de la suite du chef la recouvre d'une peau d'antilope et celui-ci s'y assied.

Il reste là sans dire un mot. A la main, il a pris maintenant une petite corne en ivoire, qui sert à pousser les cris d'appel.

Voyant qu'il ne se décide pas à me faire les cadeaux qui sont les gages de paix et d'amitié, je me lève et me retire sous ma tente, située à quelques pas plus loin, pour lui montrer mon mécontentement. Cependant les indigènes se sont avancés et enserrent notre camp de leur foule compacte. Les hommes d'escorte sont obligés de garder les abords des tentes pour empêcher qu'on y pénètre.

Que va-t-il se passer? Enfin, devant notre attitude calme, Krouma a pris son parti. Il se lève, va prendre une poule blanche que porte un de ses hommes, vient jusque sous ma tente et me met

des poignées de plumes sur la tête et les pieds. Alors je lui fais remettre des cadeaux consistant en perles, étoffes, etc., et lui, à son tour, dépose devant moi une pointe d'ivoire. La paix est entre nous. Bientôt Krouma se lève et fait un long discours, accompagné de gestes oratoires pleins d'élégance, dans lequel il dit à son peuple que la paix sera avec nous, et qu'il les engage à nous apporter des vivres de toute sorte, car nous avons beaucoup de marchandises que nous leur donnerons en échange. Son discours terminé, il se rassied. Mais immédiatement un homme, jeune, robuste, au regard décidé, s'avance, le corps recouvert d'une grande peau de panthère, et prononce un discours véhément, dans lequel il dit qu'il faut chasser l'étranger hors de leur territoire. Krouma ne répond pas à ce discours, auquel il affecte de ne prêter aucune attention. Cependant, ses notables viennent à lui et bientôt ils se réunissent tous, au nombre de neuf, et accroupis, penchés les uns sur les autres, ils délibèrent à voix basse. Que se disent-ils? — L'homme au tombo de cuivre semble, lui aussi, plein d'hostilité à notre égard. Que décideront-ils? Ils sont tellement nombreux, ils nous entourent de si près, que si Krouma, malgré les engagements pacifiques qu'il vient de prendre en me faisant des cadeaux et en acceptant les miens, veut revenir sur sa décision et, portant la petite corne d'appel en ivoire à ses lèvres, pousse le cri de guerre, c'en est fait de nous. S'ils veulent lancer leurs javelines qui ne manquent jamais leur but, que pourrons-nous avec nos quelques fusils, contre cette masse compacte? C'est dans de semblables moments que l'on apprécie les véritables qualités de sang-froid de ceux qui vous accompagnent.

J'avais, comme je l'ai dit, fait visiter les abords, et nous avions reconnu que l'emplacement le plus favorable pour l'établissement d'un poste était situé sur la rive opposée, en face de l'endroit où nous étions campés. Or, pendant que cet interminable palabre avait lieu, on avait monté le canot, établi un va-et-vient à l'aide d'une corde amarrée aux deux rives, et transporté tous les colis; si bien que, pendant que les indigènes continuaient à discuter, nous passions tous de l'autre côté.

Quand ils s'aperçurent que nous les quittions, ceux qui nous étaient favorables et dont l'avis avait fini par prévaloir, furent désolés, car ils croyaient sans doute que, froissés de leur opposition, nous allions quitter le pays; et nos perles et nos marchandises, au lieu de leur profiter, passeraient à d'autres mains. Ils se rassurent en nous voyant établir notre campement sur l'autre rive, et bientôt, traversant la rivière à l'aide d'un pont de

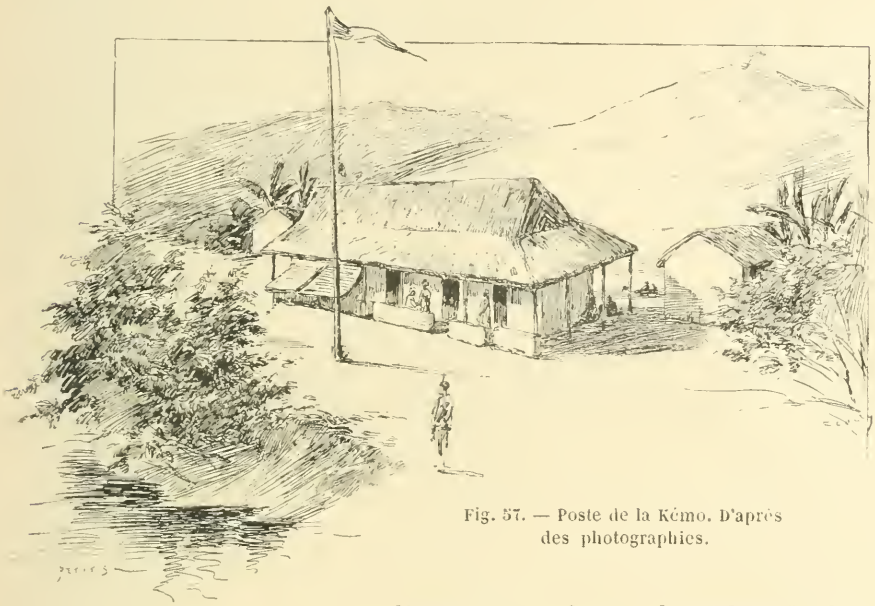


Fig. 57. — Poste de la Kémo. D'après des photographies.

lianes suspendu aux branches de la rive, ils viennent près de nous.

L'emplacement que j'ai choisi me semble en tout point favorable. La rivière forme en cet endroit une bouche d'environ un kilomètre et demi de diamètre et dont le fond est limité par une série de collines élevées. Le sol est entièrement fait d'alluvion déposée par la rivière elle-même, qui a dû autrefois couvrir toutes ces vastes surfaces de ses eaux. Le terrain entier est envahi par des hautes herbes, qui témoignent de sa fertilité.

Sans perdre un moment, je fais procéder au débroussement, d'abord pour établir notre campement, et bientôt aussi, pour commencer l'installation d'un poste.

Les indigènes, qui, les premiers jours qui suivirent notre arrivée, manifestaient une grande inquiétude et se tenaient en observation, semblaient rassurés maintenant. Les premières nuits, on entendait de toutes parts le battement des tambours et le son des trompes, se répondant de village à village pour tenir les habitants en éveil. Mais le calme était revenu. Chaque matin, traversant le pont de lianes, ils venaient vendre des produits de leur culture et des animaux de leur élevage. M. Chaussé, sous un abri provisoire, passait ses journées à acheter.

Dix jours s'étaient à peine écoulés, et déjà une grande case de

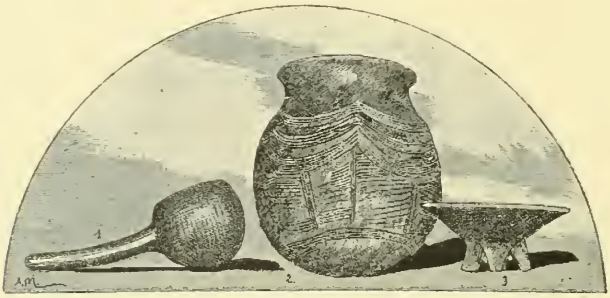


Fig. 58. — Objets tokbos : 1, cuiller à eau faite d'une calebasse. — 2, pot en terre pour la cuisson des aliments. — 3, plat en bois.

18 mètres de long sur 6 de large était terminée, et nous pûmes nous y établir.

Ces habitations étaient construites en bois équarris à l'herminette et maintenus entre eux par des mortaises, que l'on consolidait à l'aide de bandes de fer, provenant du cerclage des ballots d'étoffes et des caisses. Les parois, faites en clayonnage, étaient recouvertes d'un épais paillasson de chaume, solidement fixé, et que recouvrait une natte que mes hommes tressaient à l'aide de fibres de rotang. Tout autour, une large véranda abritait l'habitation contre l'ardeur du soleil. Un petit mur en briques de terre, séchées au soleil, et que venaient rejoindre des claies légères achevait de faire de cette galerie un séjour agréable où l'on était à l'abri des fortes chaleurs. Les vieilles caisses nous avaient

fourni leurs planches pour construire quelques tabourets et une table.

Les armes des indigènes ont beaucoup de rapport avec celles des Dakouas et des N'Gapous, avec lesquels la race des Tokbos a plus d'un caractère d'analogie. Ce sont les mêmes lances, très artistement faites, au manche flexible, ayant souvent près de deux mètres de long et orné de quelques anneaux de fer. Ce sont encore les mêmes couteaux de jet. Les boucliers sont également faits en vannerie, soigneusement tressée, et portant des dessins noirs géométriques, très réguliers. Mais ici les boucliers du chef sont bordés d'une bande de fourrure noire, provenant des boucs. Ils tiennent beaucoup à ces boucliers. Cependant Krouma, en gage d'amitié, me donna le sien (1).

Les hommes portent presque constamment, sous le bras gauche, une sacoche en fourrure, sorte de cabas, où ils mettent leurs provisions et des objets divers. Mais souvent ces cabas, qui ont la forme de ceux que portent les Dakouas, sont remplacés par un sac fait d'une petite peau d'antilope dont on a lié les pattes et le cou et qui, le poil en dedans, se ferme à l'aide d'une coulisse en fer. On sent là l'influence du voisinage

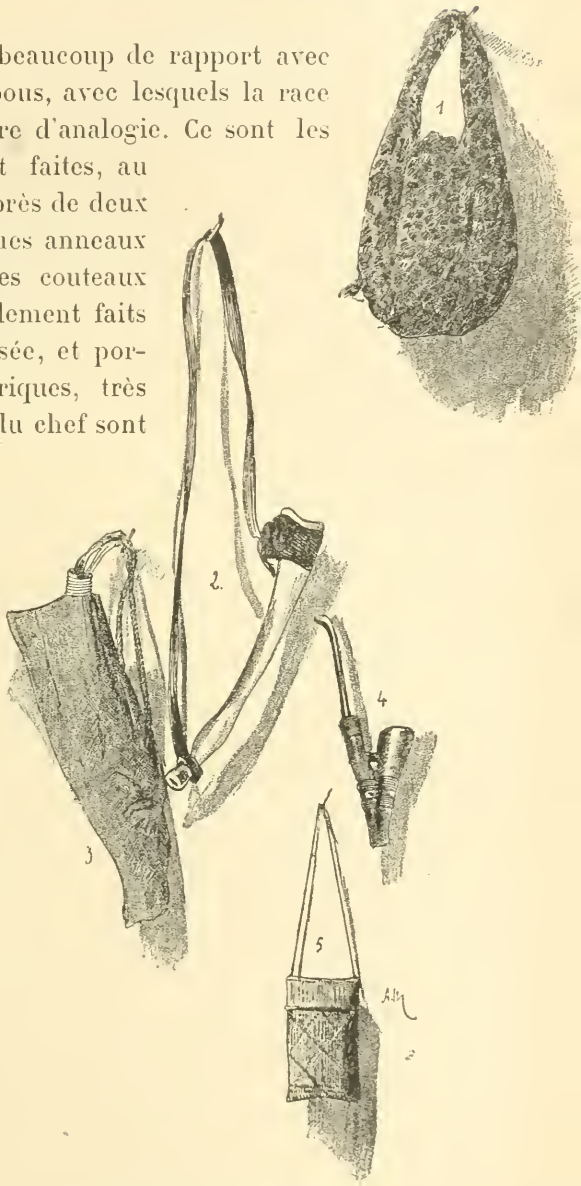


Fig. 59. — Objets tokbos : 1, sac en fourrure. — 2, sifflet en ivoire. — 3, sac de forme musulmane. — 4, pipe. — 5, sacoche à briquet. D'après nature.

(1) Il est déposé, ainsi que des armes et des objets divers de ces régions, au musée du Trocadéro, à Paris.

des musulmans; c'est, en effet, exactement le *mézoued* des Arabes. Ils quittent rarement un sifflet en ivoire, qui a la forme d'une petite trompe et qui, percé de plusieurs trous, donne des modulations variées.

Les Tokbos fument les feuilles du tabac qu'ils cultivent. Leur pipe a presque la forme de celle des Germains. Ils l'allument en battant le briquet.

Ils sont habiles potiers. Ils fabriquent de grandes marmites en argile, à laquelle ils mêlent un peu de sable micacé, lequel donne à la poterie un aspect brillant. Ces vases sont ornés de dessins en guirlandes, très réguliers. Ils ont parfois une capacité de huit à dix litres et servent à cuire les aliments.

On confectionne aussi des plats en bois, soit creux, soit portés sur des pieds. Les calebasses qui sont cultivées partout près des villages, fournissent des récipients à eau, leur col formant un manche souvent fort allongé.

Krouma lui-même venait nous voir, et passait de longues heures près de nous. Tout ce que nous possédions l'émerveillait et éveillait son envie. Parmi tous les cadeaux que je lui fis, à diverses reprises, un de ceux qui le charma tout particulièrement fut une moustiquaire de toile légère.

Elle lui permettait de goûter un paisible repos alors que, précédemment, il était sans cesse aux prises avec les légions de moustiques, dont ni la fumée, ni l'huile de ricin dont il s'enduisait le corps, n'arrivait à le préserver. Qui sait si ce ne sera pas là plus tard un débouché important pour les étoffes de basse qualité?

Et cette confiance du chef gagna de proche en proche, si bien que les femmes elles-mêmes se montraient maintenant, et le marché qui s'était établi près du poste naissant, prenait chaque jour une importance plus grande. Les agents des maisons de commerce, que j'avais emmenés, purent bientôt conclure d'importantes affaires d'ivoire, que les indigènes avaient tout avantage à contracter avec eux, plutôt qu'avec les musulmans qui viennent parfois faire du commerce jusque dans ces régions, mais qui le plus souvent prennent sans payer. Plusieurs des hommes qui venaient

au poste avaient été chez les musulmans et ils portaient sur les joues, par trois lignes de tatouage transversales et trois autres longitudinales, la trace de leur passage dans l'esclavage musulman.

Les Tokbos constituent une race d'hommes souples, agiles, bien faits de corps et d'une taille au-dessus de la moyenne. L'ensemble de leur physionomie donne une impression favorable. Le front est plan et fuyant, non bombé, comme cela s'observe chez tant d'autres races de ces régions. Le nez, moyennement large, a les ailes relevées et saillantes. La bouche est peu charnue et ce qui leur donne un aspect particulier, c'est la forme du menton qui est étroit et leur fait une figure en pointe, les yeux étant distants l'un de l'autre et presque à fleur de tête.

Ici encore, le vêtement consiste en un pagne, passé entre les jambes pour les hommes, et deux poignées de feuilles fraîches pendues à la ceinture, pour les femmes. Mais ce pagne est en coton que les hommes filent et tissent eux-mêmes. Ils en forment une bande large de $0^{m},60$ environ et longue de près de 2 mètres, et se terminant par des franges longues. Tous ces pagnes, dont l'étoffe est forte, solide, mais très régulière et nullement grossière, sont teints en une couleur de pourpre sombre, qui leur est fournie par un mélange de la poudre de bois rouge avec l'huile de ricin, plante qui est abondamment cultivée chez eux.

Je visitai les environs, et me transportai notamment au sommet du premier escarpement, haut d'environ 60 mètres, qui se trouve derrière le poste. De là, la vue, s'étendant au loin, me permit de voir qu'en ce point commençait toute une chaîne de soulèvements se dirigeant vers le Nord-Est, c'est-à-dire vers la ligne de plateaux situés près de Yabanda.

De là devait donc partir la véritable ligne de pénétration vers le Nord, par la vallée du Chari, dont cette chaîne de collines formait la limite sud. Partant de ce point, on devrait se mettre en contact avec les musulmans du Baghirmi et atteindre rapidement, en descendant le Chari, les rives du lac Tchad. Cette route, qui depuis Brazzaville jusqu'à ce poste de la Kémo pouvait se faire entièrement par voie d'eau, et en ne parcourant que de riches territoires

qui nous appartiennent sans conteste, devra dans l'avenir être celle que nous choisirons pour relier nos colonies du Congo au Soudan et plus tard aussi à l'Algérie.

Et à l'infini, la vue s'étendait sur de riches vallées, toutes couvertes de cultures et semées de villages. Comme il serait aisé de partir de là pour marcher en avant, et combien j'en avais le désir! Mais l'on m'avait annoncé la venue de renforts que je devais attendre, me disait-on. Je ne repartirai donc que plus tard, après que j'aurai été faire ma jonction à Bangui avec M. Maistre.

CHAPITRE XV

Départ pour les Ouaddas. — Cultures et avenir des régions du Haut Oubangui. — Les Sabangas viennent se placer sous notre autorité. — Visite du chef Bembé. — Départ pour Bangui. — Nouvelles de France. — Arrivée à Brazzaville. — Retour en France.

Les relations amicales étant désormais établies d'une façon durable avec les Tokbos, et le poste étant organisé, j'en confiai pendant mon absence la direction à M. Brunache, alors que moi-même, accompagné de MM. Briquez et Bobichon, j'irai regagner le poste des Ouaddas, afin de me transporter de là à Bangui. Suivant les informations que j'avais reçues, je devrai trouver là M. Maistre, avec lequel je reviendrai de suite pour m'organiser à la Kémo et partir bientôt vers le Nord.

Krouma, auprès duquel je m'étais renseigné, m'avait dit qu'il y avait un chemin meilleur que celui que nous avions suivi à l'aller et qui me permettrait de regagner les Ouaddas, sans être obligé de traverser trois fois la Kémo. Comme je lui expliquai que notre absence serait de courte durée et que, bientôt, nous reviendrions avec beaucoup d'autres marchandises, sa joie fut grande et il me donna des guides pour m'escorter à l'aller et au retour.

Nous partîmes le 3 mars, emmenant seulement quelques hommes d'escorte et tout ce qu'il y avait de porteurs disponibles.

Nos guides nous firent prendre un chemin d'un parcours facile, et comme j'avais grande hâte d'arriver, bien que partis dès l'aube, nous marchâmes jusqu'au soir. Le lendemain, nous arrivâmes sur

les bords d'une rivière importante, ayant un cours analogue à celui de la Kémo, à la hauteur de mon poste. C'était la Tomy, affluent de droite de la Kémo. Le passage s'effectuait au moyen d'un de ces ponts de lianes dont la construction semble être la même chez toutes les peuplades de l'Afrique équatoriale.

Des grosses branches d'un arbre penché au-dessus de la rivière, et dont il faut escalader le tronc, part un câble fait de plusieurs

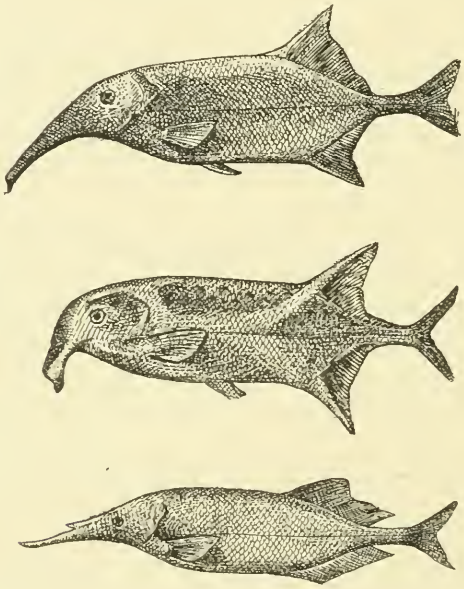


Fig. 60. — Poissons de la Kémo (*Mormyridiens*). D'après des aquarelles.

lianes réunies. L'autre extrémité s'en va se fixer aux branches d'un arbre de l'autre rive. De chaque côté, des lianes, attachées tant bien que mal, à hauteur de la main, servent de soutien. Quand la rivière est peu large, le trajet est fait d'un seul parcours et à une faible élévation au-dessus de l'eau. Mais la Tomy a un cours important, et les indigènes ont été obligés de fixer le câble aux branches qui se penchaient le plus au-dessus de l'eau, et ce pont principal est relié par des travées supplémentaires, partant de là, jusqu'à la rive. Celle-ci est très escarpée, et les arbres ne croissent qu'à son sommet, si bien qu'obligé de marcher sur cette corde mal assujétie,

dont les brins craquent, on est suspendu à 10 ou 12 mètres au-dessus de l'eau. Il est bon de ne pas avoir le vertige, car, en plus d'un point, la liane servant de main courante fait défaut.

Lors de ma montée vers la haute Kémo, j'avais évité de traverser la Tomy, ayant pris la rive gauche de la Kémo, laquelle, à cette hauteur, est occupée par les villages langouassis. Ceux-ci s'étendent en une longue bande parallèle à l'Oubangui, dépassant à l'Est la rivière Kouango et limitée du côté de l'Ouest par la rivière Kémo. Tout le territoire compris entre cette dernière rivière et l'Ombella n'est donc occupé que par les Ouaddas et les Tokbos. Ces derniers semblent prendre une importance chaque jour plus grande.

Les musulmans, venant du Dar-Rouna, étendent leurs incursions jusque sur le territoire des Tokbos; mais ils sont obligés de compter avec eux, et ce n'est que lorsqu'ils se trouvent dans des villages séparés, qu'ils peuvent se livrer au pillage qui est la véritable raison d'être de leurs incursions, dans lesquelles le commerce n'est que le prétexte, dont ils usent quand ils ne se sentent pas les plus forts.

Ce qui fait la force de ces hordes qui s'aventurent souvent à des distances considérables de leur pays, c'est qu'elles possèdent des montures qui leur permettent de franchir rapidement de grands espaces, et que leur armement consiste en fusils soit à piston, soit même d'une construction plus moderne, comme Crampel l'a constaté et comme plusieurs de ses hommes l'ont rapporté. D'où leur viennent ces fusils? La question est difficile à résoudre d'une façon précise; mais tout fait croire, ou bien qu'ils sont importés de l'Est, de la région du Nil Blanc, ou bien qu'ils proviennent de la Tripolitaine, transportés par des caravanes qui traversent le Sahara.

Ali, le jeune enfant que j'avais trouvé dans le camp musulman de Yabanda et qui, très intelligent, apprit vite suffisamment la langue française pour qu'il fût possible de s'expliquer avec lui, dit avoir vu au Dar-Rouna des caravanes venant avec des chameaux et apportant avec elles beaucoup de marchandises.

Tous les fétichistes qui sont en rapport avec les musulmans, savent si bien l'infériorité que leur donne leur armement insuf-

fisant, que la première de toutes leurs préoccupations est de se procurer des fusils. S'ils en possédaient, en plus d'un point, ils résisteraient à l'envahissement musulman et conserveraient ou accroîtraient même leur prospérité qui leur vient de leur aptitude au travail et à la culture du sol.

Lorsque les relations qui devront s'établir dans l'avenir d'une façon suivie entre la colonie du Congo et la région située au delà des rapides, auront pris une marche régulière, toute cette partie centrale devra devenir le grenier d'approvisionnement de toute la contrée. Déjà, dans l'état actuel des choses, on peut bénéficier largement des cultures ordinaires que pratiquent les indigènes de cette région. Mais l'avenir leur réserve un rôle plus important. Il n'y aura, en effet, que bien peu de chose à faire, soit pour rendre plus fructueuses encore les cultures déjà existantes, soit pour introduire et cultiver d'autres plantes à la production desquelles les indigènes s'attacheront volontiers, quand ils verront que les produits qu'ils en retirent sont pour eux plus avantageux.

Ces populations, en effet, ne sont nullement réfractaires au progrès. Elles admettent volontiers ce qui est nouveau et qu'elles ne connaissent pas encore. C'est ainsi que nous avons pu leur donner des plants de papayers, de tomates et de quelques autres plantes, qu'ils cultivent avec grand soin et qui, j'en ai la conviction, sont désormais fixées chez eux d'une façon définitive. Il n'est donc pas douteux que l'on puisse introduire de même une foule de plantes potagères dont l'usage apportera encore une amélioration plus sensible à leur alimentation ordinaire.

Pendant tout le temps de mon séjour à mon poste, les indigènes venaient me voir. Le chef banziri Bembé fit le trajet, des trois jours de marche en pirogue, qui séparait son village du poste des Ouaddas, pour venir me présenter sa sixième épouse. C'était la fille d'un chef de sa région. Son corps était entièrement enduit d'huile de ricin et le torse saupoudré de bois rouge. Elle portait au cou et autour des reins une quantité prodigieuse de perles réunies en tresses.

Bembé s'était fait accompagner de dix pirogues chargées d'hommes de sa tribu. En cadeau, il m'avait apporté une belle pointe

d'ivoire et je lui donnai une foule d'objets divers qui éveillaient sa convoitise. Il me dit que toutes ses pirogues seraient toujours à ma disposition, soit que je veuille me rendre à Bangui, ou bien remonter la Kémo jusqu'à mon poste; bien mieux, afin de me permettre de pouvoir l'aviser aisément quand j'aurais besoin de ses embarcations, il en laisserait une avec six hommes, qui resteraient constamment au poste et se chargeraient de mes courriers.

Les Banziris, dont la vie se passe en voyages nautiques, tiennent avant toute chose à leur pirogue et la valeur qu'ils lui attribuent est plus grande que celle de deux hommes, ou d'une femme. Un Banziri ne consent à aucun prix à se dessaisir d'une de ses embarcations. Profitant des excellents termes dans lesquels je vivais avec Bembé, je lui demandai de me vendre, offrant de la lui payer très cher, une de ses pirogues qui pourrait m'être fort utile pour envoyer un courrier, soit à Bangui, soit dans la Kémo, car les canots en toile que je possédais pouvaient me rendre les plus grands services pour la traversée des rivières ou pour des petites courses sur l'Oubangui, mais il eût été imprudent d'affronter avec eux la région des rapides, ou d'avoir à leur faire supporter un des violents orages de cette région. Malgré toute l'amitié qu'avait pour moi Bembé, malgré tout l'attrait que pouvaient avoir pour lui les marchandises que je lui offrais en échange, il ne voulut jamais consentir à me vendre une de ses pirogues, et c'est pour me remplacer l'embarcation que je voulais acquérir, qu'il m'en prêtât une avec ses hommes, pour tout le temps dont je pourrais en avoir besoin.

Un matin, dès l'aube, je fus réveillé par une musique dont les sons me surprenaient au point de me faire croire que je rêvais. On aurait dit d'un piano. Je sortis de ma case, et je vis une quantité d'Ouaddas qui étaient en train de se livrer à une de ces danses de fête qui ont un attrait et une saveur d'originalité véritablement surprenants. Au centre d'un vaste cercle se tenaient deux hommes, les mains armées de baguettes terminées par des boules en caoutchouc, avec lesquelles ils frappaient à tour de bras sur des morceaux de bois très durs, disposés sur des traverses. En dessous étaient suspendues de nombreuses calebasses vides, de

formes diverses et destinées à amplifier le son. Et il y avait deux de ces instruments : un faisant la haute et l'autre la basse. Tout autour, marchaient, les uns derrière les autres, une cinquantaine d'indigènes portant tous, d'une main un bouclier, de l'autre une longue javeline, qu'ils agitaient violemment comme pour la lancer contre un ennemi imaginaire. Ils frappaient le sol de leurs pas cadencés et se livraient à une danse pleine de caractère.

Ces tam-tams ont dans chaque tribu un aspect particulier qui distingue la peuplade ; celui dansé par les Ouaddas ne devait pas manquer de prendre cette forme guerrière, qui est la caractéristique de la race tout entière.

Lorsque les femmes ouaddas, aux heures chaudes de la journée, s'en viennent, toutes à la fois, se baigner dans l'Oubangui, très habiles nageuses, elles s'amusent à des joûtes diverses, qui se terminent presque toujours par un exercice bien particulier. Frappant toutes ensemble l'eau de leurs mains dont elles réunissent les doigts pour en former une sorte de cuiller, elles arrivent à obtenir des sons à modulations variées, qui s'entendent de fort loin. On dirait la voix d'un de ces gros tambours de bois dont les indigènes accompagnent leurs danses. Je n'ai vu les femmes de nulle autre peuplade se livrer à ces sortes d'exercices.

Quelques jours après mon retour au poste des Ouaddas, le chef des populations Sabangas, lesquelles occupent les bords de l'Ombella, accompagné de quelques hommes de sa tribu, vint me voir. Il me demandait d'établir entre lui et nous des relations de paix et d'amitié, et nous inviter à aller visiter ses villages. C'était un homme jeune, de haute stature, à la physionomie pleine de noblesse et de dignité. Je fus surpris de la pureté des lignes de son visage. Les hommes qui l'accompagnaient avaient comme lui un grand air de fierté, que l'on est peu habitué à rencontrer chez les représentants de la race noire. Le front large et pur est ceint d'une petite bande de fer poli. Le nez droit, la bouche moyenne, le menton au dessin correct constituaient un ensemble plein d'harmonie.

Ils étaient vêtus d'une pièce d'étoffe de coton, teinte en rouge sombre, laquelle pendait très bas entre les jambes, retenue par ses

Fig. 61. — Tam-tam chez les Ouaddas. D'après des photographies.

deux extrémités à une ceinture de cuir ornée d'anneaux de fer. Au bras et aux chevilles, des anneaux en ivoire tourné.

Il est très singulier de voir cette race des Sabangas se différencier, d'une façon aussi nette et aussi complète, de toutes celles qui les environnent. J'ai dit qu'il n'est pas rare de voir des tribus rester sans nul mélange avec leurs voisins et s'en séparer par l'ensemble de leurs caractères, tels par exemple les Banziris des Langouassis; mais de même que les Banziris ont une parenté très proche avec les Sangas, les Yacomas, etc., de même les Langouassis ont plus d'un point de ressemblance avec les Dakouas, les N'Gapous, etc. Rien de semblable ne s'observe pour les Sabangas qui n'ont aucune analogie avec les tribus voisines. Leur territoire s'étendait autrefois, paraît-il, fort avant vers le Nord, mais les incursions des musulmans sont venues les réduire et les repousser vers les bords de l'Oubangui. Là ils se trouvent resserrés entre les Ouaddas, à l'Est et les Bouzerous et les N'Dris, à l'Ouest.

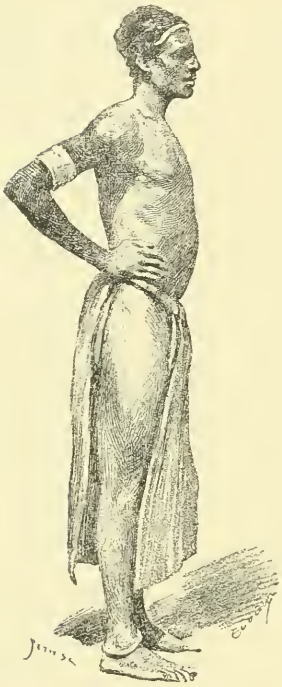


Fig. 62. — Le chef sabanga. D'après une photographie.

Ils constituent une population sédentaire, se livrant à la chasse et aux travaux des champs.

Le manque de tradition empêche de retrouver leur origine d'une façon précise, mais ils seraient les derniers représentants d'une de ces races primitives qui, dans les temps passés, ont dû importer dans ces régions de l'Est ou du Sud-Est toutes ces plantes qui sont cultivées dans la région, et qui ont une origine exotique, que cela ne serait pas fait pour nous surprendre. On retrouve, en effet, chez eux une foule de documents qui étonnent, car ils ne ressemblent en rien à ceux que l'on voit chez les peuplades voisines. La forme de leurs couteaux et de leurs sabres rappelle une origine musulmane. Bien mieux, un certain nombre de ces couteaux sont munis de ces an-

neaux qui permettent de les porter au bras gauche à la façon des Touaregs, à cette seule différence près que ces anneaux sont rarement en cuir, mais plus souvent en corde tressée, ou en ivoire. Les manches en bois portent des incrustations très fines. Chez aucune des peuplades des environs je n'ai trouvé un tel degré de perfection apporté à l'ornementation des armes.

Aux gaines des couteaux ils suspendent divers menus objets qui semblent servir d'amulettes, tels que des serres de rapaces, de petits grelots de fer, etc. Parmi ces objets, je découvris des sortes de petits tubercules qui répandent une agréable odeur (ils semblent appartenir à une cypéracée). que je n'avais rencontrés nulle part dans la région. Cependant, j'en avais déjà eu entre les mains. Quelques années auparavant, dans un précédent voyage, ayant rencontré dans le Sahara une caravane venant du Touat, j'avais réussi à lui acheter divers objets touaregs, que les Arabes m'avaient dit provenir du Soudan.

Je recueillis le plus de documents qu'il me fut possible de réunir, provenant de cette intéressante population, chez laquelle les moindres choses prennent un caractère particulier. C'est ainsi que leurs pipes sont des sortes de narghilés à pieds, et sur le réservoir à fumée, bourré d'un foin très fin, s'emmanche un long foyer orné d'incrustations de cuivre et d'étain.

Les Sabangas sont fétichistes. Ils sont en rapport avec les musulmans qui viennent chez eux chercher de l'ivoire, qu'ils possèdent en assez grande quantité, paraît-il.

Les eaux de l'Oubangui avaient atteint maintenant leur minimum de hauteur. En face du poste s'étendait un banc de sable immense sur lequel venaient s'ébattre des légions de palmipèdes et d'échassiers. C'étaient des canards, des oies, des pluviers et plus rarement des ibis, des tentales et des pélicans. Ce banc approvisionnait chaque jour notre table de gibier. Quand on avait besoin, on armait un canot et on partait en chasse; on était sûr de ne revenir jamais les mains vides.

Qui n'a vu une tornade dans ces régions équatoriales ne peut se douter ni de la violence de ces orages, ni de la soudaineté avec laquelle ils éclatent, sans que nul signe précurseur en ait

annoncé la venue. Le 13, M. Briquez était revenu de chez le chef Bembé, amenant avec lui huit pirogues qui devaient transporter des colis dans la Kémo. Le lendemain, dès le matin, les préparatifs commencent et occupent toute la matinée. Le temps est superbe, l'air calme, et pas le moindre souffle ne vient remuer les feuilles des arbres ou rider la surface des eaux tranquilles de l'Oubangui, au-dessus desquelles un brouillard léger s'élève embrumant l'horizon du fleuve et limitant la vue; c'est à peine si l'autre rive apparaît floue et vague. Ainsi s'annoncent les plus belles journées. Et la fraîcheur relative d'une nuit claire, établissant une différence de quelques degrés entre la température de l'air qui, à six heures du matin, n'est que de 22 à 24°, et l'eau de l'Oubangui qui toute l'année reste chaude à 27 ou 28°, produit ces brumes légères qui limitent la vue sur la surface de la nappe liquide.

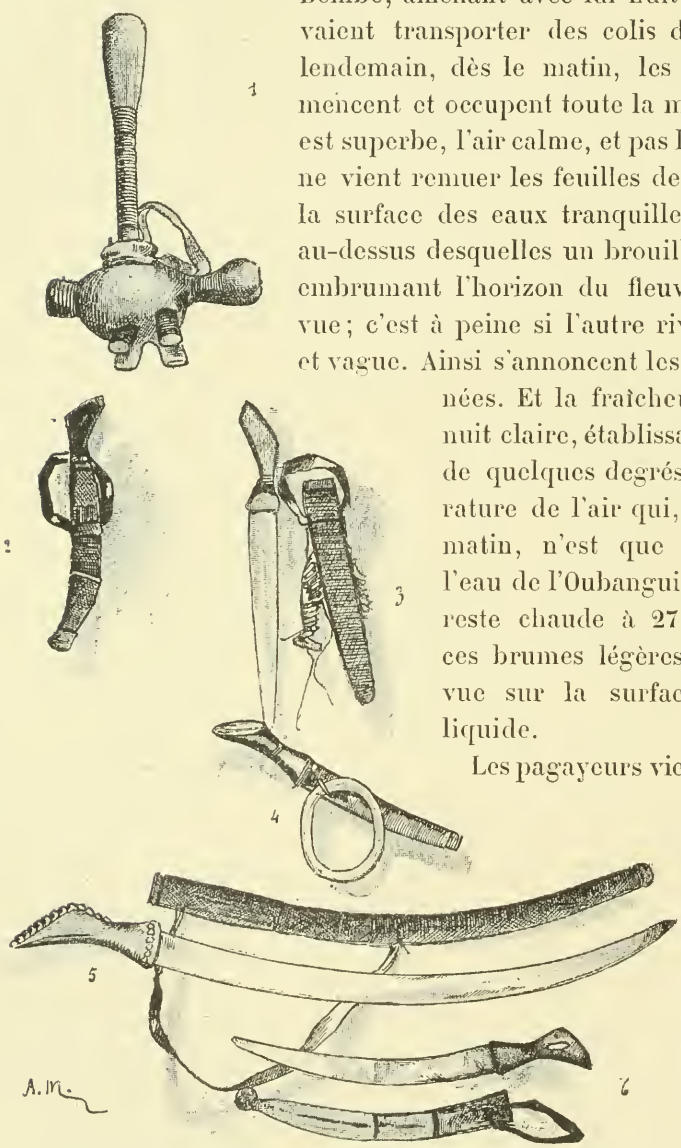


Fig. 63. — Objets sabangas : 1, pipe. — 2 à 4, couteaux avec anneaux de bras. — 5, sabre sabanga. — 6, couteau courbé. D'après nature.

Les pagayeurs viennent de prendre leur repas, puis de se reposer, étendus au clair soleil dont ils ne redoutent pas l'ardeur. Cent quarante charges, non compris le bagage des hommes, sont soigneusement installées dans les pirogues, déposées sur des rondins qui les mettront à l'abri

de l'eau dont il peut toujours entrer une certaine quantité par suite des manœuvres de la perche; à l'arrière de chaque pirogue, flotte gaiement un pavillon dont les Banziris connaissent les couleurs, et qu'ils ne manquent pas de fixer sur leurs embarcations, sachant bien la protection qu'il leur donne : nul n'oserait chercher noise aux pirogues qui portent le *Sinza na fraça* (le drapeau des Français, mot à mot : le pagne ou l'étoffe des Français).

Fig. 64. — Sur un banc de sable des légions d'oiseaux viennent s'ébattre.

Les perches s'abattent, les pagaies frappent l'eau et les Banziris chantent à pleine voix. Bientôt le convoi tout entier disparaît au tournant de la rive boisée.

Il est deux heures. C'est le moment de la plus forte chaleur et il fait chaud aujourd'hui : 36° à l'ombre. Il y a une demi-heure à peine que M. Briquez est parti. Mais bientôt quelques gros nuages apparaissent vers le Sud-Est; le temps se rembrunit, l'horizon devient sombre, le soleil ne jette plus qu'une clarté blafarde, et soudain, un vent violent s'élève amenant avec lui d'immenses nuages tous noirs qui roulent, rapides et furieux, les uns sur les autres. Les eaux de l'Oubangui, qui ont pris la teinte de l'encre, se soulèvent

maintenant en flots qui viennent balayer les rives. D'un seul coup la température est tombée à 26, puis à 23°. Cependant, le baromètre qui indique des soubresauts de montée et de descente, donne dans ses variations une moyenne qui s'éloigne peu de la normale. Ce ne sont que des poussées brusques d'abaissement et d'élévation. Bientôt la foudre éclate de tous côtés. Deux arbres immenses qui se trouvent devant le poste, frappés par la foudre, s'effondrent avec un épouvantable fracas, balayant de leurs branches le toit de la case principale qui nous donne abri. L'eau tombe à torrent.

Que sont devenues les pirogues qui avec M. Briquez s'en allaient vers la Kémo? Je suis à leur égard dans une inquiétude mortelle. Ont-elles eu le temps de gagner la rive et de se garer?

Soudain, avec la même brusquerie qu'elle est venue, la tornade disparaît et le calme qui régnait il y a une heure, s'est de nouveau rétabli. Mais les arbres brisés, mais les cases du petit village banziri, détruites, attestent le passage de l'épouvantable orage. Immédiatement, je fais monter des hommes dans une petite pirogue et les envoie s'enquérir de ce qu'est devenu M. Briquez. Le soir, ils reviennent et m'apportent un mot de lui. Il a pu gagner la rive à temps et y déposer tous les bagages. Tout le monde est sain et sauf et rien n'est perdu. Tout autre, moins expérimenté, aurait pu ne pas prévoir, aux premiers signes, le danger menaçant; en un instant, les pirogues peuvent couler bas et être perdues, corps et bien.

Enfin, le 20 mars, tous mes transports par convois successifs, opérés les uns par voie de terre, les autres, en pirogues en remontant la Kémo, par M. Briquez qui venait d'accompagner le dernier convoi, étaient terminés. Les relations avec les indigènes devenaient chaque jour plus cordiales, plus suivies, et le pays se montrait riche en ressources de toutes sortes. M. Chalot m'annonçait que les cultures prospéraient au poste, et elles seraient prochainement capables d'améliorer sensiblement le sort de ceux qui y résidaient; et lorsque nous remonterions, avec mes renforts et les nouveaux Européens qui venaient se joindre à nous, nous pourrions, par une

alimentation meilleure, refaire un peu nos santés fatiguées par toutes les privations.

Désormais, je confiai le poste des Ouaddas aux agents commerciaux qui s'y étaient établis, lesquels, de par conventions passées avec les maisons de commerce qu'ils représentaient, devaient se considérer comme gardes du pavillon français qui ne cesserait ainsi de flotter au-dessus de nos postes, même alors que nous serions obligés de marcher en avant.

Le lendemain, avec MM. Briquez et Bobichon, je m'embarquai dans des pirogues banziris pour aller regagner Bangui où j'espérais bien retrouver M. Maistre et les renforts qu'il m'amenait.

La marche est lente, il n'y a presque plus de courant. De tous côtés les bancs de sable et les pointes de roches sont couverts d'innombrables bandes d'oiseaux qui s'enlèvent en nuées à notre approche. Les rapides n'existent plus; mais, par contre, il faut chercher ses passes, car c'est à peine s'il y a assez de fond pour que les pirogues puissent marcher. Une baleinière, même à faible tirant d'eau, serait dans l'impossibilité de naviguer. Le troisième jour nous arrivons en vue des rochers de Bangui. Sans la moindre difficulté, nous franchissons la passe du milieu et allons aborder près du poste, qui, tandis qu'il a été inondé de plus d'un mètre d'eau au moment de la crue, se trouve maintenant perché au sommet d'un banc de sable surélevé à près de huit mètres au-dessus du courant.

M. l'administrateur Largeau me reçoit avec cordialité et me remet un courrier venu de France.

M. Maistre n'est pas encore là. On m'annonce que, par suite de causes imprévues, le départ a encore été retardé. Une lettre de Brazzaville me dit que sa mission est arrivée seulement au Loango, et que l'on ne sait encore quand il pourra partir pour Bangui. Ces nouvelles me désespèrent. Si j'avais pu deviner qu'il en serait ainsi quand j'étais dans la Kémo, je serais parti de suite vers le Nord, sans perdre en vaines attentes ces trois mois, pendant lesquels ma santé, si bien trempée cependant au départ, s'use et devient chaque jour moins satisfaisante.

Comment employer utilement maintenant le mois d'attente qu'il

me faut passer encore? Je forme le projet d'aller rejoindre mon poste de la Kémo en partant de Bangui par terre. Mais quelques jours à peine, après mon arrivée, les fatigues et aussi le souci de perdre ainsi un temps précieux, contribuent à développer chez moi un état fiévreux qui prend bientôt des caractères inquiétants. Il n'y a, à Bangui, personne ayant de connaissances médicales, j'en suis réduit à me soigner moi-même, mais bientôt mon état s'aggrave tellement que je n'ai plus conscience de ce qui se passe autour de moi.

Sur ces entrefaites, une petite chaloupe de la Maison hollandaise vient, non à Bangui, car la baisse des eaux ne lui permet pas de remonter jusque-là, mais à Zinga, à deux jours en pirogue du poste.

L'administrateur m'engage à quitter le poste dont non seulement le séjour est malsain, mais où l'on manque absolument de provisions et de vivres de malades. Je me décide à profiter du petit bateau à vapeur que l'on veut bien mettre à ma disposition et à me rendre au-devant de M. Maistre. On me transporte dans une pirogue et, accompagné de M. Bobichon, je vais partir pour Zinga et de là pour Lyranga. Je charge M. Briquez de revenir dans la Kémo et d'y attendre notre retour.

Après deux jours de navigation, épuisé, gisant dans le fond de l'embarcation, j'atteins le petit vapeur où je reçois l'accueil le plus empressé et le plus aimable, plein de cette cordialité que j'ai toujours trouvée auprès du chef et des représentants de la Maison hollandaise.

Le changement d'air amène bientôt un mieux sensible, et lorsque le 5 avril j'arrivai à Lyranga, je repris l'espoir de me remettre rapidement. Là le petit vapeur devait me laisser, ayant à continuer sa route vers le Haut Congo. Mais, par un heureux concours de circonstances, la chaloupe à vapeur des Missions catholiques, le *Léon XIII,* se trouvait au mouillage. Le Père Supérieur voulut bien consentir à la mettre à ma disposition pour me conduire jusqu'à Brazzaville, où nous arrivons dans la matinée du 10 avril.

M. Maistre est là avec tout son personnel. La grande joie que j'é-

prouvai de son arrivée, amena dans mon état une amélioration sensible et de suite nous prîmes d'un commun accord nos dispositions pour repartir dans quelques jours, dès que les bateaux de l'administration seraient prêts. Guidé par l'expérience, je fis un choix parmi les nouvelles marchandises qui venaient d'Europe, pour n'emporter que celles qui nous étaient indispensables.

Mais, hélas! le mieux qui s'était manifesté dans mon état n'était qu'apparent et produit par l'espoir de repartir bientôt. Deux jours plus tard, je retombai dans un état tellement alarmant que l'excellent docteur Curaud, qui me prodiguait ses soins avec un empressement dont je lui garde une profonde gratitude, ne répondait plus de mon existence. Et lorsque je lui demandai dans combien de temps il pensait que je pourrais repartir, il me dit qu'il fallait renoncer à tout projet et essayer de gagner la côte, lorsque ma santé s'améliorerait.

La maladie triomphait de ma volonté. Désormais je ne pourrai plus être qu'une entrave à une marche rapide en avant. Quoi qu'il m'en puisse coûter, il fallait y renoncer. M. Maistre, qui arrivait de France, plein de santé, prendrait en main tout le personnel de sa mission et de la mienne. Je m'entretins longuement avec lui, le renseignant sur le pays parcouru et étudiant l'itinéraire à suivre pour continuer l'œuvre de pénétration. Il irait rejoindre le poste de la Kémo où personnel et marchandises l'attendaient, et de là, partirait vers le Nord, comme j'avais projeté de le faire moi-même.

Mon état s'aggravait encore. Un jour, je me réveillai d'une syncope et je vis tous les Européens réunis autour de ma couche. Je compris que le moment était décisif. Cependant je me remis.

J'avais emmené avec moi le fils de Bembé, le chef banziri. Je le confiai à M. Maistre pour qu'il le ramenât, car qui sait ce qu'il en sera de moi maintenant.

Le 24 avril, je vois partir M. Maistre et je n'ai même pas la force de l'accompagner jusqu'au bateau. — Ah! je le confesse, si en partant de France, au moment de me séparer de tous les miens, j'avais su garder l'œil sec, il n'en fut pas de même lorsqu'il me fallut renoncer à poursuivre la tâche qui m'avait été confiée. Je trouvai du

moins une consolation à songer que l'œuvre entreprise serait continuée utilement, puisque M. Maistre en prenait la charge dans ses mains vaillantes et qu'il était utilement secondé par les compagnons qu'il avait amenés de France et par ceux qui avaient fait partie de ma mission. Je savais, par les preuves que ces derniers m'avaient fournies en tant de circonstances, combien leur concours serait précieux. Je chargeai M. Maistre de leur dire ma gratitude pour le dévouement qu'ils avaient apporté à la cause que nous avions servie en commun, et aussi toute la douleur que j'éprouvais de me séparer d'eux.

MM. Brunache et Briquez devaient continuer à faire partie de l'expédition. MM. Bobichon, Chalot et Chaussé rentraient en France.

Le 27, je vis arriver M. le lieutenant de vaisseau Mizon, qui venait de l'Adamazoua par la Sanga; combien je le félicitai du beau voyage qu'il venait de réaliser et dont les conséquences devaient être si utiles à la France!

Peu de jours avant lui, le capitaine Decœur, qui avait accompagné M. de Brazza, était revenu également à Brazzaville, atteint de graves accès de fièvre.

Le 3 mai nous partîmes, MM. Mizon, Decœur et moi, pour aller rejoindre la côte, en suivant le Congo et passant par l'État Indépendant.

De Brazzaville nous prîmes la route de terre jusqu'à Manyanga, qui est le point de frontière de notre territoire sur le bas Congo. Nous avions ainsi contourné les redoutables rapides de Livingstone. Après avoir traversé le fleuve en pirogue, nous nous embarquâmes dans un *boat* en fer appartenant à la Société Anonyme Belge, qui nous avait accordé l'hospitalité la plus large et la plus bienveillante, dans son importante factorerie de Manyanga, rive gauche. La descente du Congo jusqu'à Issanghila est pleine de péripéties émouvantes, car le courant est impétueux et plus d'une fois notre embarcation fut prise dans des tourbillons qui la firent valser sur elle-même sans que l'on sût comment on sortirait de ce pas difficile. Puis d'Issanghila nous allâmes par terre, — le cours du Congo est coupé par des chutes effroyables, — gagner les factoreries de Vivi en suivant la rive droite. Traversant une fois encore le cours du fleuve,

nous pûmes atteindre Matadi, puis Boma et Banane, où nous rencontrâmes la mission du duc d'Uzès, qui se disposait à aller gagner Brazzaville par la ligne de terre.

Je pris passage sur le vapeur de la Compagnie des Chargeurs Réunis *Ville de Céara* et le 15 juillet j'étais en France.

Les Ouaddas. — La Kémo. — Paris.

Janvier 1892. — Janvier 1893.

JEAN DYBOWSKI.

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Fig. 1. — Recensement des porteurs. D'après une photographie instantanée..... 17
Fig. 2. — Objets fabriqués par les Loangos : panier avec couvercle. — Chevet en bois. — Bois sculpté. D'après nature..... 19
Fig. 3. — Enfants loangos. D'après une photographie..... 20
Fig. 4. — Types de porteur loangos. D'après une photographie..... 21
Fig. 5. — Domestiques loangos. D'après une photographie..... 22
Fig. 6. — Idoles en bois des Loangos. D'après nature..... 23
Fig. 7. — Départ de la caravane pour Brazzaville..... 27
Fig. 8. — Forêt de palmiers à huile. D'après une photographie..... 28
Fig. 9. — Calaos de diverses espèces. D'après des spécimens empaillés..... 31
Fig. 10. — Maintenant le chemin, c'est le lit de la rivière... D'après une photographie instantanée..... 33
Fig. 11. — Marche dans les hautes herbes. D'après un croquis de l'auteur..... 35
Fig. 12. — Bélier de Loudima. D'après une photographie..... 39
Fig. 13. — Plantation de bananiers. D'après une photographie..... 41
Fig. 14. — Quand j'eus fini le pansement, son père me demanda un pourboire... D'après une photographie..... 43
Fig. 15. — Arrêt sur les hauts plateaux. D'après une photographie..... 45
Fig. 16. — Le malade devra en guérir... D'après un croquis..... 49
Fig. 17. — Le Congo au-dessous de Brazzaville : les rapides de Livingstone. D'après une photographie..... 52
Fig. 18. — Le chef du village M'Pila. D'après une photographie..... 53
Fig. 19. — Type de Baléké. D'après une photographie..... 54
Fig. 20. — Couteau de parade des Batékés. D'après nature..... 55
Fig. 21. — Les hommes se précipitèrent pour dépecer l'animal. D'après une photographie instantanée..... 56
Fig. 22. — On arrivait à tuer des hippopotames. D'après une photographie instantanée.... 57
Fig. 23. — Type balali. D'après une photographie..... 58
Fig. 24. — M. Crampel. D'après une photographie..... 72
Fig. 25. — M. Bobichon. D'après une photographie..... 82
Fig. 26. — Le départ de l'*Alima*. D'après une photographie instantanée..... 84
Fig. 27. — Guerrier afourou. D'après une photographie..... 93
Fig. 28. — Type afourou. D'après un dessein..... 95
Fig. 29. — Couteau d'exécution des Afourous. D'après nature..... 96
Fig. 30. — Couteau des Afourous et sa gaine. D'après nature..... 96
Fig. 31. — Village afourou, près de Lyranga. D'après une photographie..... 97
Fig. 32. — Sagaies et couteaux de la Sanga. D'après nature..... 98
Fig. 33. — Il se redresse furieux et vient à moi..... 104
Fig. 34. — Le chef du village balloï de Moubendilou. D'après un dessein..... 107
Fig. 35. — Pirogue bouzéroue. D'après une photographie..... 112

Pages.

Fig. 36. — Coiffures des jeunes Bouzérous. D'après un dessin..... 113
Fig. 37. — Pagayeurs banziris au poste de Bangui. D'après une photographie..... 119
Fig. 38. — Objets banziris : 1, couteau. — 2 à 6. sagaies. — 7, couteau avec gaine. — 8, marteau-pilon en ivoire. — 6, pagaie. D'après nature..... 120
Fig. 39. — Couteau-serpe des Banziris. D'après nature..... 121
Fig. 40. — Objets banziris ; 1, arc et flèches. — 2, pilon en ivoire. — 3, plat en bois. — 4, grand tambour des pagayeurs. — 5, grandes cloches en fer forgé des pagayeurs. D'après nature..... 123
Fig. 41. — Les indigènes, à l'œil farouche, guettent... (D'après un dessin.) 127
Fig. 42. — Village banziri du chef Bembé, d'après une photographie..... 135
Fig. 43. — Ils fument le poisson sur des claies en bois. D'après un dessin..... 139
Fig. 44. — Campement sous les palmiers. D'après une photographie..... 143
Fig. 45. — Coiffure des Langouassis. D'après des dessins..... 144
Fig. 46. — La case du chef Zouli. D'après une photographie..... 151
Fig. 47. — « Ne va pas plus loin ! » me dit le chef..... 155
Fig. 48. — Le passage du Chari. D'après un croquis..... 173
Fig. 49. — Le Pic Crampel. D'après des photographies..... 179
Fig. 50. — Rats de la vallée du Chari. (Le plus petit est de la dimension de nos rats de France.) (*Mus. sp. n.*, *Mus. hypocenthus*, *Cricetomys Gambianus*). D'après nature..... 183
Fig. 51. — N'Gapous : 1, lyre. — 2, flèches à pointes de fer. — 3, carquois. — 4. arc. — 5, bouclier en vannerie. D'après nature..... 185
Fig. 52. — Type de Bassa. D'après une photographie..... 190
Fig. 53. — Antilope des bords de la Kémo. (*Antilope leche*). D'après nature..... 197
Fig. 54. — Potamogale des bords de la Kémo. D'après un dessin..... 199
Fig. 55. — Les rapides de la rivière Kémo. D'après une photographie..... 203
Fig. 56. — Entrevue avec Krouma, le chef des Tokbos. D'après une photographie instantanée. 205
Fig. 57. — Poste de la Kémo. D'après des photographies..... 209
Fig. 58. — Objets tokbos : 1, cuiller à eau faite d'une calebasse. — 2, pot en terre pour la cuisson des aliments. — 3, plat en bois..... 210
Fig. 59. — Objets tokbos : 1, sac en fourrure. — 2, sifflet en ivoire. — 3, sac de forme musulmane. — 4. pipe. — 5. sacoche à briquet. D'après nature..... 211
Fig. 60. — Poissons de la Kémo (*Mormyridiens*). D'après des aquarelles..... 216
Fig. 61. — Tam-tam chez les Ouaddas. D'après des photographies..... 221
Fig. 62. — Le chef sabanga. D'après une photographie..... 222
Fig. 63. — Objets sabangas : 1. pipe. — 2 à 4, couteaux avec anneaux de bras. — 5. sabre sabanga. — 6, couteau courbé. D'après nature..... 224

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Pages.

Les origines de la mission. — Départ de France. — La côte occidentale d'Afrique. — Recrutement des tirailleurs. — Libreville. — Arrivée au Loango. — Organisation des caravanes. — Mœurs et coutumes des Loangos..... 7

CHAPITRE II

Le départ du Loango. — L'administrateur Cholet. — La forêt du Mayombé.... 25

CHAPITRE III

Le poste de Loudima. — Cultures. — Élevages. — Les ânes pourraient servir de bêtes de somme. — M. Bigrel malade retourne à Loango. — Les bords du Niari. — Un heureux coup de fusil. — Le poste de Comba. — Le poste de Bouanza. — La mission Fourneau attaquée. — Désertion des porteurs. — Mon nouveau chef d'escorte. — Le passage du N'Djoué..... 37

CHAPITRE IV

Brazzaville. — Le Congo et le Stanley-Pool. — Léopoldville. — Les factoreries. — La mission Fourneau. — Populations batékés et balalis..... 51

CHAPITRE V

La fête du 14 Juillet. — Les tam-tams. — On m'annonce le désastre de la mission Crampel. — Arrivée de M. Nebout. — La mission Crampel..... 69

CHAPITRE VI

Pages.

Le départ est décidé. — Envoi de dépêches en France. — Désertion du reste de mes porteurs. — Recherche d'une voie de pénétration vers le Nord. — Travaux préliminaires. — Mon départ. — Les canonnières de la colonie..... 77

CHAPITRE VII

La grande île du Pool. — Le Congo. — Les Afourous. — Commerce, mœurs et coutumes. — Bonga. — Incendie à bord. — L'embouchure de la Sanga. — Le canal de Licouandji..... 87

CHAPITRE VIII

Arrivée à Lyranga. — Le poste. — Dans l'Oubangui. — Avaries successives. — En détresse. — Les Balloïs. — Modzaka. — Le poste abandonné. — Populations bonjos. — Mœurs, pêche..... 101

CHAPITRE IX

Bangui. — Les Bouzérous. — La Kémo..... 111

CHAPITRE X

Départ de Bangui. — La marche en pirogues. — Les villages bouzérous. — Les rapides de Belly et de Mokouangay. — Le poste des Ouaddas. — Population ouadda. — Les Banziris..... 117

CHAPITRE XI

Le chef Bembé. — Villages banziris. — L'emplacement du camp de Crampel. — Préparatifs de départ. — Organisation de la caravane. — Départ pour l'intérieur. — Les Langouassis. — Accueil peu favorable. — Maladie. — Tout s'arrange. — Marche rapide..... 133

CHAPITRE XII

Pages.

La rivière débordée. — Arrivée chez le chef dakoua. — Cultures. — Bruits alarmants. — Villages déserts. — Chez les N'Gapous. — Un tirailleur de la mission Crampel. — Défaite des musulmans. — La mort de Crampel vengée. — Le jeune Ai. — Musulmans et fétichistes..... 147

CHAPITRE XIII

Marche vers El Kouti. — La ligne de partage des eaux. — Les affluents du Tchad. — Le Chari. — Les N'Gapous se joignent à nous. — Makorou. — Villages dévastés. — Exhumation des restes de M. Lauzière. — Le Pic Crampel. — Les vivres manquent. — Retour à travers la forêt déserte..... 165

CHAPITRE XIV

Nouvelles de France. — M. Nebout revient en France. — Arrivée de M. Chaussé. — Départ pour la Kémo. — Entrevue avec le chef des Tokbos. — Établissement du poste..... 189

CHAPITRE XV

Départ pour les Ouaddas. — Cultures et avenir des régions du Haut Oubangui. — Les Sabangas viennent se placer sous notre autorité. — Visite du chef Bembé. — Départ pour Bangui. — Nouvelles de France. — Arrivée à Brazzaville. — Retour en France..... 215